24me Année N° 11 1er Juin 1917

JUL 3 1917
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Arnold Bennett	*Hilda Lessways* (4e partie)	449
Giosué Borsi	*Lettres d'un Officier italien*	485
Jacques-É. Blanche	*Cahiers d'un Artiste.* — La Comtesse de Gorelli	503
Olivier Guihéneuc	*Les nouveaux Types de Navires de Combat*	530
Pierre Frondaie	*La Liberté* (poème)	551
Gabrielle M. Vassal	*D'Indo-Chine en France* (août-décembre 1914)	565
Marc Henry	*Réflexions sur l'Art de la Mise en Scène*	582
Max Leclerc	*La Formation des Ingénieurs.* — II	600
Fernand Baldensperger	*France et Suède : de Descartes à Gobineau*	625
Auguste Gauvain	*La Question grecque*	641

Copyright 1917, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

CRITIQUES,
par **Théodore de Banville.**

Pendant plus de trente ans, Théodore de Banville a écrit le feuilleton dramatique des principaux journaux de Paris. Parmi cette profusion de choses exquises où se manifestent l'esprit le plus incisif et la plus charmante fantaisie, M. Victor Barrucand a fait un choix judicieux. On lira avec une émotion singulière le chapitre intitulé *Le Théâtre et la Guerre*, écrit en 1870-71, et qui semble actuel : une émotion frémissante s'en dégage. Et ces « Critiques », d'une forme si légère et si chatoyante, sont riches d'enseignements sur l'art et sur la vie. Le délicieux poète lyrique y collabore avec un ferme prosateur.

L'HOTE INCONNU
par **Maurice Maeterlinck.**

C'est la suite et le complément de ce beau livre, *la Mort*, une enquête sur le Mystère « hôte inconnu » qui s'installe en nous-mêmes et autour de nous, dans le monde visible et dans le monde intérieur. Le grand écrivain étudie tour à tour les phénomènes de conscience et de perception les plus troublants : apparitions, hallucinations, précognition de l'avenir. Il le fait avec la précision du philosophe et la magie verbale du poète. Par cet alliage de qualités qui trop souvent s'excluent, il réussit à nous passionner tout en nous forçant à penser fortement.

Dans son numéro du 15 juin la **REVUE DE PARIS** *commencera la publication d'une étude de* **M. Paul MARMOTTAN,** *intitulée :*
Chateaubriand, Madame Bacciochi et Napoléon, *et contenant :*

QUATORZE LETTRES INÉDITES
de
CHATEAUBRIAND

LA VIE DE ROMAN DE LLOYD GEORGE
par **Beriah Evans,**
Traduit par **R. Lebelle.**

Il est utile que le public français connaisse la vie et les idées du premier homme d'État de l'Angleterre contemporaine. Ayant débuté comme avoué dans une petite ville galloise, M. Lloyd George défend l'autonomie de son pays et la liberté de conscience de ses compatriotes ; pacifiste convaincu, il combat la guerre sud-africaine ; réformateur hardi, il préconise d'importantes lois sociales; enfin, lorsque le conflit européen éclate, il saisit l'importance de la lutte contre l'impérialisme allemand, et, après avoir travaillé à donner à l'Angleterre les instruments de la victoire, il reçoit la tâche de conduire la guerre. Cette puissante personnalité jouera sans doute un aussi grand rôle dans la confédération britannique de l'avenir que dans l'Angleterre d'aujourd'hui.

LA RÉORGANISATION DE LA FRANCE,
Conférences faites à l'École des Hautes Études sociales.

Ces conférences substantielles traitent de questions qui intéressent au plus haut point la vitalité de la France après la guerre : quelle orientation conviendra-t-il de donner à la politique intérieure et extérieure ; par quels moyens développer l'industrie, l'agriculture ; comment reconstituer la population affaiblie par de lourdes pertes et la décroissance de la natalité : tels sont les principaux sujets de réflexion qu'elles nous proposent. On appréciera en particulier les remarques de M. Seignobos sur les partis politiques, sur l'évolution de l'Europe, et les critiques trop souvent justifiées qu'il dirige contre le rôle de certaines « compétences » avant et pendant la guerre.

Les Abonnés dont le service expire avec le *prochain numéro* sont priés de bien vouloir, dès maintenant, nous passer les ordres de renouvellement afin d'éviter tout retard dans leur service.

HILDA LESSWAYS[1]

III

VOYAGE A BLEAKRIDGE

Hilda et Janet étaient en train de gravir la côte escarpée de Stych. Elles allaient de Turnhill à Bursley. Il faisait nuit. Ayant manqué le train à Turnhill elles avaient préféré ne pas attendre le suivant. Bien qu'elles eussent été très affairées toute l'après-midi et une partie de la soirée dans la maison d'Hilda, ni l'une ni l'autre ne se sentait fatiguée et les deux milles qui les séparaient de Bursley leur paraissaient peu de chose.

Hilda songeait : « Il y a quelques jours, je me trouvais à Hornsey avec, devant moi, la perspective d'aller faire une visite à Turnhill. Maintenant j'ai laissé cette visite derrière moi. Je me disais que Janet m'accompagnerait et elle m'a accompagnée. Je me disais que je me donnerais la liberté et je me suis donné la liberté. Je n'ai pas à retourner à Turnhill, à moins que je n'en aie envie. On m'enverra les deux malles demain et tout le reste sera vendu, même l'horloge. C'est fait. J'ai une liberté absolue et des rentes et je suis l'amie intime de cette Janet dont l'affection est si magnifique... Quelle

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril, du 1er et du 15 mai 1917.

chance que Mr Cannon n'ait pas été à son bureau quand nous y sommes allées ! »

Elles descendirent doucement à Bursley, traversant le haut de Saint-Luke's Square et tournant à l'est dans Market Square dominé par le sombre et massif Hôtel de Ville, dans la haute tour duquel un cadran illuminé brillait comme une topaze. Pour Hilda, cette entrée nocturne dans Bursley avait le caractère romanesque d'une entrée dans une ville amie mais étrangère et lointaine. Pendant les quelques jours passés chez les Orgreave dans le faubourg de Bleakridge elle n'était guère allée qu'une fois à la ville. Elle ne l'avait jamais vue la nuit. Au cours de son existence de jadis à Turnhill elle était quelquefois allée à Bursley avec sa mère, mais pour les gens de Turnhill qui venaient faire leurs emplettes, Bursley signifiait Saint-Luke's Square et rien au delà.

— Qui est-ce? — demanda brusquement Hilda.

— Où?

— Là.

Elles étaient en train de descendre jusqu'au fond de Duck Bank. Sur la droite, en face du Dragon Hotel à la façade éclairée, s'étendait l'obscure somnolence de Duck Square. Au coin de Duck Square et de Trafalgar Road se trouvait un magasin à double façade dont tous les volets étaient mis à l'exception de deux ou trois au milieu de l'entrée. Ainsi encadré dans l'ouverture, un jeune homme se tenait debout dans le magasin sous un brillant bec de gaz central. Il considérait avec attention une grande feuille de papier qu'il tenait dans ses mains étendues et les jeunes filles l'aperçurent de profil. Il était grand, un peu efflanqué, blond, avec des cheveux en désordre et un visage sérieux, studieux et magnanime. Il ne se doutait nullement qu'il pût former un sujet d'observation pour des spectateurs invisibles.

— Ce jeune homme ? — dit Janet sur un ton de confidence et tout plein d'intérêt. — C'est le fils Clayhanger, Edwin Clayhanger. Son père est imprimeur, vous savez bien. Il est originaire de Turnhill.

— Je l'ignorais totalement, — répondit Hilda. — Mais il me semble que j'ai entendu ce nom-là.

— Oh, il doit y avoir longtemps. Il a maintenant la meil-

leure affaire de Bursley. Papa dit que c'est une des meilleures des Cinq Villes. Il s'est fait construire cette maison neuve qui est tout à côté de la nôtre. Vous ne vous rappelez pas que je vous l'ai montrée? Papa a été l'architecte. Ils vont s'y installer la semaine prochaine ou la suivante. Je suppose que c'est pour cela que le jeune héritier est si tard au travail ce soir. Il est peut-être en train de faire des paquets et des préparatifs.

Le jeune Clayhanger disparut. Mais son visage avait, pendant ces quelques secondes émouvantes, produit sur Hilda une impression profonde. Et dans sa pensée elle le voyait encore avec une précision de détails qui lui donnait une réalité physique. Il lui apparaissait de façon mystérieuse, comme un visage plein de romanesque, d'intensité, de nuances mélancoliques, d'inconnu, de séduction et de latente bonté. Il était aussi lointain et aussi sympathique que la ville dans laquelle elle l'avait découvert.

Elle ne dit rien.

— Le vieux Mr Clayhanger est un vrai type, — continua Janet avec empressement, au grand contentement d'Hilda. — Il y a des gens qui ne l'aiment pas. Mais il me plaît assez. — Elle était ainsi toujours indulgente. — Ma grand'mère m'a dit une fois qu'il sortait de rien du tout, qu'il avait travaillé dans une poterie quand il était tout petit.

— Qui? Vous voulez dire le père?

— Oui, le père. Et maintenant, Dieu sait la fortune qu'il a. Papa dit toujours qu'il pourrait nous mettre dans sa poche, s'il voulait. — Janet se mit à rire. — Les gens le traitent souvent d'avare mais il ne peut pas être si avare que cela puisqu'il s'est fait bâtir cette maison.

— Et je suppose que son fils est dans la maison?

— Oui. Il voulait être architecte. C'est comme cela que papa a fait sa connaissance. Mais le vieux Mr Clayhanger n'a pas voulu le laisser faire. C'est ainsi qu'il est imprimeur et un jour ce sera un des hommes les plus considérables de la ville.

— Oh ! Ainsi vous le connaissez?

— Mon Dieu, oui et non. Je vais quelquefois dans le magasin. Et puis je l'ai vu deux ou trois fois à la nouvelle maison. Nous lui avons demandé de venir nous voir. Mais il ne l'a

jamais fait et je ne crois pas qu'il le fasse jamais. Je crois que son père le fait assez travailler. Je suis sûre qu'il est extrêmement intelligent.

— Qu'en savez-vous?

— Oh, par des petites choses qu'il dit. Et il semble qu'il ait tout lu ! Et une fois il a empêché une grande presse de tomber au rez-de-chaussée à travers le plancher de l'imprimerie. Sans lui il y aurait eu un terrible accident. Tout le monde en a parlé. On ne le dirait pas à le voir, n'est-ce pas?

Elles passaient devant le coin où se trouvait le magasin. Hilda jeta un coup d'œil par la fente rétrécie, mais toujours sans volet. Elle ne put apercevoir Edwin Clayhanger.

— Non, c'est vrai, — convint-elle, tout en étant néanmoins de l'opinion précisément contraire. — Ainsi il vit tout seul avec son père? Il n'a pas de mère?

— Non. Mais il a deux sœurs. La plus jeune est mariée et va avoir un bébé, la pauvre ! L'autre tient la maison. Je crois que c'est une jeune fille parfaite, mais elles n'ont, ni l'une ni l'autre, rien d'Edwin. Rien du tout. Il est...

— Quoi?

— Je n'en sais rien. Dites donc, mademoiselle, que pensez-vous de cette pluie? Je vote de prendre le tramway jusqu'en haut de la colline.

***

Le tramway descendait vers elles bruyamment la pente de Duck Bank. Il s'arrêta, énorme, et elles grimpèrent à l'intérieur dans une odeur de graisse chaude que la machine laissait traîner derrière. Hilda songeait. Sans s'en rendre compte le moins du monde et très innocemment, Janet avait fait de ce jeune Edwin Clayhanger un portrait qui centuplait ce que la brève vision qu'Hilda avait eue de lui possédait de puissamment romanesque et de piquant. En un instant elle avait imaginé un avenir idéal. Cet avenir qui lui était apparu grandiose, indéfini, étrange, elle l'apercevait maintenant tout précis et tout simple. Elle était la femme d'un être tel qu'Edwin Clayhanger. Ce changement était stupéfiant dans sa brusquerie. Elle découvrait dans toute sa perspective le déroulement d'un amour délicieux et pur, ayant pour objet

quelqu'un de fin et de subtil et enclin à se dérober et plein de douce bonté, et qui par-dessus tout était un homme supérieur ; un homme qui serait respecté par toute la ville comme un pilier de la société, tout en apportant dans la vie intime qu'elle partagerait un élément d'ardente étrangeté que ni elle ni personne ne pourrait exactement définir. Elle se demandait : « Qu'est-ce qui m'attire en lui? Je n'en sais rien. Il me plaît. » Elle qui ne lui avait jamais parlé ! Elle qui jamais auparavant ne s'était vue avec netteté dans son rôle de mariée ! Il était intelligent, il était sincère, il était bon. On pouvait se fier à lui. Il aurait de la fortune, de l'importance, de la réputation. Tout cela avait son prix, mais tout cela lui aurait été indifférent s'il n'y avait eu un quelque chose d'énigmatique, d'indéchiffrable, d'entièrement nouveau dans son visage et son attitude qui provoquait et enflammait son imagination.

Il ne lui vint pas à l'esprit de songer à Janet comme devant être dans l'avenir une femme mariée. Mais en pensant à elle-même elle se disait avec une agitation nouvelle : « Je suis innocente à présent ! Je suis ignorante à présent. Je suis une jeune fille à présent ! Mais un jour je ne serai plus tout cela ! Un jour je serai femme. Un jour je serai au pouvoir, en possession d'un homme, sinon de celui-ci, du moins d'un autre. Tout arrive et cela arrivera ! » Et le caractère étrange et hasardeux de la vie l'enchantait.

IV

CHEZ LES ORGREAVE

La famille Orgreave était en train de tenir ses assises nocturnes dans le grand salon de Lane End House lorsqu'Hilda et Janet arrivèrent. Les bow-windows étaient généreusement ouverts à trois endroits différents et les lourds rideaux extérieurs aussi bien que les stores de dentelle s'agitaient doucement sous la brise capricieuse qui venait de la pelouse ovale. Le bruit multiple de la pluie sur les feuilles entrait en

même temps que le vent et l'on pouvait entendre le tapage d'un tramway descendant Trafalgar Road dont la maison n'était séparée que par quelques toits intermédiaires.

Mrs Orgreave, qui était l'image même de la bonté, une bonté grasse et fanée avec les lèvres rouges et les yeux aimables de Janet, était assise comme d'habitude, qu'on fût en hiver ou en été, près de la cheminée, promenant un regard placide sur le théâtre des drames innombrables de sa maternité. Tom, son aîné, l'homme de loi maigre et à lunettes, avait à l'âge de sept ans fait le diable sur ce même tapis d'Orient lorsque celui-ci était neuf, il y avait un quart de siècle. Il était en ce moment assis au piano à queue avec la plus jeune, Alicia, un bijou de petite fille toute gauche et dégingandée, oscillant toujours entre l'impertinence et la timidité et âgée de douze ans. Jimmie et Johnnie, deux élégants de dix-neuf et dix-huit ans, n'étaient présents que dans le cœur de leur mère, occupés qu'ils étaient à fonder en pratique le droit d'aller dans le vaste monde le soir et de rentrer à leur guise sans avoir trop à souffrir de la curiosité familiale. Deux autres enfants — Marian, l'aînée, la seule qui fournît des petits-enfants à la famille et Charlie, un jeune médecin, étaient établis à Londres de façon permanente. Osmond Orgreave, le père élégant et légèrement ironique de toute cette nichée, était un bel homme grisonnant de cinquante à soixante ans, qui faisait en ce moment les cent pas entre le piano à queue et le petit piano droit dans la seconde moitié du salon.

— Eh bien, ma chère enfant? — dit Mrs Orgreave à Hilda. — Vous n'êtes pas mouillée?

Elle l'attira vers elle, lui caressa l'épaule et l'embrassa. Ce baiser exprimait sa visite à Turnhill et sa satisfaction que cette épreuve fût à présent terminée. La vénérable matrone semblait embrasser la jeune fille au nom de la famille tout entière. Et les membres de celle-ci, comprenant ce que la situation avait de délicat, évitèrent le danger de prononcer des paroles maladroites.

— Oh, non ! ma mère, — s'exclama Janet sur un ton rassurant. — Nous sommes venues en tramway. Et j'avais mon parapluie. Il n'a commencé à pleuvoir pour de bon que juste au moment où nous arrivions.

— C'est bien gentil à la pluie, pour sûr, — prononça la voix flûtée d'Alicia assise au piano, sa tresse dans le dos.

Dans ses moments d'impertinence elle s'exprimait absolument de la même façon que ses frères.

— Alicia, ma chérie, — dit Janet avec câlinerie en s'asseyant sur le canapé à côté du chapeau, des gants et de la jaquette qu'elle venait de sortir, — voulez-vous aller emporter tout cela là-haut d'un coup de pied et les affaires d'Hilda aussi? Je n'en puis plus. Papa se trouvera mal si je les laisse ici. Je suppose qu'il se promène comme il le fait parce qu'il est fier de montrer les pantoufles qu'on lui a données pour son anniversaire.

— Mais je suis en train de jouer ma symphonie avec Tom,— protesta Alicia.

— Je vais monter, j'allais le faire, — dit Hilda.

— Vous n'en ferez rien, — déclara nettement Mrs Orgreave. — Alicia, vous m'étonnez ! Janet et Hilda sont dehors depuis midi et vous...

— Et cætera, et cætera, — dit Alicia quittant d'un saut le piano pour obéir.

— Nous ne vous avons pas attendues pour souper, — continua Mrs Orgreave. — Mais j'ai dit à Martha de laisser...

— Maman chérie, — interrompit Janet. — Ne parlons pas de manger, je vous en prie. Nous nous sommes bourrées, n'est-ce pas, Hilda? Est-ce qu'il y a eu des visites?

— Swetnam, — dit Alicia, quittant le salon les bras chargés.

— Mr Swetnam, — corrigea Mrs Orgreave.

— Lequel? L'Ineffable?

— L'Ineffable, — répondit Mr Orgreave qui, un sourire énigmatique aux lèvres, avait dirigé vers le canapé sa course errante. Ses jambes, comme tout le reste de sa personne, avaient un air distingué et il leva d'abord un pied puis l'autre pour soumettre à l'examen des jeunes filles les pantoufles qui les ornaient. Elles affectèrent une muette admiration. — Il se peut qu'il revienne plus tard. C'est évidemment Hilda qu'il veut voir.

Là-dessus Mr Orgreave s'allongea paresseusement dans un fauteuil en face du canapé et alluma une cigarette. C'était un des hommes les plus laborieux des Cinq Villes et assurément

l'architecte le plus ardent au travail, mais il pouvait dans une heure d'oisiveté faire tenir plus de paresse que Jimmie et Johnnie eux-mêmes, ces gâcheurs de temps avérés, n'en faisaient tenir dans toute une semaine.

— Dites-donc, Janet, — cria Tom pour dominer la musique, — est-ce que vous êtes vraiment très fatiguée?

— Ça va mieux.

— Eh bien, expédions ce scherzo avant que l'enfant revienne. Elle ne peut pas s'en tirer moitié assez vite.

— Et croyez-vous que je le puisse? — demanda Janet en se levant.

En théorie Janet n'était pas pianiste et ne jouait jamais seule ni n'accompagnait de chant. Mais dans les exercices à deux mains, la sympathique présence d'esprit dont elle témoignait dans les moments difficiles la faisait juger par Tom, le connaisseur et l'enthousiaste, supérieure à tous les autres exécutants de la famille.

***

Hilda écouta le scherzo avec plaisir et même exaltation. En dehors de sa participation à quelques chœurs scolaires, elle n'avait pratiquement aucune connaissance de la musique. Il n'y avait jamais eu de piano chez elle. Mais elle savait que ce qu'on jouait était de Beethoven. Et rien qu'à la façon dont ce nom avait été prononcé en sa présence dans la maison Orgreave, elle se rendait compte de sa grandeur. La force de religion qu'il y avait en elle l'avait fait accepter aussitôt cette suprématie comme un légitime article de foi. Et sans comprendre cette musique elle la sentait, était comme soulevée par elle. Toutes les fois qu'elle entendait jouer du Beethoven, — et elle l'entendait souvent, car Tom, suivant l'expression de sa famille, avait en ce moment Beethoven en tête — ses pensées, ses aspirations prenaient une sorte de noblesse. Elle éprouvait une satisfaction singulière de cette existence toute intime au milieu des Orgreave.

La pensée qui revenait constamment dans son esprit était la suivante : « Pourquoi m'aiment-ils? Qu'est-ce qui leur plaît en moi? Pourquoi sont-ils si bons pour moi? Je n'ai

jamais été bonne pour eux. » Elle ne devinait pas que, lors de sa première visite à Lane End House, la force mystérieuse de son caractère avait puissamment attiré ces amateurs d'humanité doués de quelque expérience. Elle ne savait pas qu'elle avait produit son impression sur Janet et sur Charlie dès l'époque de leurs leçons de danse. Et elle n'estimait pas à sa juste valeur ce qu'avait de touchant sa situation d'orpheline et d'isolée, ni ce qu'avait de tragique la soudaineté de la mort de sa mère.

Le scherzo était terminé et Alicia n'était pas revenue au salon. Les deux pianistes restaient assis, hésitants.

— Où est cet enfant? — demanda Tom. — Si je finis tout sans elle elle sera vexée.

— Je peux vous dire où elle devrait être, — répondit placidement Mrs Orgreave. — Elle devrait être dans son lit. Rien d'étonnant à ce qu'elle soit pâle si elle reste debout à cette heure !

Puis il y eut une agitation singulière et surprenante derrière la porte, accompagnée de fou rire. Et Alicia entra, suivie de Charlie à la tête frisée, Charlie qu'à ce moment précis on croyait à Londres !

— Allo, mater ! — dit-il affectant un calme magnifique, comme s'il venait de la pièce à côté.

Il produisit tout l'effet qu'il désirait.

Au bout de quelques instants, assis sur le sofa, il eut devant lui une table couverte de mets et de fruits. La nappe blanche faisait une tache blanche d'un effet curieux et charmant sur les couleurs sombres du salon. Il avait protesté, disant qu'ayant fortement mangé en route il n'avait pas faim. Mais en vain. Mrs Orgreave avait démoli de tels arguments par le moyen de la théorie bien connue et qui n'admettait point d'exceptions d'après laquelle toute personne decendant d'un express a besoin de se sustenter. Le plus curieux c'est que tous les autres se découvrirent un mystérieux appétit et se mirent à boire et manger avec entrain, assis, debout ou faisant les cent pas, tandis que Charlie, tout en mastiquant, racontait comment il avait miraculeusement obtenu de son hôpital trois jours de congé, s'était précipité en cab à Euston et, une fois arrivé à Knype, s'était jeté dans un autre cab pour gagner Bleak-

ridge, au lieu d'attendre le train circulaire. La seule ombre au tableau de son arrivée était, aux yeux de Mrs Orgreave, qu'il n'apportait pas de nouvelles fraîches de Marian et de ses enfants.

— Vous n'avez pas l'air bien surpris de trouver Hilda ici? — dit Alicia.

— Dans mon métier, ma petite, je ne dois être surpris de rien, — répondit-il, souriant à Hilda qui était assise à côté de lui sur le canapé. — D'ailleurs est-ce que je ne reçois pas dix colonnes de nouvelles, tous les trois jours?Je sais beaucoup mieux que vous, je le parie, ce qui se passe dans cete ville !

Tout le monde se mit à rire en regardant Mrs Orgreave, grande épistolière et propagatrice universelle de renseignements.

— Maintenant, Alicia, il faut aller vous coucher, — dit-elle. Et Alicia regretta d'avoir commis l'imprudence d'attirer l'attention sur elle.

— La petite peut rester si elle consent à réciter son morceau, — dit Charlie sur un ton moqueur.

Il savait qu'il pouvait faire l'autocrate au moins pour ce soir-là.

— Quel morceau? — demanda la petite fille, rougissante et avec défi.

— Son *Abou Ben Adhem*, — répondit Charlie. — Est-ce que vous vous imaginez que je ne suis pas parfaitement au courant de cela aussi?

— Oh, maman, que vous êtes ennuyeuse ! — s'écria Alicia, sur un ton boudeur. — Pourquoi le lui avez-vous dit?... Eh bien, je le réciterai si Hilda veut aussi réciter quelque chose.

— Moi ! — murmura Hilda stupéfaite. — Je ne récite jamais !

— On m'a toujours dit que vous déclamiez remarquablement, — dit Mrs Orgreave.

— Vous savez bien que c'est vrai, Hilda, — insista Janet.

— Mais bien sûr, — ajouta Charlie.

— Dans tous les cas vous ne m'avez jamais entendue, — lui répondit-elle avec obstination.

Comment avaient-ils pu se fourrer dans la tête qu'elle savait déclamer? Cette réputation était extrêmement déconcertante.

— Allons, Hilda ! — gourmanda doucement Mr Orgreave de derrière le canapé.

Elle tourna la tête et le regarda avec un sourire de détresse.

— Allons, la petite, commencez ! C'est une affaire entendue, — déclara Charlie.

Et Alicia enleva au galop avec une vitesse incroyable le poème moral de Leigh Hunt, qu'elle préparait pour une séance récréative imminente de sa pension.

— Mais je ne peux rien me rappeler. Il y a des années que je n'ai rien récité, — implora Hilda lorsque la petite fille lui eut lancé :

— A vous, maintenant !

— C'est absurde, — prononça Charlie.

— Du Tennyson? — suggéra Mrs Orgreave. — Est-ce que vous ne savez pas du Tennyson? Il faut que vous nous donniez quelque chose à présent.

Et Alicia, toute joyeuse de s'être acquittée de sa part, s'écria qu'il n'y avait pas moyen de reculer.

Hilda était perdue. Le ton de Mrs Orgreave, en dépit de toute sa douceur, était le ton d'un ordre.

— Tennyson? J'ai oublié *Maud*, — murmura-t-elle.

— Je vous soufflerai, — dit Charlie. — Thomas !

Tout le monde regarda Tom, l'expert en littérature aussi bien qu'en musique, Tom le collectionneur, l'amateur de livres et de bibliothèques. Tom alla prendre dans une bibliothèque un de ces volumes verts qui sont familiers et sacrés dans toute l'Angleterre.

— Où voulez-vous commencer? — demanda fermement Charlie. — Il se trouve que je suis moi-même en train de lire *In Memoriam*. Je lis dix strophes par jour.

Hilda se pencha vers le livre.

— Mais il faut que je reste debout, — dit-elle avec une passion soudaine. — Je ne peux pas réciter assise.

Tout le monde cria « Bravo », et l'on forma un cercle. Et elle se leva. La récitation des premiers vers fut un supplice pour elle. Mais ensuite elle s'abandonna franchement à l'émotion du poème, et oubliant sa gêne, s'exprima dans une voix forte, claire, dramatique qu'elle accompagnait de regards et même de gestes. Au bout d'une trentaine de vers elle s'arrêta

et reprenant ses esprits, s'aperçut que toute la famille la regardait avec une extrême attention.

— C'est tout ce que je peux réciter, — murmura-t-elle faiblement. Et elle se laissa tomber sur le canapé.

Tout le monde applaudit vigoureusement.

— C'est merveilleux ! — dit Janet à demi voix.

— Je vous crois ! — approuva Tom sérieusement, et Hilda se trouva inondée d'une joie délicieuse.

— Vous devriez faire du théâtre, voilà mon avis, — dit Charlie.

Une demi-seconde Hilda rêva du théâtre. Puis Mrs Orgreave dit doucement, d'une voix naturelle :

— Je suis bien sûre qu'Hilda n'aura jamais de pareilles idées.

***

Jimmie et Johnnie firent irruption dans l'appartement avec trois des frères Swetnam, y compris celui qui était connu sous le nom d' « Ineffable ». Jimmie et Johnnie faisaient les imperturbables avec autant d'habileté que Charlie et une série de calmes « Comment allez-vous » marqua seule leur entrée. Les Swetnam furent plus exubérants. Maintenant que le salon était bien garni, Hilda, gênée par l'observation malicieuse de Mr Orgreave qu'elle était l'objet de la visite des Swetnam, se réfugia, d'abord auprès de Janet, puis, lorsque Janet se trouva mêlée à la foule, auprès de Charlie qui feuilletait distraitement *In Memoriam*.

— Vous connaissez ça? — demanda-t-il sur un ton amical, montrant le poème.

— Non, — répondit-elle. — C'est très beau, n'est-ce pas?...

— Mon Dieu, — répondit-il, — c'est dans une note religieuse, vous savez. C'est pour cela que je le lis. — Il eut un curieux sourire.

— Vraiment?

Il hésita, puis fit un signe de tête affirmatif. C'était là une bien étrange confession d'un jeune dandy de vingt-trois ans aux discours frivoles et cyniques. Hilda se dit : « En voici donc un autre. » Et ses propres inquiétudes les plus secrètes lui revinrent à l'esprit.

— Pourquoi parlez-vous de Teddy Clayhanger? — s'écria Charlie, levant brusquement les yeux. Il avait surpris ce nom dans une conversation lointaine.

Janet expliqua qu'elles avaient vu Edwin et ajouta qu'il était impossible de le décider à venir.

— Allons donc ! — dit Charlie. — Je vous parie ce que vous voudrez que je le fais venir ici demain soir. — Il ajouta pour Hilda : — Ancien camarade de pension.

Le visage de celle-ci était brûlant.

— Je vous parie que non, — répliqua Janet fermement de l'autre côté de la pièce.

— Je tiens un shilling, — dit Charlie.

— Il ne me reste plus un shilling, — avoua Janet avec un sourire. — Papa, voulez-vous me prêter un shilling?

— Voilà pourquoi je suis ici, — dit Mr Orgreave.

— Mr Orgreave, — remarqua le plus jeune des Swetnams, — vous parlez exactement comme le paternel.

Le pari fut conclu et, suivant une coutume familiale, singulière, mais ancienne, les enjeux furent confiés à Tom.

Hilda devint troublée et inquiète. Elle espérait que Charlie perdrait, puis espérait le contraire. Songeant à la conversation intime qu'elle avait le soir dans sa chambre avec Janet et qui terminait si divinement chaque journée elle se dit : « S'il vient, il faudra que je fasse promettre à Janet qu'on ne me demandera pas de réciter ou de faire quoi que ce soit. Et même il faudra que j'obtienne qu'elle s'arrange pour qu'on ne parle pas de moi. »

V

EDWIN CLAYHANGER

Le soir suivant, Mr et Mrs Orgreave, Hilda, Janet et Alicia se trouvaient dans la salle à manger des Orgreave attendant l'arrivée à la table du souper de plusieurs jeunes hommes dont on pouvait entendre la voix par la porte ouverte dans le salon lointain.

Charlie Orgreave avait gagné son pari et Edwin Clayhanger était du nombre de ces jeunes gens demeurés en arrière pour échanger, suivant la coutume de leur âge, leurs vues sur la vie et sur le monde. Hilda lui avait été présentée, mais l'exécution d'une autre symphonie de Beethoven avait presque empêché toute conversation avant le souper et elle ne l'avait pas entendu parler. Elle avait pris position derrière le piano à queue sous prétexte de tourner les pages (bien que ce ne fût qu'avec une grande incertitude et au péril de manquer le moment voulu qu'elle suivait la musique) et de cet endroit sûr elle avait jeté sur Edwin des regards furtifs lorsque les circonstances le permettaient. « Peut-être me suis-je tout à fait trompée hier soir, se dit-elle. Peut-être est-il parfaitement ordinaire. » L'étrange, c'est qu'elle ne pouvait décider s'il l'était ou non.

Debout près de la table du souper elle écoutait attentivement pour distinguer sa voix des autres voix dans le salon. Mais elle ne pouvait y arriver. Peut-être était-il silencieux. Elle se dit : « Mais qu'est-ce que cela me fait qu'il se taise ou non? »

Mr Orgreave, pendant cet intervalle, dit avec un coup d'œil ironique à sa femme :

— Je crois que je vais monter faire des plans pendant une heure. Je ne pense pas qu'ils restent là-bas plus d'une heure, n'est-ce pas?

— Hilda, — dit Mrs Orgreave, parfaitement calme mais prenant au sérieux les paroles de son mari, — voulez-vous, je vous prie, aller dire à ces jeunes gens de ma part que le souper les attend?

***

Hilda naturellement obéit, encore qu'il lui parût étrange que Mrs Orgreave n'eût pas envoyé Alicia à sa place. Au sortir de la salle à manger, brillamment éclairée au gaz, elle hésita un instant dans le grand corridor sombre qui conduisait au salon. Sa mission, elle le sentait, allait la faire un peu remarquer, surtout d'Edwin Clayhanger, l'étranger, et elle objectait à cela ; elle avait même pris toutes les précautions contre

un danger semblable : « Comme je suis sotte de m'attarder ici, se dit-elle. On pourrait me prendre pour Alicia ! »

Les garçons, elle pouvait les entendre à présent, étaient en train de parler de la littérature française et en particulier de Victor Hugo. Lorsqu'elle surprit ce nom elle leva le menton et s'approcha un peu. Elle adorait Victor Hugo avec un emportement irréfléchi et intense, rien que parce que certains vers isolés de ses poésies étaient les hôtes les plus magnifiques de sa mémoire et y ennoblissaient tous ses souvenirs pénibles ou honteux. A la fin la voix claire et gaie de Charlie déclara :

— Tout ça c'est très bien et Victor Hugo est Victor Hugo, mais vous aurez beau dire ce que vous voudrez, il y a dans ses vers un tas de choses qu'on peut sauter.

Elle était déjà à la porte. Dans la demi-obscurité de la pièce sans lumière les visages des quatre Orgreave et de Clayhanger faisaient des taches pâles.

— Pas un vers ! — dit-elle violemment et avec son articulation si parfaitement claire.

Elle n'avait aucun droit d'affirmer cela, car elle n'avait pas lu la vingtième partie des œuvres de Victor Hugo. Elle ne savait même pas sur quel ouvrage roulait la discussion. Charlie tenait le volume du bout des doigts — mais elle était irritée rien que par la légèreté du ton de ce dernier. Elle vit Edwin Clayhanger sursauter en entendant cette saisissante interruption. Et tous les cinq se retournèrent. Elle sentait que son visage était brûlant.

Charlie lui décocha un mot railleur, puis se tourna vers Edwin Clayhanger pour lui demander de venir à son aide.

— Est-ce que vous ne trouvez pas, Teddy, qu'il y a chez lui des choses assommantes?

L'autre, tout décontenancé, regarda Hilda avec intensité comme pour s'excuser, comme pour en appeler à sa clémence contre sa violence et dit lentement :

— Mon Dieu, oui.

Il avait donné raison à Charlie, mais tout en donnant tort à Hilda il avait de façon mystérieuse prouvé à cette dernière qu'elle avait eu raison de se dire la veille : « Il me plaît. »

Cet incident lui apparut énorme et dramatique. Elle s'éloi-

gna, essoufflée, presque sous le poids de son émotion, puis se rappelant son message, dit, par-dessus son épaule :

— Mrs Orgreave voudrait bien savoir quand vous allez venir souper.

***

Le souper était bruyant et joyeux, plus encore que d'habitude à cause de la présence de Charlie qui était le membre le plus gai de la famille. A chaque bout de la longue table blanche étaient assis Mr et Mrs Orgreave. Alicia se trouvait placée à côté de Mr Orgreave qui acceptait ses caresses avec la négligence d'un père élégant. Hilda et Janet étaient ensemble et flanquées de Jimmie et Johnnie qui, se redressant de toute leur hauteur, semblaient décidés à montrer par leur attitude polie, mais hautaine, que passer une soirée entière en famille était pour eux plutôt une concession qu'un privilège. Edwin Clayhanger était juste en face d'Hilda, sous le patronage de Charlie, et les lunettes de Tom promenaient leur éclat tout auprès.

Hilda, quoique gênée encore, avait conscience de prendre du plaisir à ce tableau et d'éprouver de l'orgueil à en faire partie. Ces gens prodigues et magnifiques la respectaient et se plaisaient avec elle, avaient même pour elle de l'affection. Sa déclamation la veille au soir avait été un triomphe. Elle était contente de leur avoir montré qu'il y avait au moins une chose qu'elle pouvait faire bien. Mais elle était tout aussi contente d'avoir obtenu de Janet la promesse d'éviter qu'on parlât de ses qualités ou de sa situation présente. Toutes les fois que les yeux mélancoliques et modestes d'Edwin Clayhanger se posant sur Janet l'englobaient dans leur regard, elle s'imaginait qu'il la dépréciait, injustement sans doute mais inévitablement. Et à la fin elle se dit : « Pourquoi ne pas lui expliquer mon deuil et ne pas lui dire que je suis la seule jeune fille des Cinq Villes qui sache la sténographie? Pourquoi aurais-je peur de déclamer encore? Quelque souffrance que m'eût causée mon trac, si je l'avais fait, j'aurais montré que je ne suis pas une si pauvre petite personne après tout ! Pourquoi faire l'enfant comme cela? »

Il était étrange de penser qu'Edwin Clayhanger, à peine plus âgé que cet étourneau de Charlie, était l'héritier futur d'une

importante entreprise, était en puissance, un homme riche et influent. Mr Orgreave n'avait-il pas dit que le vieux Mr Clayhanger pouvait mettre tous les Orgreave dans sa poche s'il le voulait? Il était étrange de penser que ce jeune homme pensif et à l'air timide, ce gentil garçon, serait un jour chef de famille et présiderait une table comme celle-ci !

La conversation roulait sur Bradlaugh [1], le libre penseur effronté, l'homme qui avait trouvé moyen de devenir un objet de discussion dans toutes les maisons d'Angleterre. C'était l'année de Bradlaugh, l'apogée de sa notoriété. Des douzaines de fois à la table des « Cedars » Hilda avait entendu ce nom répugnant de Bradlaugh dans la bouche de personnes outragées, mais jamais aucun mot n'avait été prononcé en sa faveur. L'opinion publique du boarding-house le tenait unanimement pour un misérable. Dans la salle à manger des Orgreave l'attitude prise à son égard était différente. On n'y défendait pas précisément sa libre pensée, mais les champions de son droit à s'asseoir dans la Chambre des Communes y étaient nombreux. Hilda s'anima et sa gêne augmenta. Il lui semblait qu'elle s'attendait à tout moment à être interpellée par ces interlocuteurs intrépides et à s'entendre dire : « N'êtes-vous point libre penseuse? » L'intérêt qu'elle prenait au débat avait un caractère personnel ; l'intérêt de quelqu'un qui se sent en péril. Comparée avec les discussions qui avaient lieu aux « Cedars », celle-ci y ressemblait comme une mer immense et bouleversée par le vent ressemble à un canal engorgé d'herbes. La conversation s'engagea dans des questions politiques au caractère purement profane et Mr Orgreave, se retranchant derrière une attitude de dédain négligent, fut sévèrement attaqué par tous ses fils excepté Jimmie qui, pardessus l'épaule gauche d'Hilda, prétendait partager le dédain paternel. L'indifférence que celle-ci nourrissait à l'égard de la politique était absolue. Elle commença à se sentir moins inquiète et à s'abandonner à ses rêveries. Puis, soudain, elle entendit prononcer encore le nom de Bradlaugh et Edwin

1. Un député, Mr Bradlaugh, d'opinions très avancées, avait à cette époque refusé de prêter le serment de caractère religieux imposé aux membres du Parlement. Ce fut le signal d'une grande agitation dans le pays, la politique ayant aussitôt envenimé l'affaire. (Note du traducteur, déjà parue dans *Clayhanger*.)

Clayhanger, en réponse à une question directe de Mr Orgreave, répondit :

— On ne peut pas grand'chose sur sa croyance. On ne peut pas se forcer à croire. Et je ne vois pas pourquoi on le ferait d'ailleurs. Ce n'est pas une vertu « que croire ».

Et Tom s'écria :

— Hurrah !

Hilda resta comme frappée de la foudre. Elle se sentit aveuglée comme si elle venait de recevoir une révélation mystique. Elle voulait s'abandonner à son exaltation et s'y abandonner de toute l'ardeur de son âme. Cette vérité qu'Edwin Clayhanger venait d'énoncer, elle en avait sans doute toujours eu vaguement conscience. Mais maintenant dans un éclair elle la sentait, elle l'avait en face d'elle, elle vibrait de son authenticité et elle se sentait libre. Cette vérité résolvait toutes les difficultés et la débarrassait du fardeau qui depuis des mois l'épuisait. « Ce n'est pas une vertu que croire ». C'était fondamental. C'était le don de vie et de sérénité. Son âme criait, tandis qu'elle se rendait compte que, à cet endroit même, à cet instant, à cette table, une époque nouvelle venait de commencer pour elle. Jamais elle n'oublierait cette minute ni cette scène, cette scène témoin de sa renaissance !

Mrs Orgreave protesta, doucement attristée :

— Croire n'est pas une vertu ! Hé, Mr Edwin !

Et Hilda sous le regard peiné de la vieille dame essaya de faire disparaître son exaltation de son visage, un peu à la façon d'un enfant pris au piège. Mais elle ne put y parvenir. Tom cria encore une fois : « Hurrah ! » Le ton de sa voix cependant fut désagréable à la sensibilité d'Hilda. Il manquait d'émotion. C'était celui du partisan d'un pugiliste. Et Janet se permit de plaisanter quelque peu. Et Charlie devint franchement facétieux. Était-il concevable qu'il pût s'intéresser à la religion? Elle le trouvait très gentil en partie parce qu'ils avaient appris à se comprendre au cours de danse et en partie parce que ses cheveux frisés et son sourire candide forçaient la sympathie. Mais son estime pour lui avait des limites. Il était étonnant qu'une famille, sous les autres rapports absolument parfaite, se contentât de plaisanter quand plaisanter était si évidemment déplacé. Est-ce qu'ils avaient donc peur d'être

sérieux?... Edwin Clayhanger ne riait pas, il avait rougi. Les yeux d'Hilda étaient fixés sur lui avec une extrême intensité. Ils l'étudiaient sans se soucier du danger qu'il y avait à ce que son regard vînt rencontrer le sien. Elle s'absorbait en lui. Puis il la vit et elle, toute brûlante de honte sincère, baissa les yeux.

VI

DANS LE JARDIN

Ce soir-là, Janet ne resta pas longtemps dans la chambre d'Hilda, s'étant aperçue que celle-ci était dans une de ses crises de sombre rêverie. Dès qu'elle fut partie, Hilda baissa un peu le gaz, alla à la fenêtre, l'ouvrit davantage et, écartant le rideau, regarda dans la nuit. Celle-ci était obscure et chaude et un vent humide passait furtivement dans les ormeaux du jardin. La fenêtre se trouvait sur un côté de la maison. Elle donnait à l'ouest et dominait la maison neuve que Mr Orgreave venait de terminer pour la famille Clayhanger.

Hilda la considéra et il lui parut étrange que ce bâtiment qui, peu de temps auparavant n'avait aucune existence et était encore froid et sans âme, fût destiné à être le foyer vivant d'une famille et qu'une histoire dût s'écrire dans ses murs et des souvenirs s'y attacher. La magie formidable de l'existence se découvrait ainsi toujours à elle, au point qu'elle ne pouvait regarder une villa vide et à revêtements de terre cuite sans un frémissement secret. Et le ciel impénétrable au-dessus d'elle n'avait pas plus de charme et d'enchantement que ces murs de briques. Lorsqu'elle réfléchissait qu'un jour le pensif et juvénile Edwin Clayhanger serait le maître de cette maison, que dans cette maison sa volonté serait supérieure à n'importe quelle autre, le mystère qui gît sous la surface de toute chose semblait monter et envahir sa pensée. Et bien que ce fût à peine si une couple d'heures s'était écoulée depuis que la clef de sa vie nouvelle eût été placée entre ses mains, elle ne pouvait trouver de réponse lorsqu'elle se demandait : « Suis-je

heureuse ou malheureuse? » Un bruit de voix de jeunes gens monta de la pelouse par le coin de la maison. Quelques-uns des frères Orgreave disaient bonsoir à Edwin Clayhanger sous le porche. Elle savait qu'ils avaient bavardé longtemps dans le hall après qu'Edwin avait pris congé du reste de la famille. Elle se demandait de quoi ils avaient pu parler et de quoi s'entretenaient en général les jeunes gens lorsqu'ils se trouvaient entre eux et se faisaient des confidences.

Le silence succéda au bruit de la fermeture de la porte d'entrée. Puis, après un instant, elle fut toute saisie d'entendre marcher sur le gravier, presque sous sa fenêtre. Effrayée elle laissa retomber le rideau, mais continua à regarder entre le bord et l'encadrement de la fenêtre. A un certain endroit les domaines contigus des Orgreave et des Clayhanger n'étaient séparés que par une pauvre haie maigre, longue de quelques mètres. Quelqu'un essayait de passer au travers. C'était Edwin Clayhanger. En dépit de l'obscurité, Hilda reconnaissait à n'en pas douter que cette vague silhouette était la sienne grâce au balancement exagéré des bras qui lui était particulier. Il traversa la haie, essuya négligemment ses vêtements et se dirigea lentement à travers le jardin vers la maison neuve. Puis il se perdit dans l'ombre épaisse de cette dernière. Cependant elle pouvait encore saisir le bruit vague de ses mouvements. Elle se trouvait dans un état d'extrême agitation et se demandait ce qu'il pouvait bien être en train de faire. Il lui semblait que lui et elle passaient cette nuit de compagnie. Elle se dit : « Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir lui parler en particulier et lui demander de s'expliquer un peu sur ce qu'il a dit ce soir. Je devrais le faire. Il se peut que je ne le revoie jamais. Du moins je peux n'avoir jamais plus une pareille occasion. Peut-être a-t-il voulu dire autre chose. Peut-être ne parlait-il pas sérieusement... » Elle éprouvait des picotements au visage et une vague d'émotion physique semblait déferler et se répandre sur tout son corps. Ce frémissement était exquis mais intimidant.

Elle murmura :

— Je pourrais descendre, aller le trouver et le lui demander.

L'instant d'après elle ouvrait la porte de sa chambre... Non, toute la maison n'était pas encore montée se coucher, car une

lumière brillait dans le corridor. Néanmoins elle pouvait sortir. Elle descendit, se demandant, stupéfaite : « Pourquoi fais-je cela? »

Elle poussa la porte, traversa légèrement le hall et enleva la chaîne de la lourde porte le plus doucement possible.

Elle se trouvait dehors, entourée de toutes les influences de la nuit. Peu à peu ses yeux s'accoutumèrent de nouveau à l'obscurité. Elle longea la façade de la maison jusqu'au coin où la brise la surprit et d'où elle pouvait distinguer l'autre maison et l'autre jardin à travers la haie indistincte. Où était Edwin Clayhanger? Errait-il dans le jardin ou était-il entré dans la maison? Puis une lueur subite et brève illumina pendant quelques instants une des fenêtres inférieures de la masse sombre que formait la maison. Il se trouvait à l'intérieur. Elle hésitait. Continuerait-elle à avancer ou reviendrait-elle? A la fin elle poursuivit sa route et, trouvant dans la haie la brèche pratiquée par Edwin, elle s'y fraya un chemin. Sa jupe fut déchirée par une branche obstinée. Très calme elle se baissa et de ses doigts inspecta la déchirure. Elle n'avait pas d'importance. Elle était maintenant dans le jardin des Clayhanger et celui qu'elle cherchait allait et venait quelque part dans la maison. « A supposer que je le rencontre, pensa-t-elle, qu'est-ce que je vais lui dire? » Elle n'en savait rien ni pourquoi elle s'était lancée dans cette singulière aventure. Mais avoir d'elle-même une conscience aiguë, éprouver la sensation délicate et troublante de vivre par chaque veine et chaque nerf constituait une riche récompense de son audace. Elle souhaitait que ce moment d'intense expectative pût durer toujours.

Elle s'approcha de la maison en tremblant. Ce ne fut pas en vertu d'un acte de volonté qu'elle foula l'argile inégale du sol, mais par instinct. Elle se trouvait en face du porche et là elle hésita encore, attendant apparemment quelque signal venant de la maison. Elle jeta un coup d'œil timide autour d'elle comme si elle eût craint que des maraudeurs cachés dans l'ombre ne se jetassent sur elle. Juste au-dessus du mur de clôture se montrait la flamme placide d'un réverbère. Alors, tâtant du pied pour trouver les marches, elle monta le perron et se trouva abritée par le porche. Presque au même moment

il y eut une autre lueur brusque derrrière la porte vitrée. Elle entendit fonctionner la serrûre et la lueur s'éteignit. Elle était à présent frappée d'une vraie terreur.

La porte s'ouvrit, grinçant sur quelque débris ou du gravier.

— Qui est là? — demanda une voix étrange et tremblante.

Elle pouvait apercevoir sa silhouette.

— C'est moi, —répondit-elle sur un ton âpre qui exprimait son désarroi.

C'en était fait ; il n'y avait plus de remède. Dans sa chambre elle s'était dit qu'elle essaierait de lui parler et voici qu'ils se trouvaient face à face, dans l'ombre, en secret ! Sa terreur à présent avait du moins pris la forme d'un calme désespéré. Elle avait fait le plongeon ; elle tombait dans les profondeurs de la mer ; elle était à jamais séparée du passé.

— Oh ! — reprit faiblement la voix incertaine. — Désirez-vous me parler? Est-ce qu'on a besoin de moi?

Elle entendit la porte se refermer derrière lui.

Elle lui dit, avec une sécheresse toute particulière, qu'elle l'avait vu de sa fenêtre et qu'elle voulait lui poser une question importante.

— Je suis sûre que vous devez me trouver bien étrange, — ajouta-t-elle.

— Pas du tout, — répondit-il avec une insincérité qui ennuya la jeune fille.

— Mais si ! — insista-t-elle avec vivacité. — Cependant il faut que je sache !

Que fallait-il qu'elle sût?

— Il faut que je sache si vous pensiez vraiment ce que vous avez dit, vous savez bien, au souper, que ce n'est pas une vertu que croire?

Il balbutia :

— Est-ce que j'ai dit que ce n'est pas une vertu que croire?

Elle s'écria, irritée :

— Mais oui, bien sûr. Croyez-vous que vous pourriez dire une chose semblable pour l'oublier ensuite! Si c'est vrai, c'est une des choses les plus étonnantes qui aient jamais été dites. Et c'est pourquoi je voulais savoir si vous étiez sincère ou si vous ne parliez ainsi que pour être brillant.

Elle s'arrêta un instant, se demandant pourquoi elle impliquait ainsi qu'il eût pu ne pas dire la vérité. Car en fait elle n'avait jamais douté qu'il eût été de bonne foi.

— Voilà ce qu'ils sont toujours, vous savez, dans cette maison : brillants ! — continua-t-elle sur un ton en apparence hostile à « cette maison ».

— Oui, — reprit la voix. — Je pensais ce que j'ai dit. Pourquoi?

Et la voix était si simple et si franche qu'elle pénétra jusqu'au cœur d'Hilda. Son état d'âme sous l'influence de cette voix devint rapidement religieux, si bien qu'elle fut réellement occupée par les pensées qu'elle affectait seulement d'avoir, un instant auparavant. La révélation qui lui avait été faite reçut une splendeur nouvelle. Néanmoins sous l'empire d'une impulsion, perverse ou défensive, elle fut contrainte d'agir comme si elle doutait des assurances d'Edwin. Elle pressentait que, faute d'adopter cette tactique, elle se serait devant lui abandonnée à l'émotion de sa gratitude.

— Vraiment? — murmura-t-elle.

Elle le remercia, ensuite, plutôt froidement et ils causèrent un peu de ce qu'il y avait de simplement tourmentant dans ces questions rellgieuses. Il affirma qu'elles ne le tourmentaient jamais et réaffirma sa proposition originale.

— J'espère que vous avez raison, — dit-il doucement d'une voix frémissante.

Elle songeait qu'elle traversait l'heure la plus merveilleuse, la plus miraculeuse de sa vie.

***

Silence.

« Maintenant, se dit-elle, il faut que je m'en revienne. » En elle-même elle poussa un soupir délicieux.

Mais juste au moment où elle allait gentiment s'en aller, la silhouette vaguement discernée de son compagnon s'avança dans le jardin.

— Allons ! — dit Edwin. — Il commence à pleuvoir, je crois.

Le vent soufflait et elle sentit des gouttes sur la joue. Il lui conseilla de s'adosser de l'autre côté du porche pour être mieux abritée. Elle obéit. Il revint, mais se trouvait encore exposé à la pluie. Elle l'appela près d'elle. Il était déjà si près que rien qu'en étendant le bras, elle lui aurait touché l'épaule.

— Oh, je suis très bien comme cela, — dit-il sur un ton dégagé et sans bouger.

— Il ne faut pas avoir peur de moi.

Elle était froissée de ce qu'il eût refusé son invitation à s'approcher d'elle. L'instant d'après elle aurait donné sa langue pour rattraper ces paroles. Mais elle se trouvait dans un état d'énervement, de sensitivité tel qu'il lui était impossible d'être normalement maîtresse d'elle-même.

Tout en se rendant à peine compte de ce qu'elle faisait elle lui demanda l'heure. Il frotta une allumette pour regarder sa montre. Le vent l'éteignit mais elle aperçut un visage pensif et ses cheveux en désordre sous son chapeau. Ce fut comme une vision.

Il lui offrit de se procurer de la lumière dans la maison, mais elle lui souhaita brusquement le bonsoir.

Puis ils se serraient la main, elle ne savait ni comment ni pourquoi. Elle ne pouvait laisser aller la sienne. Elle se disait : « Je n'ai jamais serré une main aussi honnête. » A la fin elle la laissa tomber. Ils demeurèrent silencieux pendant qu'une voiture à deux roues faisait résonner Trafalgar Road. On eût dit qu'il lui fallait rester immobile jusqu'à ce que ce bruit se fût éteint.

Elle s'en alla fièrement sous la pluie. Il appela :

— Dites, miss Lessways !

Mais elle ne s'arrêta pas. Elle monta, se souriant à elle-même, les gouttes de pluie encore humides sur sa joue. Il n'y avait point dans son esprit de pensées distinctes ni sur le caractère non vertueux de la foi, ni sur la nouvelle époque qui commençait pour elle, ni sur Edwin Clayhanger, ni même l'étrangeté de sa conduite à elle. Mais tout son être vibrait à l'unisson de ce magnifique et mystérieux roman qu'est l'existence.

VII

L'ENTREVUE SUIVANTE

Pendant plusieurs jours la ville de Bursley ne fut pour Hilda qu'un endroit rendu périlleux et redoutable par le danger d'y rencontrer par hasard Edwin dans la rue. Et ses méditations roulaient principalement sur cette question : « Que peut-il penser de moi? » Elle n'avait rien dit à personne de l'aventure du jardin délibérément provoquée par elle. Et avec la confiance la plus étrangement ingénue, elle s'assurait qu'Edwin Clayhanger lui aussi garderait là-dessus un silence absolu. Elle n'avait par conséquent rien à craindre excepté dans son for intérieur. Elle ne se blâmait pas — cela ne lui vint jamais à l'esprit — mais plutôt s'étonnait-elle d'elle-même, dans un esprit hostile, prophétisant qu'un jour son impulsivité la mettrait dans un sérieux embarras. Le souvenir de cette nuit-là prêtait de magnifiques couleurs à toute son existence quotidienne. Malgré qu'elle évitât la ville, en raison de sa crainte d'apercevoir Edwin, elle se disait constamment : « Mais cela ne peut pas durer toujours. Un jour il faudra bien que je le rencontre de nouveau. » Et elle semblait attendre ce jour-là.

Il arriva avec une inévitable rapidité. L'avant-dernier jour de juin avait été choisi pour célébrer dans tout le pays le centenaire de la fondation des Écoles du Dimanche. Ni Hilda, ni aucun des enfants Orgreave n'avait jamais pénétré dans ces écoles et la tendance de Lane End House était plutôt de considérer cette fête avec la condescendance qu'on éprouve pour des réjouissances prolétaires. Mais devant la grandeur de cette manifestation dont les proportions devenaient plus énormes à mesure qu'on s'en rapprochait il était impossible de maintenir cette attitude. Les préparatifs du centenaire remplissaient les journaux et changeaient la physionomie des villes. Et le matin de la cérémonie, auquel le soleil faisait une parure glorieuse, il y avait tout autour de la table du breakfast chez les Orgreave, une agitation non dissimulée. Mr Orgreave regrettait que ses nombreuses occupations l'empêchassent de prendre sa part des réjouissances. Tom allait voir le spectacle

à Hanbridge. Jimmie et Johnnie allaient le voir aussi, mais sans vouloir dire où. Les domestiques étaient également de sortie. Charlie était reparti pour Londres. Alicia voulait aller s'amuser comme les autres. Mais elle était excitée et fiévreuse et Mrs Orgreave avait décidé de rester à la maison avec elle. Autrement elle-même serait allée se mêler à la fête. Hilda et Janet paraissaient hésiter, mais Mr Orgreave, leur faisait remarquer que dans les circonstances les plus favorables il ne pourrait y avoir de second centenaire avant un siècle, les avait ironiquement engagées à se mettre en route.

*
* *

Elles descendirent donc toutes les deux un Trafalgar Road tout pavoisé et ensoleillé. Janet portait une autre robe blanche et Hilda, à son grand soulagement, avait quitté le noir pour une robe ardoise que lui avait confectionnée une tailleuse de Bleakridge. C'était Mrs Orgreave elle-même qui lui avait conseillé d'abandonner le noir si, comme elle le disait, elle en avait horreur. La famille tout entière avait approuvé en chœur.

Le risque de rencontrer Edwin Clayhanger en cette journée de foule était certainement infime. Néanmoins au bout de six minutes l'improbable s'était produit. Au coin de Trafalgar Road et de Duck Square, Janet, attirée par la vue de bannières dans le lointain, tourna à gauche le long de Wedgwood Street et passa devant le magasin Clayhanger. En théorie les magasins étaient fermés, mais un volet de celui-ci était enlevé et à sa place se tenait Edwin. Hilda sentit les traits de son propre visage se raidir dans une sorte d'hostilité entêtée et insincère, tandis qu'elle lui serrait la main. Dans l'obscurité du magasin elle aperçut la silhouette de deux femmes mal fagotées, — sans doute les sœurs dont Janet lui avait parlé. — Elles disparurent avant que les deux amies eussent fait leur entrée.

« C'est arrivé. Je l'ai revu », se dit Hilda s'asseyant et écoutant Janet et Edwin. Il lui paraissait probable que celui-ci se joindrait à elle pour aller voir le spectacle historique.

Au bout de quelques minutes tout le monde fut stupéfait de voir apparaître l'aimable Osmond Orgreave faisant vol-

tiger sa canne. La curiosité avait été plus forte que sa volonté de travailler et il avait cédé à l'entraînement général.

— Oh, papa ! — s'écria Janet. — Comme vous êtes cachottier !

« Il y a seulement un jour ou deux, pensait Hilda, je n'avais même jamais entendu parler de lui. Et son magasin m'apparaissait si étrange, si paré d'inconnu ! Et maintenant je m'y trouve assise comme une vieille amie. Et personne ne se doute que lui et moi nous nous sommes secrètement rencontrés. » Le magasin lui-même avait un air d'importance et de prospérité. Mr Orgreave ayant pris le parti de s'amuser, voulait prendre son plaisir tout de suite et, devant son impatience, ils quittèrent le magasin. Janet passa la première avec son gai compagnon de père. Edwin s'effaça respectueusement devant Hilda. Mais au moment où elle allait sortir elle aperçut George Cannon sur le côté opposé de Wedgwood Street allant dans la direction de Trafalgar Road. Il était en conversation animée avec un autre homme. Elle demeura dans l'abri que lui offrait le magasin jusqu'à ce qu'ils fussent passés. Elle ne voulait pas rencontrer George Cannon auquel elle n'avait pas parlé depuis leur entrevue aux « Cedars ». Il lui avait écrit au sujet de la vente de ses immeubles et elle avait répondu. Elle n'avait aucune raison pour hésiter à le rencontrer. Mais elle désirait ne pas compliquer la situation. Elle se disait : « S'il me voit il traversera la rue pour venir me parler et il me faudra peut-être le présenter à tous ces gens et qui sait quoi encore ! » Ce contretemps fit battre son cœur.

Lorsqu'elle émergea du magasin avec Edwin, Janet, qui se trouvait à quelques pas en avant avec Mrs Orgreave, leur faisait signe.

***

Hilda se trouvait juchée sur une barrique à côté d'Edwin également juché sur une autre barrique. De là, au sommet de Saint-Luke's Square ils commandaient un vaste tapis rectangulaire de visages dressés en l'air et formant comme un dessin de taches pâles sur un fond coloré et noir. Presque tous les enfants de Bursley, des milliers et des milliers étaient massés dans le Square, si pressés les uns contre les autres qu'il ne sem-

blait qu'il existât un pouce de terrain visible nulle part entre les devantures fermées à l'est du Square et celles qui leur faisaient face. Au fond du Square une rangée de camions de chemin de fer était bourrée de petits bébés — à ce qu'il semblait —, d'enfants trop petits pour suivre une procession. En haut du Square une grande estrade pleine d'adultes barbus s'élevait comme une île au-dessus de la mer inconsciente que formaient tous ces enfants. Et de chaque fenêtre de chaque maison des grandes personnes regardaient bien à l'aise ces remous sur lesquels des bannières brillaient dans l'éclat éblouissant du soleil.

Elle aurait pu ouvrir son ombrelle. Mais elle n'en voulut rien faire. Elle se disait : « Si tous ces enfants peuvent supporter le soleil sans se trouver mal, je le peux aussi ! » Elle était extrêmement impressionnée par le spectacle seul de cette immense multitude d'enfants. Ils étaient aussi désarmés, aussi résignés que des moutons, entièrement à la merci des adultes qui les avaient formés là en troupeaux. Il y avait en eux une sorte de désir, d'impatience collective qui lui allaient droit au cœur. Elle aurait pleuré rien que d'y penser. Et lorsqu'ils se mirent à chanter, avec tant d'ardeur, d'application, de vaillance, produisant avec l'aide des instruments de cuivre un volume de son énorme et majestueux, elle se sentit la gorge serrée à un degré inexprimable. Le centenaire des Écoles du Dimanche était tout différent de ce qu'elle avait imaginé. Elle avait compté sans ces émotions. Ce fut après l'hymne *Une Fontaine pleine de sang*, pendant le repos d'un discours, qu'Edwin Clayhanger, saisissant au vol une des expressions évangéliques de l'orateur, murmura :

— Encore du sang !

— Quoi? — demanda-t-elle toute étonnée de son accent ironique qui jurait avec son état d'esprit, étonnée aussi de sa façon familière de se pencher vers elle et de lui glisser ces mots à l'oreille.

— Mais, — dit-il. — Voyez ! Il ne manque que le Gange au fond du Square.

Pour lui évidemment toutes les religions étaient également païennes ! L'étonnement d'Hilda se transforma en saisissement et sa réponse fut une prière presque humble de ne pas se

moquer. L'instant d'après elle regretta de ne pas lui avoir parlé avec une nette fermeté. Elle était quelque peu agacée. Il avait commencé par perdre Mr Orgreave et Janet, et — bien entendu — il était inutile de les chercher dans les rues pleines de monde qui entouraient Saint-Luke's Square. Puis il lui avait dit, sur un ton tout particulier :

— J'espère que vous n'avez pas pris froid sous la pluie, l'autre soir?

Et elle n'avait pas aimé cette remarque. Elle avait regardé comme une faute de tact, presque comme une marque de déloyauté masculine de sa part, de faire une allusion, quelle qu'elle fût, à la scène du jardin.

Enfin dans sa façon de conclure son marché avec le loueur de barriques il avait montré une certaine mesquinerie et manqué quelque peu d'assurance. N'importe lequel des fils Orgreave aurait, elle en était sûre, enlevé l'affaire beaucoup plus en homme du monde.

La cérémonie atteignit son apogée lorsqu'on en vint à chanter : « *Lorsque je considère la croix merveilleuse.* » L'effet physique produit sur Hilda dépassa presque ce qu'elle pouvait supporter. Les paroles terribles et sublimes semblaient grandir et l'envahir, chargées de tout le poids qu'y ajoutait la conviction de la multitude. Elle fut profondément émue et pour s'empêcher de fondre en larmes secoua la tête.

— Qu'avez-vous? — demanda Edwin.

« Le maladroit ! pensa-t-elle. Ne comprenez-vous pas qu'il faut me laisser tranquille? »

Et elle dit tout haut, passant fougeusement de la faiblesse à la férocité :

— Ce sont les plus beaux vers religieux qui aient jamais été écrits ! Vous aurez beau dire, il vaut la peine d'avoir la foi pour chanter des paroles semblables et y croire !

Il convint que ce cantique était beau.

— Savez-vous qui l'a écrit? — demanda-t-elle sur un ton menaçant.

Il ne le savait pas. Elle fut ravie.

— Mais le Dr Watts, bien sûr, — dit-elle avec un sourire de mépris. Qu'avait donc Janet à prétendre qu'il avait absolument tout lu?

***

Plus tard, après des aventures variées et ayant retrouvé Mr Orgreave et Janet, ils se tenaient devant l'arrière du tramway qui, avait décidé Janet, devait l'emmener à Bleakridge avec Hilda. Edwin leur serra la main. Oui, Hilda était profondément déçue. Néanmoins son regard pensif et honnête au moment du départ produisit son effet sur elle. S'il ne possédait pas une qualité il en possédait une autre. Elle fit de son mieux pour continuer à le mépriser, mais c'était là chose extrêmement difficile.

Mr Orgreave s'essuya le front, tandis que dans les secousses du tramway tous les trois s'éloignaient du tumulte du centenaire. En dépit de la chaleur il ne paraissait pas le moins du monde fatigué ni déprimé, tandis que Janet penchait sa tête en arrière et fermait les yeux.

— J'ai aperçu un de vos amis ce matin, Hilda, — dit-il d'un ton enjoué.

— Oh !

— Oui. Mr Cannon. A propos, j'ai oublié de vous dire hier que ce fameux journal — votre journal — n'a pas pu continuer. — Il s'exprimait, semblait-il, avec une calme sympathie.

— Oui ! Mon Dieu, ce n'est pas surprenant, non, pas surprenant ! Aucun jusqu'à présent n'a pu tenir tête au *Signal* !

Hilda se sentit triste. Lorsqu'ils arrivèrent à Land End House, Mrs Orgreave lui dit que Mr George Cannon était venu la voir et qu'il avait laissé un mot pour elle. Elle courut le lire dans sa chambre. Il y disait simplement qu'il désirait avoir avec elle une entrevue immédiate.

LIVRE III

I

HILDA EST INDISPENSABLE

Elle ne fit aucune réponse de quelque sorte que ce fût à cette demande d'entrevue immédiate, laissant passer jour

après jour à ne rien faire et se demandant pendant ce temps-là comment elle pourrait s'excuser ou expliquer la singularité de sa conduite lorsque les circonstances la forceraient à le faire.

Le mardi de la semaine suivante, elle reçut une lettre de Sarah Gailey. Elle lui fut apportée un matin de bonne heure par Alicia à moitié habillée et elle la lut au lit. Sarah Gailey, aux prises avec les complexes difficultés des « Cedars » là-bas dans le lointain Hornsey, se portait mal, était sombre et désolée. Elle écrivait qu'elle souffrait de terribles maux de tête au réveil, qu'elle avait souvent de la fièvre et ne se sentait aucune énergie d'aucune sorte. « Je suis à un âge où les femmes sont très éprouvées, disait-elle. Je ne sais pas si vous me comprenez, mais je suis arrivée à un moment de la vie où l'on est toute secouée et je ne suis bonne à rien. » Hilda comprenait; elle était flattée et même touchée par cette confidence. Cela lui donnait l'impression d'être plus âgée, de tenir dans le monde une place plus importante et d'être séparée par une génération d'Alicia qui était en train de lever le store avec les cris et les gestes maladroits d'une petite fille bavarde et sans conséquence. Il y avait à la lettre un post-scriptum : « Est-ce que George est allé vous voir à mon sujet? Il m'a écrit qu'il le ferait mais je n'en ai plus entendu parler. Le fait est que j'ai attendu des nouvelles de cet entretien. Je ne veux vous parler de rien encore. J'ai honte de vous ennuyer. Il est si important pour vous de prendre de bonnes vacances. Je vous renouvelle l'assurance de mon affection. — S. G. » L'élégante écriture se faisait de plus en plus petite vers la fin du post-scriptum et de la page et les dernières lignes étaient absolument parallèles au bord inférieur du papier ; toutes les autres se laissaient pencher vers le bas de la gauche à la droite.

Hilda considéra la lettre qu'elle tenait mollement de la main gauche dans le désordre mœlleux de son couvre-pieds.

Cette lettre la secouait, éveillait en elle un vif sentiment de tout ce qu'elle devait à Sarah Gailey qui, seule, l'avait secourue dans sa longue période d'infortune et de désespoir. Si elle avait pu deviner que c'était au sujet de Sarah Gailey que George Cannon avait voulu la voir, elle n'aurait pas attendu une heure ; aucune répugnance à rencontrer George Cannon

ne l'aurait retardée. Mais elle ne s'était doutée de rien; cette idée ne lui était pas venue.

Elle se leva, ramassa l'enveloppe sur le tapis, y remit soigneusement la lettre et la plaça tendrement sur la table de toilette étincelante. Elle jeta un coup d'œil sur le jardin et sur celui des Clayhanger qui baignaient dans le clair soleil. Elle en jeta un autre à la glace, aperçut le négligé de ses cheveux noirs et de sa robe de chambre à peine assujettie et se dit : « Vraiment, je ne suis pas si laide! Et comme je me sens bien portante ! Comme tout le monde m'aime! J'ai juste l'âge qu'il faut. Je suis jeune mais je suis formée. J'ai beaucoup d'expérience et ne suis pas une bête. Je suis forte, je pourrais supporter n'importe quoi ! » Elle se redressa dans un mouvement de défi. L'orgueil de vivre était en elle.

Et puis la vision troublante de Sarah Gailey, toute seule, malheureuse, sans rien pour attirer les autres, affaiblie, vieillissante — oui, vieillissante ! — Il lui semblait inexprimablement cruel que les gens dussent devenir vieux et faibles et désolés ; cela lui semblait monstrueux. Elle éprouva un élancement douloureux, bref mais insupportable. Elle se dit : « Sarah Gailey n'a rien en perspective que des tourments Sarah Gailey est au bout au lieu d'être au commencement. »

*
* *

Lorsqu'elle descendit du train à la gare de Turnhill, de bonne heure dans l'après-midi du même jour, elle n'éprouvait aucune inquiétude à la pensée de rencontrer George Cannon ; elle ne se préoccupait même pas d'inventer une excuse convenable pour le silence qu'elle avait conservé à l'égard de sa lettre urgente. Elle allait le voir pour Sarah Gailey et parce qu'elle pouvait apparemment être de quelque utilité à celle-ci. Elle ne savait pas en quoi. Elle était fière que Sarah ou lui ait jugé qu'elle pût être bonne à quelque chose ou qu'il valût la peine de la consulter. Elle avait un air grave, l'air de quelqu'un auquel l'estime que l'on a pour lui apporte des responsabilités.

Apercevant le détesté Arthur Dayson dans le lointain, elle traversa précipitamment la rue et arriva au Square. Elle

dirigeait son regard au-dessus de la quincaillerie de manière que celui d'Arthur Dayson ne pût pas le rencontrer. Il n'y avait aucun signe du *Five Tows Chonicle* aux fenêtres nues du second étage. Cela ne la surprit pas mais elle fut stupéfaite de constater l'absence des stores métalliques de Karkeek au premier étage qui était aussi nu que le second. Lorsqu'elle parvint à la porte d'entrée elle fut encore plus stupéfaite par la disparition de la plaque qui portait le même nom. Elle monta le long escalier avec appréhension.

*
* *

— Y a-t-il quelqu'un? — demanda-t-elle timidement.

Elle se trouvait dans le bureau des employés qui était vide, mais elle pouvait entendre remuer dans l'autre pièce. L'appartement semblait être en plein déménagement.

Soudain George Cannon parut à une porte, fronçant les sourcils.

— Bonjour, Mr Cannon !

— Bonjour, miss Lessways.

Il s'exprimait avec une politesse froide. Son visage paraissait fatigué.

Après une légère hésitation, il s'avança et ils se serrèrent la main. Hilda était gênée. La négligence dont elle avait fait preuve à son égard lui apparaissait inexcusable. Elle se disait : « S'il est vexé il va falloir que je l'amadoue. Je ne peux vraiment pas le blâmer. Il doit me trouver bien bizarre. »

— Je me demandais ce que vous étiez devenue, — dit-il parfaitement poli mais non point cordial.

— Mon Dieu, — dit-elle, — je m'attendais tous les jours à ce que vous reveniez me voir ou que vous m'envoyiez un mot, ou que... Et tant avec une chose qu'avec une autre...

— Je suis sûr que vous avez été très prise, — dit-il rompant le silence qui avait suivi ces paroles.

Et elle trouva qu'il s'exprimait sur un ton singulier. Elle s'imagina follement qu'il faisait allusion au moment qu'elle avait passé publiquement en compagnie d'Edwin Clayhanger pendant le centenaire. Elle supposa qu'il l'avait peut-être vue en compagnie de ce dernier.

— J'ai reçu une lettre de miss Gailey ce matin, — dit-elle. — Et il me semble que c'est à son sujet que vous vouliez...

— Oui.

— Je regrette bien de ne l'avoir pas su. Si j'en avais eu la moindre idée je serais arrivée tout de suite.

Elle parlait avec un sérieux profond, puis ajouta avec un sourire qui demandait une interprétation favorable de ses paroles :

— Je croyais qu'il ne s'agissait que de mes affaires, de ma vente ou qui sait quoi. Et comme je vous avais demandé de régler tout cela absolument comme vous l'entendiez je ne me préoccupais pas...

Il se mit à rire, et pardonna ou oublia.

— Voulez-vous venir par ici? — demanda-t-il d'une voix changée et devenue amicale. — Nous sommes un peu sens dessus dessous ici.

— Et vous êtes tout seul, — dit-elle, — le suivant dans la pièce voisine.

— Sowter est sorti, — répondit-il laconiquement en s'effaçant devant elle.

Il ne souffla pas mot du saute-ruisseau ni de Mr Karkeek. Hilda était sûre maintenant que quelque chose d'étrange s'était passé.

— Ainsi, vous avez reçu des nouvelles de Sarah? — commença-t-il lorsqu'ils se furent assis tous les deux.

Il y avait encore des tas de papiers, moins qu'autrefois cependant, sur le large bureau. Mais la bibliothèque était absolument vide et plusieurs des rayons étaient posés de travers. Le bord était jaune pâle et, derrière, une bande de poussière de largeur irrégulière indiquait les variations de la profondeur des volumes disparus. L'air abandonné de cette bibliothèque faisait paraître désolée la pièce tout entière.

— Elle ne va pas bien.

— Du moins, elle se l'imagine.

— Oh ! non ! — dit Hilda avec chaleur. — Ce n'est pas de l'imagination. Elle n'est réellement pas bien.

— Vous croyez?

— Je ne crois pas... je sais.

Hilda s'exprimait avec fierté mais aussi avec cette réserve

que permet la certitude absolue. Elle écrasa, sans en être froissée, l'insinuation négligente de George Gannon exprimant si pleinement la supériorité injustifiée que le mâle s'attribue. Comment pouvait-il juger — comment un homme peut-il juger de ces choses? Elle ne s'était jamais sentie jusqu'ici, aussi sûre, d'elle-même, si faite, si expérimentée.

— Mais ce n'est pas sérieux? — demanda-t-il avec déférence.

— N... non, pas sérieux si vous voulez, — dit-elle sur un ton mystérieux de connaisseur.

— Parce qu'elle veut abandonner complètement son boarding-house, voilà tout.

Ayant produit son effet dramatique, il se mit à sourire, et, à ce qu'il semblait, avec quelque ironie. Hilda se sentit rassurée à son égard. Elle s'était demandée : « Est-il ruiné? Sinon que signifient tous ces changements déconcertants ici? » Et elle s'était rappelée les pénétrantes insinuations de sa mère et ses propres craintes subséquentes au sujet de l'insécurité de la position de Mr Cannon. Et elle avait étudié son visage fatigué et vieilli pour y découvrir quelque indication équivoque. Mais ce sourire, qui exprimait de la confiance en soi et de la fermeté, n'était pas le sourire d'un homme ruiné et ce regard plein de feu semblait un présage de succès définitif.

— Elle veut l'abandonner? — s'écria Hilda.

Il fit signe que oui.

— Mais pourquoi? Je croyais qu'elle s'en tirait bien.

— C'est exact.

— Mais alors, pourquoi?

— Ah !

Il leva la tête d'un mouvement qui signifiait qu'il y avait là une énigme.

— Voilà bien ce que je voulais vous demander. Ne vous a-t-elle rien dit?

— Au sujet de ses intentions? Non ! Voilà donc pourquoi vous vouliez me voir?

Il approuva de la tête.

— Elle m'a écrit quelques jours après votre départ, m'engageant à vous voir pour vous demander ce que vous en pensiez.

— Mais pourquoi moi?

— Mais c'est que Sarah a une très haute opinion de vous.

Hilda se sentait très contente, très heureuse.

— Le fait est, — continua-t-il, — qu'il n'y a que vous qui puissiez le faire. Votre mère était la seule véritable amie qu'elle ait jamais eue. Et voici la première fois qu'on la laisse seule là-bas, vous comprenez. Je suis absolument sûr que vous pouvez sauver la situation.

Il s'en remettait franchement à elle pour quelque chose qu'il admettait ne pas pouvoir accomplir lui-même. Ces deux-là, George Cannon et Sarah Gailey s'étaient instinctivement tournés vers elle dans une heure de crise. Personne ne pouvait la remplacer. Elle était indispensable.

Et l'aspect désolé de l'étude dépouillée et le mystère qui entourait la situation de George Cannon ajoutaient, elle ne savait pourquoi, quelque chose d'étrange et de poignant à son état d'âme.

Ils causèrent de choses indifférentes : de ses propriétés, des Orgreave, même du journal défunt, ce qui fit hausser les épaules à George Cannon. Puis la conversation languit.

— Je partirai demain par le train de quatre heures, — dit-elle, terminant l'entrevue en se levant.

— Il se peut que je prenne ce train moi-même, — dit-il.

Elle eut un sursaut :

— Oh, vous allez à Hornsey vous aussi?

— Non ! Pas à Hornsey. J'ai d'autres affaires.

(A suivre.)

ARNOLD BENNETT

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MAURICE LANOIRE)

LETTRES D'UN OFFICIER ITALIEN

Giosué Borsi, né à Livourne en 1888, est tombé à vingt-sept ans sous les balles autrichiennes. Fils d'un père journaliste, filleul du poète Carducci, il fut l'écrivain précoce qui dès l'adolescence fait applaudir ses poèmes par un cercle choisi, trouve autour de lui les encouragements, le succès, ne vit que pour les lettres. A vingt-deux ans il était directeur du *Nuovo Giornale* de Florence.

La crise que subit l'Italie aux approches de la guerre retentit profondément en lui, et sa correspondance nous donne un exemple très caractéristique de l'évolution que suivirent quelques « intellectuels » catholiques de sa génération. Du jeu subtil des idées et des mots, ils passaient à l'action, à la lutte avec un feu, un enthousiasme admirables.

Dès le début de la guerre Borsi s'engagea comme volontaire. Il devint vite officier. Il fut tué le 10 novembre 1915 à Zagora en entraînant son peloton à l'attaque.

Les lettres qu'il écrivait à sa mère, à quelques-uns de ses amis ont été réunies en volume et publiées à Turin par la Société internationale d'Édition. Elles ont été lues avec émotion en Italie.

31 août 1915.

Ma maman,

Nous voici arrêtés à la gare de Bologne pour deux heures. J'en profite pour t'envoyer un baiser. Nous sommes partis de Florence une cinquantaine de diables déchaînés, forcenés d'enthousiasme, tous braves garçons qui feront leur devoir, je te le garantis. Vive l'Italie ! Nous n'avons fait que chanter et

badiner tout le temps. Un bruit à faire fuir deux cent mille Autrichiens! Tout le train en révolution!

En ce moment, terrible corps à corps avec le café au lait et les petits pains beurrés. Lutte acharnée! A sept heures cinquante nous serons à Padoue.

Maman, je t'adore et pense à toi, toujours, toujours. Je t'ai laissé mon cœur. Garde-le bien, je le reprendrai au retour. Un long baiser.

JOSUÉ

J'ai trouvé à dormir assez bien dans une petite auberge où la patronne était tout empressement et sourires. Ce matin à six heures, nous sommes partis, tous allègres comme Pâques, babillant avec animation avec des vétérans qui ont été déjà au feu. C'était la dernière étape de notre voyage. A cause de cela, notre sérénité était un peu moins bruyante qu'au moment du départ, plus calme, plus recueillie, mais pourtant toujours plus ferme et imperturbable. Je sens dans mon cœur un courage enthousiaste qui est le sentiment le plus beau et le plus doux que j'aie jamais éprouvé, quelque chose comme le sentiment religieux. Et en fait c'est juste. La joie des saints est la communion, c'est d'être, de former ensemble le corps mystique de Jésus avec une seule volonté, une force unique, un unique et indissoluble amour, un seul but : la volonté du Seigneur. Ses fils de l'Église sont une armée en bataille. De la même manière, nous sommes soldats de la patrie. Tous nos efforts animés de l'amour de notre terre convergent vers un unique but : la volonté du roi. Crois, maman, que plus j'y pense et plus je suis persuadé que notre guerre est la plus belle de toutes, la plus digne d'être combattue. Seule, celle que combattent les Belges peut lui être comparée par la sainteté de la cause ; mais les malheureux combattent avec le désespoir et aidés par les armes étrangères. Nous, au contraire, nous sommes seuls et forts, nous combattons pour la justice avec la certitude de la voir triompher par notre sang. Nous faisons la volonté du roi qui est la nôtre, partagée pleinement et ardemment par chacun de nous. Il est digne en tout de notre dévotion obéissante, parce que, comme Jésus nous donnant pour précepte de faire toujours sa volonté descend jusqu'à

nous, s'unit à nous, nous aide, souffre et combat avec nous, ainsi le roi est au milieu de ses soldats, partage avec eux les dangers et les privations, se mettant au même niveau que le plus humble...

... Je dois te dire une chose. Je ne t'ai jamais aimée autant que maintenant. Je ne pense qu'à toi et avec une tendresse indicible. Il me semble t'avoir auprès de moi. Mais que dis-je, il me semble? J'en suis certain. L'union des esprits est infiniment plus vraie que celle de la matière. Je sais bien que je suis avec toi et que tu es avec moi réellement, beaucoup plus que si j'étais resté à la maison. Nous aimant en Dieu, qu'est-ce qui peut nous séparer. Rien, maman, ni la vie, ni la mort. Pensons-y toujours, toujours, parce que c'est de cette pensée dont nous avons besoin en ce moment. Élevons-nous toujours au-dessus des idées naturelles qui sont nos chaînes. Regardons haut au-dessus de la réalité sensible qui est chose éphémère, et nous serons saints, libres et invincibles.

... L'endroit où nous sommes à peu de distance de la tranchée se trouve entre des montagnes vertes, très belles et pittoresques où il fait une fraîcheur délicieuse, pas froid du tout. Pour y arriver, nous avons fait un petit voyage divertissant comme une escapade, à travers une ample zone de combat presque sans nous en apercevoir. Tu ne peux te figurer comme la guerre est différente de l'idée que nous nous en faisons de loin. La guerre ne se voit pas, ou presque pas. Si ce n'était le bourdonnement de l'artillerie, de la guerre, il n'apparaîtrait aucun indice précis. Pour voir une chose, il faut en être à deux pas...

Ma maman adorée,

... Hier, nous sommes allés dans la tranchée et je me suis beaucoup diverti. Mais toi? Hier je comptais recevoir des nouvelles. J'espère qu'aujourd'hui j'en aurai, parce que je commence à m'inquiéter. Amitiés à tous et surtout un baiser à Guio quand tu lui écriras. A toi, une longue et tendre étreinte de toute mon âme.

JOSUÉ

... Ici, on vit et on respire en pleine épopée, une épopée toute nouvelle par la dimension des espaces en lesquels elle se développe, par la majesté des lieux qui en sont la scène, par l'inhumaine grandeur des moyens employés et des forces qui sont en jeu. Et si je pense que je n'en ai sous les yeux qu'une minime partie, dans un des petits coins plus retirés et relativement tranquilles où je me trouve depuis peu de jours pendant une période de repos, une sorte de stupeur et de vertige s'emparent de moi à l'idée de tout ce que je ne vois pas et ne sais pas, et que c'est ainsi sur tous les autres points du front, de la cime du Stuvio jusqu'à la rive Adriatique et puis de tout ce qui a déjà été fait et de ce qui se fera encore, en cet immense jeu de mort dont l'enjeu sera notre victoire. Quelle dépense titanique d'énergie, de persévérance, de patience, de courage, de sacrifices cruels ! C'est beau qu'un peuple gagne ainsi sa gloire. Celle qui sera acquise, on pourra la dire sienne vraiment, parce qu'on l'aura payée avec le meilleur des rachats : son sang ; et ainsi nous aurons exercé et développé les meilleures vertus : la discipline, l'obéissance, la générosité, l'esprit de sacrifice, de concorde, la constance, la saine et gaillarde confiance en soi-même et dans ses propres forces, et, par-dessus tout, le sentiment du devoir, cette vertu souveraine et fondamentale sur laquelle se fondent toutes les autres vertus morales et civiques, et qui pendant trop longtemps a fait si grandement défaut à notre génération.

... Maintenant, grâce à Dieu, nous avons gagné une meilleure frontière. Avec une espèce de volupté altière, nous avons foulé le sol vert de notre terre nouvelle, la terre de notre droit sacrosaint et de notre future sécurité et sauvegarde. Soyons forts, et en avant !

... Le terrain a commencé à monter, et bientôt la barrière de nos contreforts des Alpes a commencé à s'ouvrir à notre regard, au delà desquels s'élançaient vers le ciel les grands pics neigeux où s'est développée la lutte formidable de nos alpins.....

... C'est incroyable la rapidité avec laquelle on devient amis fraternels en guerre. Avec combien de visages ouverts, francs, jeunes, intelligents, j'ai échangé un sourire joyeux et cordial ! On va à la rencontre les uns des autres, les mains tendues

comme de vieux amis qui ne se sont pas vus depuis vingt ans. On échange ses noms et l'on est tout de suite comme des frères. Quelques rares questions s'entrecroisent : « D'où es-tu? Quel régiment? Où vas-tu? Comment vas-tu? » Puis quelques rapides rapports sur ce que l'on a vu et fait, des considérations de vieux stratèges comme autant de petits Napoléons, avec d'amples gestes pleins de gravité à donner de la sueur froide à tout l'état-major autrichien s'il savait. « Vois-tu ce mont? Il est déjà entièrement à nous. Celui-là est encore autrichien pour le moment, mais tu verras que de ce côté on prépare une grande avance. » Maintenant on monte ici plusieurs batteries. Puis on se montre du doigt les pays lointains, les grandes cimes azurées. Finalement viennent les adieux. « Donc, adieu, cher. Beaucoup de bonnes choses. Bonne fortune. Nous nous reverrons à Trieste. Vive l'Italie! » Un beau rire argentin, et en route, le cœur gonflé d'enthousiasme. Déjà la vie de la caserne favorise beaucoup les amitiés rapides et les sympathies aussi soudaines que chaudes, sincères, puisque l'amitié y est toujours simple, cordiale et rapide : mais en guerre cette belle faculté, ce sens de solidarité et de fraternité sont centuplés. L'uniforme y rappelle que nous sommes égaux et appelés à accomplir le même devoir, voués jusqu'à la mort à la même cause ; mais se trouver en terre de conquête, en terre guerrière, exposés à un péril commun, on voit dans le compagnon d'armes, dans l'ami, le frère, celui qui demain pourra tomber à nos côtés, qui pourra nous soutenir blessé et chancelant, qui pourra se pencher vers notre voix affaiblie et recueillir de nos lèvres avec un cœur dévot une dernière parole d'adieu à la vie, à la patrie, aux chers éloignés. Comme la guerre rend frères ! Comme elle ouvre le cœur ! Elle enseigne à être affectueux, confiants, francs, expansifs ! Avec sa terrible et fière éloquence elle réalise en un moment entre les soldats combattants l'exemple d'une société idéale comme pourrait la souhaiter le moraliste le plus exigeant, le philosophe le plus épris de rêve, une société comme la fait entrevoir l'Évangile, comme il la promet certainement en récompense au-delà, une société où les hommes s'aiment et se portent secours par une impulsion irrésistible d'affection, où ils ne cherchent pas à se causer de dommages ou à se tromper, parce qu'ils savent que le dommage et le

mensonge sont funestes à tous et à chacun, où l'on ne se fait d'outrage que par la défiance réciproque.....

... La guerre, comme tous les grands fléaux qui ont bouleversé le genre humain, a cela de bon qu'elle met en relief le fond vrai de la nature humaine, la montre telle qu'elle est, en tout ce qu'elle a d'abject ou de très noble, rompant la fragile écorce mensongère des fictions et hypocrisies sociales. Un homme et un peuple en guerre doivent forcément montrer ce qu'ils valent. Un peuple montre ses qualités de discipline, de gravité, de constance, d'opiniâtreté et son degré de civilisation, ou ses défauts d'indiscipline, de découragement, de défiance, de barbarie, de férocité.

L'Allemagne, comme nous la connaissons bien et à fond depuis que nous l'avons vue en guerre! La Belgique, la France, la Russie, comme elles se sont révélées dans leur malheur, comme nous les avons aimées et admirées, quels peuples énergiques, courageux et intimement sains. Et tout cela est aussi vrai pour les individus. A la guerre, un homme mauvais laisse aussitôt voir tout son égoïsme, sa brutalité, sa lâcheté, son misérable attachement à la vie ; il se révèle fanfaron, menteur, dissimulé, désobéissant, tandis que l'homme vraiment bon et en la grâce de Dieu apparaît tout de suite comme il est : pieux, généreux, enthousiaste, diligent, courageux, discipliné, prêt à tout sacrifice, impassible dans le danger, affectueux et serviable avec ses camarades, affable avec ses subordonnés, respectueux avec ses supérieurs. Et puis que ces hommes, tout compte fait, sont généralement bien meilleurs qu'on ne le dit; ainsi les Italiens sont un peuple plein d'énergie, de droiture, de saine jeunesse. Voici les qualités que l'on découvre dans notre armée pendant la guerre : une sérénité à toute épreuve, une gaieté familière unie à quelque chose d'agile et de désinvolte. Dans l'intimité il est naturel que nous nous aimions tous, puisque le plus souvent on ne s'aime pas, parce que l'on ne se connaît pas.....

... Nous parcourons une zone non moins importante, celle des postes avancés où tout le service de liaison étend ses tentacules. Ici sont répandus les patrouilles et les vedettes qui font de tous nos corps d'armée étendus le long du front en contact avec l'ennemi comme un immense et unique organisme animé,

sensible, attentif, intelligent, avec des messagers prêts à transmettre les alarmes, les dépêches, les ordres. Ici c'est aussi la zone de la grosse artillerie, les voix bruyantes et tonnantes de la guerre, et tout cela à peine visible, dissimulé dans les lacets capricieux des chemins muletiers, entre les dos verts des monts, dans les touffes de plantes. Un gros canon se découvre quand nous en sommes à deux pas. Tout ce que l'on voit, ce sont les petits soldats immobiles, dispersés çà et là. La guerre semble très lointaine quand on est au milieu. La région la plus agitée doit apparaître immergée dans la plus grande tranquillité.....

... Quand j'étais à la maison, il me semblait bien naturel d'avoir beaucoup de livres et la chose m'était parfaitement indifférente, tandis qu'ici cela a été un beau moment que celui où j'ai pu accrocher à la paroi de ma cagna une tablette pour y aligner en bel ordre : Dante, Homère et l'Arioste, l'Évangile, saint Augustin et Pascal et le *Manuel du parfait caporal et les secours d'urgence*. Le tout est surmonté d'une image ovale de Notre-Dame avec l'enfant Jésus, cadeau de notre docteur; cet heureux mortel, le grand capitaliste du lieu a une cagna qui semble un palais plein de tous les dons de Dieu. Pense qu'il a un vrai lavabo, une vraie petite table avec ses quatre pieds, une suspension et un tabernacle avec la Sainte Famille derrière lequel se cache une boîte à musique qui joue trois airs différents. Cela lui confère, comme tu le comprends bien, un prestige et une suprématie indiscutables. Le jeune et valeureux docteur Giovanni Guenda est Piémontais ; il a failli hier être mis en miettes par une grenade indiscrète qui a éclaté à deux pas de lui, le laissant indemne par miracle. Mais s'il a le bonheur d'avoir une boîte à musique, le lieutenant Cresci a celui d'avoir un service à thé et tu comprends que cela le rend très respectable.

Le lieutenant Maltagliati a un palais dans lequel on ne peut se tenir debout, ni assis sans grande peine, mais il a le privilège inestimable d'être à l'abri de la pluie quand se déchaîne le plus terrible ouragan.....

... Ici tout va bien, trop bien. Je suis en grande amitié avec les soldats qui sont vraiment de très braves enfants. Si nous sommes engagés, je me fais fort de les mener à l'attaque comme

des lions. En attendant, je continue l'instruction de mon peloton d'exploration qui promet de devenir la plus vaillante poignée de héros du monde. C'est dommage que nous n'ayons rien à faire.....

... Le porteur de cette lettre est un soldat du 48e qui va à Florence. Il te dira comme il m'a vu plein de force, de sérénité et de santé. Dans cette lettre que j'écris en hâte à la lueur de ma lanterne, dans notre nouvelle et très belle cagna, ce soir, très tard, pendant que Georges écrit pour son compte à sa maman, je te raconterai (en quatre et quatre huit) plusieurs petites choses que la censure ne me laisserait pas passer aussi facilement.....

La vie en première ligne était très distrayante et nous nous portions bien. A Nekovo-haut c'était une fête continuelle. Le capitaine commandant le bataillon, qui a été promu major hier, est un homme très sympathique, respectable, un gentilhomme et un soldat exemplaire. Il s'appelle Guiseppe Boschi. Je le connais depuis Florence, parce que là habitent sa femme et ses fils. Il m'a pris en amitié, ne fait que ce que je veux, a parlé de moi au général Agliardi. C'est lui qui m'a proposé comme officier explorateur. Le soir à table il n'a d'yeux que pour moi et pour Georges, qui sommes ses préférés. Il nous traite comme un père, nous fait chanter, raconter des historiettes, réciter des vers. En peu de jours, nous avons transformé le bataillon, nous y avons porté une allégresse, un enthousiasme indescriptibles. Aussi mes soldats m'adorent et mon peloton, le second de la compagnie, est le meilleur de tous, le mieux préparé, le plus discipliné. Mon ordonnance est un ange de garçon et a pour moi une sorte d'idolâtrie. Quant au courage, je l'ai vu à l'épreuve, il en a à revendre. Je ne te parle pas de mes explorateurs qui, je crois, passeraient dans le feu pour moi. Ils sont vingt-quatre, six par compagnie, les plus choisis, les plus intrépides, les plus adroits, les plus résolus, les héros de Plava, certains types, ma chère, à ne pas croire! D'abord je les instruis, et puis, je crois, nous serons employés, nous servirons à quelque chose. Pourtant cette probabilité se fait plus douteuse, parce que depuis trois jours nous avons quitté la première ligne et nous sommes au repos. Notre camp domine la vallée de l'Indrio, et plus haut nous voyons la crête

du mont Nero. Tous les jours, je descends dans la vallée avec les soldats de notre compagnie, hier pour le bain et pour laver les habits, aujourd'hui pour faire l'instruction des pelotons en ordre fermé, comme sur une place d'armes. Dans la vallée qui est un enchantement de paix et de beauté passent les blessés revenant de Santa-Lucia. Hier, nous avons causé avec un alpin qui nous a décrit l'acharnement mortel des combats sur ce point et nous avons vu passer un fantassin qui avait reçu un éclat de grenade dans une jambe. En face de nous, au-dessus de la vallée, près d'un village dont j'ai oublié le nom, il y a un des premiers postes d'ambulance avec deux magnifiques tentes d'hôpital.

On raconte que nous resterons ici un certain temps, en parfaite tranquillité, mais aujourd'hui l'adjudant-major disait que peut-être nous serons envoyés sur le Carso. La chose me semble un peu invraisemblable, et tout prouve que nous resterons ici dans l'inaction plus que je ne le voudrais. La vie continue à être bonne. Le temps est magnifique et limpide, aussi le séjour au milieu de ces monts est un vrai délice. Nous avons certaines nuits de clair de lune d'une beauté fantastique. Le matin à l'aube il fait un peu frais, mais cela passe bien vite, à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon. . . . . .

J'aime peu les fanfarons et je ne les estime guère. Au contraire, j'aime ceux qui font leur devoir avec simplicité et discipline. C'est pour cela, dis-le à madame Guerci, que je n'ai pas confié son fils à un écervelé imprudent, que j'ai soin de lui comme d'un frère, que je le surveille, que je ne le quitte pas une minute, que je le défendrais au prix de ma vie, que je le tiens en gaieté.

27 septembre.

Nous sommes arrivés hier soir dans ce pays que je ne peux te nommer, comme d'habitude, et nous y sommes campés maintenant après une marche de huit heures sous une pluie torrentielle. Vingt-deux kilomètres que nous avons faits allègrement en chantant, tous nos sacs sur le dos. Je ne me croyais pas capable de cela et je te remercie de m'avoir élevé à être aussi solide et fort. Le colonel nous a beaucoup félicités. Si tu

voyais comme la guerre me réussit ! J'ai engraissé, je me suis fortifié, je suis robuste, coloré, je ne suis pas reconnaissable. Bientôt nous partirons encore; pour le moment nous sommes dans un camp de tentes, plein de gaieté et d'animation. Le temps s'est remis au beau, tout s'est séché en un clin d'œil et les soldats rient et plaisantent sous un splendide soleil.

. . . . . .

Ici rien de nouveau, sauf un temps horrible et une boue indescriptible, où l'on est enfoncé toute la journée jusqu'à mi-jambe. Ce qui, à la longue, finit par devenir presque amusant. . . . . .

Dis à tous que la victoire est certaine, que nous sommes très forts; que Cadorna est un grand génie plein d'énergie et magnanime.

. . . . . .

10 octobre.

Ma maman,

Ne te mets pas dans la tête que je mène une vie malheureuse et sacrifiée. Ce n'est qu'un rêve. Je mène une vie à l'air ouvert, très active et très saine. La pluie ne nous donne pas grand ennui. Le froid ne se fait pas encore sentir. Nous avons en ce moment une période de temps splendide et de soleil. Nous mangeons copieusement et bien. Il ne me manque rien, en dehors du temps pour m'entretenir avec toi comme je le voudrais. . . . . .

Je t'avertis que Georges, par bonté et affection pour moi, a exagéré sur mon compte d'une façon vraiment scandaleuse, puisque je n'ai jamais songé faire rien de dangereux, d'extraordinaire et de miraculeux. Ce n'est pas assez d'avoir fait deux inoffensives et modestes inspections pour être un héros immortel. Il faut autre chose ! Mon ordonnance est mille fois plus héroïque que moi.

. . . . . .

18 octobre.

Ma maman,

Je marque la date d'aujourd'hui comme celle d'un des plus heureux, des plus beaux jours de ma vie. Enfin ce matin nous

avons quitté ce maudit camp où nous étions à moisir dans l'inaction depuis si longtemps. Par un temps de paradis nous avons fait une magnifique marche, deux régiments entiers, dans des lieux si majestueux qu'aucun soldat ne pouvait retenir son admiration, L'horizon était si vaste que l'on voyait toutes les Alpes orientales, toute la Vénétie Julienne, et au loin l'immensité de l'Adriatique. Enfin nous voici une autre fois en première ligne, et cette fois en un point très important, engagés à fond. Ici le vacarme de l'artillerie lourde est incessant. Nous sommes tous débordants d'ardeur, de confiance, d'allégresse et d'enthousiasme, nous nous sentons forts et libres, sûrs de la victoire. Je ferai tout mon possible pour t'écrire tous les jours, mais en tous cas, sois tranquille, sois forte, et prie pour nous et pour l'Italie intrépide, comme tu as toujours été sereine, comme je le suis moi-même.

. . . . . .

19 octobre.

Chère maman,

Aujourd'hui nous levons encore le camp pour avancer, pendant que depuis hier a lieu une formidable préparation d'artillerie. Hier nous avons vu un mont en possession de l'ennemi, criblé de coups et fumant comme un boudin sortant du four. Qui sait si demain j'aurai le temps de t'écrire, parce que nous vivons chaque jour sans savoir ce qui nous adviendra le jour suivant. Continue, je te prie, à être tranquille et confiante, parce que tout va très bien, nous sommes tous plein d'allégresse, de vigueur, d'ardeur. J'en aurai des choses à te raconter à mon retour. En attendant, je t'envoie de toute mon âme mon baiser le plus ardent et ma plus longue étreinte.

JOSUÉ

. . . . . .

21 octobre.

Ma chère maman,

Nous sommes ici encore cette nuit malgré toutes nos prévisions. Je t'écris en hâte parce que ce matin, nous devons aller

de l'avant encore une fois. Tout cela est très amusant au milieu de l'animation joyeuse de cette vie nomade et guerrière. Et voilà quel est notre état d'âme. Nous nous sentons tous comme purifiés, plus aimants, plus sincères, plus libres, comme détachés des misères et des bassesses, de la médiocrité du monde. Si tu voyais notre allégresse! Nos soldats nous adorent, n'ont d'yeux que pour nous, nous entourent de mille soins, ont en nous une confiance presque enfantine, pleine d'ingénuité et de noblesse. Je jouis d'une santé de fer, grâce au ciel, et d'une sérénité joyeuse et imperturbable. Ces paysages sont d'une beauté sublime.

. . . . . .

22 octobre.

Très chère maman,

Je t'écris dans une tranchée avancée, face à l'ennemi, où je suis depuis hier avec mes soldats qui l'ont construite sous ma direction. Nous sommes très bien, nous avons presque tout le confort moderne, nous ne manquons de rien, nous jouissons de la vue d'un magnifique paysage, air salubre, etc... Nous avons assisté à un effroyable bombardement des positions des adversaires, un spectacle titanique comme celui d'un cataclysme. Nos canons sont merveilleux, quelque chose d'infernal pour la précision mathématique et la force de destruction. Ceux des Autrichiens en comparaison semblent produire des éternuements ou des quintes de toux. Ils tirent peu et mal, rarement arrivent au but et généralement les projectiles ne réussissent pas à éclater.

. . . . . .

Nous assistons à l'ouvrage titanique et stupéfiant de notre artillerie qui produit sous nos yeux une extermination incroyable. Quant aux Autrichiens, nous les voyons voler en l'air comme fêtu. . . . . .

Depuis que je suis revenu en première ligne et que je me trouve en pleine action, je vais de merveille en merveille, voyant comment combat l'armée italienne, avec quelle énergie, quelle patience, quel élan, quelle ténacité et par-dessus tout avec quelle formidable efficacité... Les Autrichiens à côté font une bien triste figure. Ils tirent mal... Avant-hier ils ont tiré

plus de cinquante grenades pour arriver à blesser légèrement deux de nos soldats.

Cette nuit, j'ai assisté du haut d'une de mes tranchées à deux furieux combats très proches qui sont à peine le prélude d'une action importante. Seul, celui qui les a vues de près peut se faire une idée des difficultés quasi insurmontables dont nos soldats viennent à bout triomphalement. Et quels soldats ! Maintenant je les connais à fond, ces braves garçons pleins d'abnégation et d'héroïsme simple et tranquille, qui accomplissent des efforts homériques et extrêmement pénibles avec une ténacité toujours joyeuse, affrontant toutes sortes de peines et de sacrifices. Ah ! maman, si tu savais quelle compassion dédaigneuse j'ai pour tous les stratèges de café ! Un baiser.

JOSUÉ

La tendresse et la piété filiales ont certainement inspiré à Borsi ses lignes les plus pathétiques. On trouve cependant dans sa correspondance avec ses amis de nombreuses pages dignes de nous arrêter.

A mademoiselle XXX.

19 octobre.

. . . . . .

Remerciant le ciel, sentant toute la solennité de ce moment de ne pas avoir en moi la plus petite trace de trouble, je me sens serein et tranquille, fermement décidé à faire mon devoir, jusqu'à la fin, de fort et bon soldat. L'action promet de réussir, impétueuse et victorieuse, préparée depuis hier de façon formidable par notre magnifique artillerie. Tous, nous sommes pleins d'ardeur, de confiance, d'enthousiasme, tous, jusqu'au dernier soldat. S'il est écrit au ciel que je doive donner ma vie, je suis assez bien préparé au grand voyage pour accueillir la mort avec sérénité et il n'y a pas de peine ou de sacrifice mes forces et de mon esprit, en combattant dans une guerre dont je ne sois payé avec usure par la joie d'avoir donné mon bras à la patrie.

A madame Anna André.

20 octobre.

. . . . . .

Je voudrais vous écrire tant de choses, mon amie, mais je me limite à une, celle qui me tient le plus au cœur. Dans le cas où je ne survivrais pas, je suis assez bien préparé au grand voyage et je suis sûr d'accueillir la mort avec une âme intrépide et avec une sérénité parfaite. Mais une seule pensée me chagrine : celle de ma mère. Je l'ai recommandée à Dieu et j'ai une confiance illimitée dans sa bonté toute puissante. Je la recommande aussi à vous, ma bonne amie, je la recommande à votre tendresse et à votre affection...

... A vous, que dire? Je ne puis que vous souhaiter la paix. Aimez, croyez, espérez, priez et vous aurez la paix. Toute la sagesse humaine est là. En dehors de cela tout est vain, inutile et éphémère. Souvenez-vous de ces mots que je vous écris dans le moment le plus solennel pour moi, peut-être sur les limites de l'inconnu, quand l'âme est plus clairvoyante...

Dans une longue lettre, qu'il écrit le 21 octobre dans une tranchée avancée en attendant la minute de l'assaut, et sous le pressentiment de la mort, Borsi dit, après avoir décrit les premières phases du combat, les dangers qu'il vient de traverser :

Je suis tranquille, parfaitement serein et fermement décidé à faire tout mon devoir jusqu'à la fin, en fort et bon soldat, persuadé de notre victoire. Je ne suis pas bien certain de la voir de mes yeux, mais cette incertitude, grâce à Dieu, ne me trouble guère et n'arrive pas à me faire trembler. Je suis heureux d'offrir ma vie à ma patrie, je suis fier de l'employer aussi bien, et ne sais comment remercier la Providence de l'honneur qui m'est fait, de l'occasion qui m'est donnée de la terminer dans cette éclatante journée de soleil automnal, dans cette charmante vallée de la Vénétie Julienne, maintenant que je suis encore à la fleur de mes ans, dans la plénitude de mes forces et de mon esprit, en combattant, dans une guerre sainte pour la justice et pour la liberté... Tout m'est donc

propice, tout me vient en aide, pour faire une mort heureuse et belle : le temps, le lieu, la saison, l'occasion, l'âge même; je ne puis mieux couronner ma vie, je me sens disposé à en faire un bon et généreux usage. Aussi je ne veux pas que tu pleures, maman, parce que tu ferais une offense à mon destin. Ne pleure pas sur moi, maman, s'il est écrit là-haut que je dois mourir. Ne pleure pas, mais pense à ma félicité. Je ne dois pas être pleuré, mais envié.

Tu sais quelles espérances ineffables me réconfortent puisque toi-même a mis en elles tout ton bien. Quand tu liras ces mots, je serai déjà libre, affranchi, en sécurité et bien loin de toutes les misères du monde. Ma guerre, à moi, sera finie, et je serai en paix. Ma mort quotidienne sera morte, je serai arrivé là-haut, et parvenu à la vie éternelle. Je serai en face de la Justice que j'ai tant révérée, et devant le Seigneur que j'ai tant aimé. Pense, maman, que quand tu liras ces mots je te regarderai du ciel, à côté de ceux qui nous sont chers : je serai avec papa, avec ma Laure, avec Dino, notre petit ange tutélaire. Nous serons là-haut, tous réunis, et en fête en t'attendant, à veiller sur toi et sur Gino, à préparer par nos prières le lieu de votre gloire éternelle. Cette pensée ne doit-elle pas sécher toutes tes larmes et remplir ton cœur d'une joie indicible? Non, non, ne pleure pas, maman, ma sainte, et sois forte comme tu l'as toujours été. Il faut te complaire dans l'idée d'avoir offert à notre Italie adorée, à cette terre glorieuse et aimée de Dieu, le saint sacrifice de la vie de tes fils ; pense que tu ne dois pas te révolter un instant contre les décrets divinement sages et pleins d'amour de Notre-Seigneur. S'il veut se servir d'un autre, il peut me faire survivre ; s'il m'a choisi c'est qu'il me donne la meilleure part et ce qui peut m'arriver de mieux. Il sait ce qui nous convient ; il nous reste à nous incliner et à l'adorer, acceptant avec une foi joyeuse, sa plus haute volonté.

Je ne regrette pas la vie. J'en ai goûté le plaisir malsain, et je m'en suis retiré avec un insurmontable et fastidieux dégoût. Je puis, à présent, enfant prodigue, retourner après tant d'égarements dans la maison du Père, espérer raisonnablement de goûter la bonne joie, celle du devoir accompli, du bien pratiqué et prêché, de l'art professé, du travail, de la charité, de

la fécondité. A côté de la belle et bonne enfant que tu connais et apprécies que j'ai toujours tendrement, timidement et fidèlement aimée, même à travers mes erreurs et mes fautes, je pouvais espérer réussir à être un bon époux et un bon père. Il y a au monde tant de sombres et nobles batailles à combattre pour l'amour, pour la justice, pour la liberté, pour la foi ; et pendant un temps, je le confesse, pauvre présomptueux, je me suis cru prédestiné et désigné pour vaincre dans quelqu'un de ces combats. Tout cela était beau, flatteur, désirable, j'en conviens, mais ne valait pas mon sort d'aujourd'hui : voilà la vérité ! et vraiment, je ne sais si je serais sincèrement heureux d'avoir écrit en vain cette lettre. La vie est triste, c'est un devoir pénible et ingrat, un long exil dans l'incertitude de son propre sort. Pour que ma vie s'écoule selon mes désirs, et sans m'apporter mille amers désenchantements, j'avais besoin d'un concours de circonstances trop rare et trop difficile ! Et puis je me sens faible, je n'ai pas la moindre confiance en moi-même. Toute la lutte contre l'ingratitude et l'iniquité du monde ne m'épouvante pas moins que la lutte contre moi-même. Mieux vaut donc, maman, que tout se passe ainsi. Le Seigneur dans son infinie et clairvoyante bonté m'a réservé le destin qui me convenait, destin facile, doux, plein d'honneur, et rapide : mourir pour la patrie dans une bataille.

Avec ce beau trépas, j'accomplis le plus enviable des devoirs du bon citoyen envers la terre natale, voilà ce qui me détache, au milieu du regret de tout ce que j'ai aimé, d'une vie déjà trop meurtrie par l'ennui et le dégoût. J'abandonne la vieillesse, j'abandonne le péché, j'abandonne le triste et écœurant spectacle des médiocres et passagers triomphes du mal sur le bien, j'abandonne ma triste dépouille mortelle, le lourd poids de toutes mes chaînes et je m'envole libre, libre, enfin libre, là-haut, dans les cieux où siège notre Père, là-haut où règne sa volonté. Figure-toi, maman, avec quelle exaltation j'accepterai de ses mains les châtiments que m'imposera sa justice pour l'expiation de mes péchés. Lui-même les a tous payés avec ses mérites surabondants, Dieu de miséricorde et de pitié me rachetant avec son précieux sang, vivant et mourant pour moi ici-bas seulement par sa grâce, seulement par Jésus-

Christ. Je puis obtenir que mes péchés ne me condamnent pas à la mort éternelle. Il a vu les larmes de mon repentir, il m'a pardonné par la bouche de son épouse sans tache, l'Église. J'espère que la Madone, si pitoyable et bonne pour nous, m'assistera de son secours puissant dans l'instant qui décidera de ma vie éternelle. Et puisque je parle de pardon, maman, c'est l'occasion de te dire en toute simplicité : pardonne-moi, toi aussi. Pardonne-moi toutes les peines que je t'ai faites, toutes les angoisses que je t'ai données, chaque fois que j'ai été envers toi ingrat, impatient, étourdi, indocile. Pardonne-moi, si par négligence et inexpérience, je n'ai pas su te procurer une vie plus facile et plus tranquille par mon travail, du jour où la mort prématurée de mon père t'a confiée à moi. Je vois bien aujourd'hui tous mes torts envers toi, j'en sens toute l'étreinte, le remords et l'angoisse cruelle, maintenant que sur le point de mourir je dois m'en remettre à la Providence. Pardonne enfin cette dernière douleur que je t'ai infligée, peut-être par une légèreté cruelle, en m'offrant volontairement au service de la patrie, fasciné par l'éclat d'un si beau destin. Pardonne-moi encore, de n'avoir jamais assez reconnu, adoré et cherché à récompenser la noblesse incomparable de ton âme, de ton cœur si grand et si sublime, ma mère vraiment parfaite et exemplaire, à qui je dois tout ce que je suis et tout ce que j'ai fait de moins mal.

J'aurais trop d'autres choses à te dire ; mais un livre n'y suffirait pas. Il ne me reste plus qu'à te recommander encore une fois à notre Gino, sur le sérieux, la probité, la force d'âme, le tendre amour filial duquel je fais le plus grand état. Dis-lui, en mon nom, qu'il serve valeureusement la patrie, tant que la patrie aura besoin de lui, qu'il la serve avec abnégation, avec ardeur, avec enthousiasme jusqu'à la mort s'il le faut. Si le sort lui réserve une longue vie de travail, qu'il l'affronte avec sérénité, avec fermeté, avec un amour indomptable de la justice et de l'honnêteté, confiant toujours dans le triomphe du bien, avec la grâce de Dieu. Qu'il soit un bon mari et un bon père, élevant ses enfants dans l'amour du Seigneur, le respect de l'Église, la fidélité à notre roi, à la loi, dans le culte jaloux de notre chère patrie.

Pensez toujours à nous ici, parlez de nous entre vous, sou-

venez-vous de nous, et aimez-nous comme si nous étions vivants parce que nous serons toujours avec vous.

Tu prieras beaucoup pour moi, parce que j'en ai besoin. Aie le courage de supporter la vie jusqu'à la fin sans faiblesse d'âme, continue à être forte et énergique comme tu l'as toujours été dans toutes les tempêtes de ta vie, et continue à être humble, pieuse, charitable pour que la paix de Dieu soit toujours avec toi. Adieu maman, adieu Gino, mes chéris, mes aimés. Je vous embrasse avec tout l'élan de mon immense tendresse, qui s'est centuplée durant l'absence, au milieu des dangers et des périls de la guerre. Ici, séparé du monde vivant avec l'image de la mort toujours imminente, j'ai senti combien sont forts précisément les liens qui nous unissent au monde, combien les hommes ont besoin d'amour réciproque, de confiance, de discipline, de concorde, d'unité, combien sont choses nécessaires et sacro-saintes : la patrie, le foyer, la famille; combien est coupable, qui les renie, les trahit, les opprime. Amour et liberté pour tous, voilà l'idéal pour lequel il est beau d'offrir sa vie. Que Dieu rende fécond notre sacrifice, qu'il ait pitié des hommes, qu'il oublie et qu'il pardonne leur offense, qu'il leur donne la paix, et alors, maman, nous ne serons pas morts en vain. Encore un tendre baiser !

GIOSUÉ

Giosué Borsi, mieux préparé que tout autre à exprimer les sursauts de son cœur, les élans de son imagination ou les réflexions dans lesquelles tombe son esprit, n'est que l'interprète d'une façon de sentir et de penser très générale dans l'armée italienne. On a publié des volumes de lettres de soldats à Turin, Rome, Milan, Florence et Naples. Elles ne diffèrent de celles de Borsi que par le tour, l'expression. Elles rappellent jusqu'à l'identité ces correspondances de notre front que Maurice Barrès aime à citer dans ses articles quotidiens.

Tel est donc le chant qui durant les veillées d'armes monte des tranchées du Carso ; écho fraternel des hymnes que nous avons entendus en Champagne, du cantique de l'Écossais qui depuis les plaines de Lens envoie son adieu à ses bruyères et à ses genêts ! Ainsi sur l'Europe bouleversée de fond en comble par le fer et par le feu, l'âme dans un grand souffle spiritualiste déploie ses ailes au-dessus des corps meurtris des champs dévastés et de la terre jonchée de ruines.

CAHIERS D'UN ARTISTE

(1915-1916)

LA COMTESSE DE GORELLI

5 janvier 1915.

Geneviève de Gorelli m'attendait, hier soir, dans mon jardin. Elle ne voulait pas entrer, car elle ne respire plus, dit-elle, à moins d'être en plein air. Douze mois près du front, dans un hôpital tout proche de la mer du Nord, ont guéri les poumons de cette créature chétive, élevée sur la Riviera et qui ne s'aventurait jamais dehors qu'aux heures de plein soleil.

Pourquoi Madame de Gorelli venait-elle chez moi? Depuis la mort du capitaine de Gorelli, en novembre 1914, elle n'écrivait plus, elle entourait son chagrin de mystère. On a dit à Madeleine que Geneviève songeait à se faire religieuse garde-malade, qu'elle se séparait définitivement du monde. Madame de Thann a travaillé dans la même salle que Geneviève. Avec un mauvais rire, Madame de Thann m'avait demandé, chez les Bochaud :

— Votre femme vous a-t-elle parlé de cette petite comtesse de Gorelli? Elle est courageuse, comme infirmière, mais elle fait trop d'esthétique à propos de nos troupiers ! Elle les voit en Titiens, en Giorgiones, en Vincis ! Ce n'est pas moi que

ça épate, ce snobisme à la Florentine !... C'en est une du « gratin révolté » ! Noblesse pour noblesse, je choisirais les encroûtés de province. D'ailleurs, l'aristocratie de la Riviera, c'est du *half and half*... On ne sait pas d'où ça sort...

Et j'avais rappelé à madame de Thann que les Gorelli et les Simas sont de vieilles familles du Var. Pour habiter Cannes ou Menton, l'on n'est pas forcément de la « Côte d'Azur ». Madame de Thann avait fait la moue. Ensuite, je n'avais plus songé à madame de Gorelli jusqu'à hier, lors de cette visite, dont Aloïs de Simas ne m'avait point avisé.

Madame de Gorelli condescendit, par pitié pour un Parisien moins aguerri qu'elle par la bise, à entrer dans l'antichambre. Elle fit tomber une mante à capuchon, qui couvrait tête et corps ; un visage apparut, — jeune fille, ou femme? — d'une blancheur chaude, avec des lèvres lilas, des yeux noirs dans un halo mauve, tels qu'en ont certaines rousses foncées. Madame de Gorelli ressemble à certains portraits italiens du seizième siècle, qui ne marquent pas l'âge du noble modèle, ni sa psychologie : ce serait aussi bien la Madeleine, Cléopâtre, Diane, ou une dogaresse. Le peintre n'ose pas mettre le trait révélateur dans ces tableaux décoratifs.

Un serre-tête de veuve dissimulait les mèches qui, dit-on, tombaient naguère, jusque sur les sourcils noirs. Au premier souffle du calorifère, madame de Gorelli, incommodée, se débarrassa d'une cravate d'hermine, de son chapeau de crêpe ; et, une épingle se brisant, une cascade de cheveux acajou tomba jusqu'à terre, répandant un parfum d'iris, ou de violettes chauffées par le contact du corps.

Cette future garde-malade est mise à la dernière mode... On ne se l'imagine pas en cornette, avec ce qui resterait de sa chevelure, captive d'un béguin de toile blanche. Elle a la parole un peu haletante des enfants Simas, celle de son frère Aloïs et de sa sœur Javotte.

Geneviève de Gorelli semblait très lasse. Ses mains, bleuies par les veines gonflées, avaient des mouvements comme d'un moribond qui repousse ses draps et voudrait déboutonner son col pour reprendre haleine. Elle s'assit sur le coin d'une table, les pieds pendants, respira un flacon de sels, et pâlit de nouveau. Je languissais d'apprendre l'objet de sa visite.

Nous ne connaissons pas assez madame de Gorelli pour qu'elle vienne, inopinément, à l'heure du dîner.

— Pourriez-vous, monsieur, — me dit-elle, — m'indiquer un artiste, un statuaire, qui consentît à modeler pour moi, soit un buste, soit un médaillon de mon cher mari? Aloïs me conseille de m'adresser à vous ; il est sûr que vous m'aiderez à commander le monument funéraire que je veux élever, dans le Midi, à la mémoire des héros de nos deux familles. Le corps de mon mari reposera là où il est tombé ; mais Dominique, Charles et François, mes frères et beaux-frères, seront ramenés chez nous. Je tiendrais à ce que le nom et l'image de mon mari, quelque chose enfin, perpétuât son souvenir sous les oliviers de Tévenaze... Je désirerais que l'artiste ne fût pas un membre de l'Institut, mais autant que possible un jeune, quelqu'un qui participe à la guerre ; surtout pas un statuaire conventionnel ! Mon mari était si indépendant !... On m'avait suggéré monsieur Bartholomé, votre voisin. Monsieur Bartholomé, de chez qui je sors, est surchargé d'ouvrage, — commandes officielles, je le crains... monsieur! Ce sera une *Via Sacra*, des rangées de monuments, que la pieuse France doit ériger à ses enfants glorieux, du Pas-de-Calais jusqu'aux Vosges !... Aloïs croit que vous avez, parmi vos élèves ou jeunes amis, un certain sculpteur... N'a-t-il pas été prisonnier? Ne s'est-il pas évadé?...

Je compris qu'Aloïs de Simas pensait à Charles, le frère de mon élève Arthur Migonnaud. Charles est à Paris, en effet; il ne devrait pas repartir, après son évasion de la forteresse de X... Charles Migonnaud repartira cependant ; il ne supportera plus longtemps encore d'être loin de la lutte.

***

Quel rapprochement, ces deux *irréalistes* ! La comtesse de Gorelli et Charles Migonnaud !

J'écrivis sur ma carte le nom de Migonnaud ; puis, réfléchissant, je me dis : « Pourquoi lui? Il y en a d'autres. Attendons ! »

Charles Migonnaud me demande des conseils que je ne puis plus lui donner. Depuis le commencement de la cam-

pagne, j'entretiens avec lui une correspondance, ou pour mieux dire, il m'écrit. Si je publiais ses notes de route, ses croquis, ses méditations, souvent si profondes et si nobles, trop peu de lecteurs sauraient choisir ; et il faut éliminer beaucoup de vagues formules. Du front et, ensuite, d'Allemagne, Charles m'a envoyé, pour que je les lui garde, ses cahiers de toile bise, toujours pareils, munis du crayon qui a couvert de caractères cunéiformes le papier réglé. Quelle fatigue pour la vue, le déchiffrage de cette sténographie et de ces dessins sommaires ! Le flou de certaines idées, leur manque de suite, leur folie mélangée à la sagesse d'un vieux moraliste, m'exaspèrent, à certains jours ; et si je n'avais pas tant d'affection pour le frère de Charles, je remettrais au lendemain, ou laisserais, plus souvent, sa correspondance au fond de mes poches. On a tour à tour besoin de gronder comme un enfant, ou d'embrasser ce chevalier à la triste figure.

Tant que Charles fut encore jeune, j'eus de l'espoir; mais les années passent : bientôt quarante ans ; il gaspille, comme par défi à la société et à l'existence, des dons trop divers. Charles, plus qu'Arthur même, est victime de l'éducation qu'il reçut d'un père dévoyé par la Commune de 71. Sa mère étant morte en le mettant au monde, il fut élevé par ses tantes maternelles, trois vieilles filles polonaises perdues dans Paris, nihilistes naïves et bonnes, qui se seraient mises à l'eau et au pain sec pour gâter leur neveu, et lui auraient décroché, si c'eût été en leur pouvoir, le soleil et la lune. Aujourd'hui, Charles ne se développe plus : il sera l'homme des figurines de cire, des esquisses spirituelles et nerveuses qui se fendillent dans un coin d'atelier. Il est aussi l'auteur d'un monoplan à triple cylindre, d'un canon sans poudre ; il rêve d'être ingénieur, général sans les trois étoiles... La guerre n'aura-t-elle pas anéanti l'artiste que fut Charles? N'était-ce pas, en somme, une fausse vocation?

Madame de Gorelli et Charles Migonnaud !... Je mettrais ces deux chimériques en relations?

Je n'ai pas pris jour avec Geneviève de Gorelli. J'ai envie de lui écrire que Charles n'est pas ici. Mais il y a les enfants et la jeune mère. Une commande les aiderait à vivre quelques mois.

8 janvier.

Madame de Gorelli m'apporte les documents dont le sculpteur pourra se servir pour modeler le médaillon du capitaine. Ce sont des photographies d'avant la guerre, quelques instantanés aussi; et, comme il arrive presque toujours, qui n'a pas connu le personnage représenté, croit en voir plusieurs au lieu d'une seule et préfère, en général, l'image la moins exacte, selon ceux qui connurent le modèle.

— Cette grande-là? — me dit madame de Gorelli, — c'est elle qui me rend le mieux « son côté médaille ». Cette photographie de X... date de nos fiançailles (1903)...

C'était, en vérité, un profil assez fin, orné d'une moustache de Gaulois, un front fuyant, des cheveux en brosse, ce qu'on appelle « un bel officier de cavalerie » ; mais, selon la manière d'Otto..., le tout était pâle, retouché, dépourvu d'effet; et un statuaire n'en tirerait pas de renseignements utiles pour les plans et les arêtes. Deux clichés d'amateurs, des profils aussi, durs et sans retouches, n'offraient plus rien du héros de roman; ils m'auraient plutôt fait songer à un gros garçon de la Camargue, vigoureux, épais, sans distinction.

— Pas ça ! — supplie Geneviève de Gorelli, — je garde ces souvenirs, parce que c'est l'ordonnance qui a pris ces clichés, le jour de la mobilisation. Pauvre garçon ! le fidèle alpin, celui qui est mort auprès de son capitaine; Rameau l'ayant rapporté à moitié mort sur son dos, à la seconde ligne de tranchées, il reçut l'éclat d'obus fatal.

Elle poursuivit :

— Nous l'avions chez nous avant la guerre, le pauvre Rameau. Il conduisit l'automobile pendant notre prophétique voyage dans l'Est. Nous étions, vers la fin de juin 1914, à l'endroit précis où tous les deux furent frappés. Monsieur de Gorelli devinait-il que, là, bientôt, on lui creuserait une tombe? Nous avions vu le cimetière. Il m'avait dit : « Ce serait bien d'avoir là une petite croix et d'être tombé après la victoire ! »

Le halo mauve qui entoure les yeux de madame de Gorelli devint rouge. Elle essuya ses paupières. Sa respiration était plus haletante, son accent plus étranger. Comme chez Aloïs, son

frère, quand elle s'agite et s'émeut, cet accent devient presque russe. Sa mère, madame de Simas, était Polonaise ; les enfants parlaient allemand ou anglais entre eux. Madame de Thann appellerait cela du « cosmopolitisme de Riviera ». Cette charmante particularité est un des nombreux attraits de la famille de Simas. Je la retrouvais avec plaisir chez madame de Gorelli. J'aurais voulu que Geneviève me racontât de longues histoires.

— Est-ce que j'abuse de vos instants, monsieur? — interrogea-t-elle. — Aloïs m'assure qu'il vous restera, pour sa sœur, un peu de la bienveillance que vous lui témoignez, à lui.

Elle examina les tableaux pendus au mur.

— Je me sens bien, ici ! Où est-on mieux que dans un atelier? Vos œuvres sont de vieilles connaissances. Je me retrouve dans mon ancien domaine... c'est que la femme que je suis devenue a subi des avatars. Avant d'être l'épouse et la collaboratrice du soldat dont je porterai toujours le deuil, j'étais une errante, une vagabonde... Il n'y a pas un coin de la chère Italie que nous n'ayons visité ; la Grèce, les Indes, la Chine, la Russie, l'Allemagne... quelles expéditions n'avons-nous pas entreprises, tous ensemble, mon père, ma mère et les garçons !... Maman nous gorgeait d'art ; nous nous abreuvions de la Beauté... Mais Aloïs vous aura dit tout cela...

J'implorai madame de Gorelli qu'elle continuât, cependant.

— On me reproche, monsieur, de m'être fait une « mentalité » de roman. On m'appelle « la romanesque ». J'ai peut-être trop lu de l'Annunzio, du Paul Bourget. J'étais une dévoreuse de romans, de livres de philosophie. William James, Bergson, Nietzsche, Schopenhauer, m'ont tenue souvent éveillée, la nuit, dans des hôtels ou des auberges de fortune, sur les pics neigeux ou sur les bords des lacs italiens... Et nous revenions toujours pour la fin de l'hiver, et en été, au Nantois. Là, nous nous imaginions être dans quelque décor « annunziesque » ; c'était un peu le château des « Vierges aux rochers »... Vous aimez, n'est-ce pas, monsieur, nos Alpes-Maritimes? Les connaissez-vous bien?

— Je ne crois pas, — fis-je, — qu'il y ait rien de plus beau sur terre que ce passage de la Provence à l'Italie. Il y a trois ans que je n'avais plus pensé à ce paradis perdu pour moi...

Parlez-m'en ; parlez de votre pays, où je voudrais posséder quelque bastide.

— Que n'avez-vous donc vu notre solitude du Nantois !

N'y étais-je pas allé? Il me semblait que j'eusse vécu avec les Simas, dans leur domaine provençal. Aloïs m'a fait présent d'un album en vélin, décoré du lys de Florence et d'entrelacs d'or. Je tirai cet album d'une armoire, et le déposai sur les genoux de madame de Gorelli. Elle haleta plus profondément.

— Oh ! c'est notre maison, ceci ! Le Nantois d'avant la guerre... avec ses fleurs, ses habitants !

C'était une série de vues prises par Aloïs : la fontaine de la cour, sous le berceau de lauriers ; l'avenue des marmousets, avec ses figures de pierre ; une terrasse, de gracieux balustres à la Fragonard ; un escalier qui descend de la ferme du régisseur aux serres du jardin fleuriste ; la villa primitive, blanche et couverte de tuiles romaines, avec son cadran solaire peint sur la façade orientale, modeste demeure datant du dix-huitième siècle, que flanquent deux ailes construites sous la Restauration, mais dont les lignes sont recouvertes par tant de glycines, de rosiers, de jasmins, qu'on ne distingue que la verdure. Les montagnes sont toutes proches ; à travers les oliviers, on aperçoit le contrefort des Alpes, dont le Nantois est une sorte de poste de douanier.

— N'aimez-vous pas comme nous, — dit madame de Gorelli, — cet abandon, cette sauvagerie? Nous rapportions toujours quelque fragment antique, des vases, et des bustes, de Grèce, de Rome et de Toscane surtout... Rien qui ait une vraie valeur ; ce sont des restes ; mais nous ne réparons pas... Nos toits menacent de crouler... Nous respectons l'usure du temps ; il y a une intense poésie dans la destruction lente, n'est-ce pas?

Comme nous en étions à une page de l'album où l'on voit une pergola chancelante, l'ombre de ses glycines sur une table de marbre qu'entourent des sièges en terre cuite, madame de Gorelli baissa la tête, se rapprocha — elle est myope — pour regarder, au travers de son face-à-main, cette petite photographie qui s'efface.

— Ce coin de la propriété m'est cher entre tous, — dit-elle.

— Là, je fis la rencontre de celui qui allait être mon époux... J'étais assise ici; monsieur de Gorelli s'avança vers nous, de ce côté, sous les clématites. Il était en tenue de chasseur alpin ; mon père et Aloïs le conduisaient. Ma mère avait fait servir des gâteaux et des fruits, de la limonade glacée... C'était le jour de la Pentecôte, en juin, à la fin de l'après-midi. Après une longue sieste, nous nous étions traînées jusqu'à la pergola, à l'ombre de la montagne. Monsieur de Gorelli était en permission à Nice, redescendu de son camp, tout là-haut, près de la frontière. Ce lieutenant était un cousin éloigné des Simas. Il dîna avec nous. Par un clair de lune tel que nous en avons dans le Midi, c'est-à-dire en plein jour, le lieutenant se promena dans le parc, moi à ses côtés. Je l'ai deviné tout de suite. Quand nous nous sommes souhaité une bonne unit, vers deux heures du matin, nos mains s'attardèrent l'une dans l'autre. J'ai senti que mon sort était lié à celui de cet homme au béret bleu... à son âme de cristal. Il y a des présences qui vous bouleversent ! Là, monsieur, — et madame de Gorelli frappait de son lorgnon la photographie dans l'album, — c'est là que je l'aperçus pour la première fois ! J'étais dominée par un sentiment plus implacable que la mort !...

***

Aloïs m'avait conté que le mariage ne s'était pas conclu sans une tenace opposition des parents. La carrière militaire n'était pas, en temps de paix, pour tenter un père ambitieux, ex-diplomate, répandu dans la société, de Londres à Pétersbourg ; ni une mère qui se sentait plus chez elle à Rome, dans les salons du Grand-Hôtel, que dans sa terre du Nantois. Mais la jeune fille se fiança elle-même ; elle était partie seule, sur sa bicyclette, pour le village le plus proche du camp de X... Sa réputation eût été compromise, si des noces à grands sons de cloches n'avaient été, dès l'automne, célébrées à Fréjus. L'évêque avait transmis, pendant la cérémonie, la bénédiction de Notre Saint-Père le Pape. Monseigneur le duc d'Orléans s'était fait représenter par un Gentilhomme de sa Chambre. Celui-ci apporta les cadeaux de Monseigneur : une

épingle de cravate pour le marié, une ombrelle au manche d'écaille pour mademoiselle de Simas.

Les journaux publièrent alors une lettre du Prince au pieux et loyal officier. A partir de ce jour, M. de Gorelli eut une mauvaise « fiche », il resta lieutenant. On l'expédia en Afrique. Le maire de Cannes obtint, un peu plus tard, d'un de nos ministres de la guerre, que Gorelli fût réintégré dans un bataillon de chasseurs.

Pendant cette période, quand Aloïs m'écrivait, d'Allemagne ou d'ailleurs, il y avait toujours, dans ses longues missives, quelques phrases sur sa sœur aînée. Il ne pouvait croire heureux, malgré leur amour, ce ménage d'officier royaliste, perdu dans une garnison de l'Est. Les Gorelli étaient suspects à un colonel franc-maçon ; ils subirent le martyre des jalousies perfides, de la part de camarades et de leurs épouses, qui, pour plaire au chef, persécutaient les Gorelli, quoique l'officier et sa femme ne manifestassent leurs sentiments qu'en allant à l'église, le dimanche. M. de Simas avait diminué la dot de sa fille, jusqu'à mettre les jeunes gens dans la gêne. Madame de Gorelli avait autre chose à faire que de souffrir de cette pénurie. Elle aimait.

— Aloïs, — me dit-elle, — le luxueux, a dû jadis vous dire combien il avait de commisération pour nous. Cette erreur de jugement froissait mon cher mari autant que moi. Si vous aviez connu monsieur de Gorilli, vous l'auriez tant estimé, monsieur ! Il vous admirait. Cet atelier où je vous fais ces confessions, je m'y plais aussi, parce que monsieur de Gorelli désirait y venir avec moi : vous auriez peint notre double profil, le sien et le mien. Il était si beau, son profil ! C'est pourtant son allure, sa magnifique prestance, qu'il aurait fallu éterniser. Quand il marchait, sa taille avait un balancement, un *swing*, comme disent les Anglais, une souplesse lourde de matelot... Vous rappelez-vous le *Phaéton* de Gustave Moreau? Et son *Hercule à la massue*, menaçant l'hydre dans un étonnant paysage aux miasmes fiévreux?... Auprès de mon mari, la frêle femme que je suis se sentait protégée si doucement ! J'étais capable d'aller jusqu'au bout de l'effort, moi que guette la dépression à mi-chemin de mes désirs. Je ne vais jusqu'au bout que dans l'exaltation. Mon

maître m'avait communiqué sa foi... religieuse et patriotique. Avec lui je suis devenue doublement Française. Douze mois après la mort de mon cher lieutenant, j'ai tenu ferme, dans mon hôpital; et croyez bien que c'était un régime militaire!... Maintenant, j'ai dû prendre du repos; et il n'y a pas de femmes pour remplacer celles qui lâchent... Qui prendra ma place?

— Comment, madame, avez-vous enduré les fatigues du front? Votre collègue, madame de Thann, ne peut plus y retourner; et elle est construite à chaux et à sable.

— Vous connaissez donc madame de Thann? Quelle femme intelligente! Nous étions les confidentes de nos chers fusiliers; je ne sais qui, d'elle ou de moi, possédait le plus grand nombre de pompons, de rubans de bérets; les pauvres petits nous en distribuaient en manière de remerciements. Ils sont si nobles, ces enfants incultes! Certains avaient cette beauté ambiguë du *Saint Georges* de Giorgione, l'homme à la cuirasse, de la National Gallery... Vous savez, cette splendeur!... Combien de nuits, madame de Thann et moi, nous relayions-nous, auprès de la couche d'un de nos moribonds qu'il fallait distraire jusqu'au dernier instant! « Ne me quittez pas! mademoiselle, racontez des histoires, mademoiselle! » imploraient ces gosses... Nous passions pour des « demoiselles ». C'était une idée de madame de Thann... Avec des « dames », ces petits paysans, qui ne sont pas des saints, oh non! — auraient peut-être été trop bavards : ils ne nous auraient rien caché. La liberté était grande; mais nous devions tenir notre place comme des religieuses. Je passai pour la fille d'un capitaine...

— Et madame de Thann? — fis-je.

— Oh! Madame de Thann, ils la croyaient une sorte de chanoinesse... je ne sais pas quoi!... Enfin, nous étions « mesdemoiselles petite maman ». Ils nous nommaient ainsi... on berce ces Bretons avec des contes de fées! Il n'y avait guère là-bas que des Bretons et quelques gars du Midi..., des Hellènes, monsieur..., à la peau dorée comme celle des pallikares...

— Alors, madame, vous avez la vocation de l'infirmière?

— C'est si intéressant! J'ai voulu être dans la guerre, autant que possible, comme mon mari! Il faut être près des lignes, pour vivre vraiment dans cette splendide horreur!

Madame de Gorelli refit un paquet des photographies du capitaine, me remettant celles dont Charles Migonnaud devrait se servir pour le médaillon. Elle allait partir, elle était attendue chez un pâtissier par l'un de ses petits marins, de passage à Paris, — amputé d'une jambe, — un des rares avec lesquels elle reste en correspondance ; un enfant de génie, un poète de la lande armoricaine... Titien ou Giorgione?

— Celui-là sait qui vous êtes? Vous n'êtes plus « mademoiselle » pour lui?

— Est-ce qu'ils savent? Pour celui-là, je suis la « Comtesse-Marraine ».

La Comtesse-Marraine était en retard. Elle partit. Je sortis avec elle. Nous marchâmes jusqu'à une station de fiacres. Ouvrant un sac de poche, elle se mira dans la glace, mit de l'ordre dans sa coiffure, comme si elle eût été seule, et un peu de poudre.

— Madame, — lui déclarai-je, — les infirmières m'apparaissent dans cette guerre comme des divinités nouvelles : je ne les approche pas sans un respectueux effroi... Vous, vous, madame, la sœur d'Aloïs, quand je vous écoute, et vous regarde, telle que si vous alliez au Ritz, je ne puis, non, je ne puis pas reconstituer votre existence de femme d'officier, ni imaginer la garde-malade, la... religieuse, que vous souhaitez d'être déjà...

— Pourquoi donc, monsieur? Ne dois-je pas compléter l'œuvre de mon mari?

Nous avions traversé la ligne de Ceinture par la passerelle du Ranelagh. La température paradoxale de ce janvier, où les rhododendrons fleurissent aux Champs-Élysées, trompe les oiseaux. Un rouge-gorge, sur un disque du chemin de fer sifflait « au revoir » au soleil couchant.

Madame de Gorelli s'arrêta, écouta.

— Vous habitez, — me dit-elle, — un quartier de la ville où je pourrais peut-être respirer... Je ne suis jamais descendue à Paris qu'à l'hôtel... Je suis une personne de plein air... J'ai besoin de grandes étendues de ciel, d'arbres ; le chant des oiseaux est ma musique d'élection... Avant d'aller voir ma tante, la religieuse, dont le couvent m'attire si fort, je crois que je devrais faire une halte dans la petite bastide rose

où mon cher mari m'a donné tant de bonheur, où il m'apprit le sens sublime du mot *Devoir*. Cette maisonnette, sous les oliviers, fut arrangée avec goût par monsieur de Gorelli. Rien n'y est terminé ; cela suffit tout de même. Nous y avons vécu quelques mois bleus avant le drame dont il devait mourir...

Un taxi libre nous croisa. Madame de Gorelli le héla ; elle sauta dedans, étant en retard pour le rendez-vous à la pâtisserie avec son fusilier marin.

— Quand puis-je avoir la réponse du sculpteur? Téléphonez-moi. Je viendrai tout de suite à votre atelier pour m'entendre avec ce monsieur Migonnaud...

Je baisai le poignet de la jeune femme, en prenant congé d'elle. Il était tremblant. La chair blanche striée de veines avait l'odeur troublante que donne à une main le contact de la peau de Suède.

15 janvier.

Charles Migonnaud a déjà fait des croquis pour le monument des familles Simas et Gorelli ; ce serait une plaquette rectangulaire, point un ovale, car Migonnaud réprouve la forme arrondie. J'ai eu du mal à obtenir un « oui » final.

— Mais non ! — me disait-il ; — je veux repartir ! Je ne sers à rien, ici ; je me dégoûte dans cette vie d'embusqué. Je sens que mes chefs me donnent de la besogne pour me retenir ; ils en inventent ! Ils sont trop bons ! On me fait valoir ma santé à ne plus compromettre ; les prisonniers évadés ne devraient plus s'exposer aux Boches ; et, aussi, l'on me fait reproche de ma situation d'homme marié, qui a des enfants d'une autre femme. Vous savez, quant à cela, qu'après m'être mis martel en tête, je suis aussi tranquille que possible. Vous ai-je assez relancé pour avoir des conseils ! Mon frère, aussi, vous en demande pour moi. La correspondance des frères Migonnaud servira pour allumer votre calorifère pendant des années ! Maintenant, je repars, non pas le cœur en fête... pauvres petits, pauvre mère Minette !... Je me suis raccroché à eux. L'adieu sera dur ! Mais je suis si fier de mes femmes !... Ah ! les femmes sont méconnues ! Ce sont des saintes, les deux miennes ! C'est vraiment beau ! Si le médaillon du capi-

taine de Gorelli avait comme qualité d'art un peu de cette beauté-là, je mourrais sans remords.

Migonnaud n'a presque plus jamais sa voix claironnante, son rire que je percevais jadis du fond de mon atelier, quand il était dans le jardin, en attendant son frère. Charles jouait avec le petit-fils du vieil Ernest ; il était aussi gamin que ce gosse. L'insouciance de Charles, dans ses complications de famille, semblait criminelle à ceux qui ne connaissent pas les Migonnaud, les contradictions de leurs actes et de leurs sentiments. Charles est devenu grave : il parle bas comme auprès d'un malade ; il entre chez lui sur la pointe du pied. Sa barbe envahit son visage. Depuis qu'il n'est plus en capote de poilu, il sort en chandail de débardeur, sans le ruban de sa médaille militaire ; il devrait porter un brassard, mais le brassard le dégoûte aussi. Porte-t-il au moins sur lui son livret? Pas même ! Et au risque de se faire coffrer par la police. Mais quel est l'agent ou le gendarme qui l'appréhenderait, quand, par les rues, il court, — vole, plutôt, — coiffé d'un feutre blanc de clown, dont il enfonce la pointe en se le collant sur le crâne?

On se dit : « Un bon fou ! »

Hier, chez moi, il vint si dépenaillé, que j'ai dû le rappeler à l'ordre. J'espère qu'il se mettra en tenue militaire, pour rencontrer madame de Gorelli. D'ailleurs, madame de Gorelli remarquera-t-elle, ou n'aimera-t-elle pas cette touche de bohème mélancolique et hagard?

— Allons ! — lui ai-je dit, — un mois de plus à l'arrière ! Vous ferez l'image de ce capitaine. La veuve vous a choisi pour vous faire cette commande. Le sort en est jeté.

— Il le faut bien ! — soupira Charles — ce sera une petite somme d'argent pour maman-Minette. Après cela, si je tombe au feu, je n'ai plus qu'à compter sur la mère Patrie pour Joëlle et Misia, mes amours ! Mes théories sont connues de vous, monsieur... Selon moi, c'est comme cela que ça doit être... Je suis le disciple de Jean-Jacques et de Proudhon ; je suis le fils de papa ! Que diable ! Si la nature n'a pas pitié des innocents, l'État devra être assez riche, après la victoire, pour nourrir ses orphelins !

Je m'écriai :

— Ne commencez pas à me débiter vos folies ! J'ai vos

carnets, vos divagations de païen mystique. J'ai d'abord cru sublimes vos phrases vagues, mon bon Charles ; vous êtes un assez grand sculpteur, mais vous êtes aussi un songe-creux et un citoyen d'Eldorado, qui ne parle pas la langue de Voltaire... Fichez-moi la paix !

Il me passa son bras autour de la taille, filialement, appuya sa tête contre mon épaule, et me dit, comme expirant :

— Voyons, voyons, patron, allumez ma lanterne !... Je n'y vois goutte, loin du front. Je vous demande des conseils, vous ne me répondez plus?

Comment aurais-je donné des conseils à ce somnambule, depuis le 1er août 1914? Il a construit son nid dans un marécage; le poids du butin qu'il y rapporte, après ses randonnées à tire d'aile, enfonce un peu plus bas, chaque fois, son nid dans la tourbe.

Il y a dix ans de cela, je l'aperçus, un matin, dans l'académie de peinture où je professais, alors, et où son frère était mon élève. Charles Migonnaud rôdait parmi les chevalets avec une dame ; les autres élèves, au lieu de suivre ma correction, bavardaient. C'était déjà l'envahissement du quartier latin par les esthètes teutons ; notre académie était un club d'*Intentionnistes*. Apercevant ce jeune homme, je demandai si c'était un « nouveau ». Son frère me dit :

— C'est mon frère Charles, le statuaire ; il est élève à l'École, dans la classe de Mercier ; et la dame est ma belle-sœur. Charles s'est marié à dix-huit ans. Elle en a vingt de plus que lui ; ils n'auront pas d'enfants, hélas !

On me présenta Charles. Dès ses premières paroles, j'aimai sa déférente aisance, sa vivacité ; mais après avoir fait une critique très juste sur le dessin de son frère, que je corrigeais au fusain, il ajouta je ne sais plus quelle réflexion saugrenue qui contredisait la première. Il parlait comme un savant qui userait de formules algébriques pour décrire la beauté ; et, quoique peu savant, je devinais que ces formules étaient incomplètes.

Charles m'intéressa et m'agaça, dès l'abord. Je le vis souvent, ensuite ; car son frère me l'amenait, le dimanche matin. Je voulus connaître madame Charles Migonnaud, qui accom-

pagnait toujours son mari, faisait les cent pas dans la rue, ou l'attendait, me disait-on, chez quelque marchand de vin. Apparemment, elle avait quelque motif pour ainsi rester toujours à l'écart et comme en retrait.

Je ne la connais pas encore, douze ans après.

***

Charles Migonnaud, quand il fut question de madame de Gorelli insista :

— Arrangez l'affaire avec cette dame. Je ne voudrais pas lui parler moi-même. Surtout, si nous devions jamais nous rencontrer, que ce soit *chez vous*... Je ne puis recevoir à la maison, n'est-ce pas, monsieur? C'est petit, ma turne ; nous sommes les uns sur les autres ; les gosses sont là. Qu'est-ce que cette dame penserait, si elle était mise au courant? Aux yeux du monde, vous me dites que ma position est inadmissible. C'est bien vous qui le dites, n'est-ce pas? Aujourd'hui, vous l'acceptez donc, ma position inadmissible?

— Mon cher Charles, elle ne sera pas telle pour madame de Gorelli. Ayez confiance en mon savoir-faire.

— Vous ne la comprenez pas vous-même, ma position, — me dit-il. — Est-ce que je m'y reconnais, moi? J'ai cru la comprendre ; mais, plus vous m'excusez, plus je m'accuse. Je me sens un va-nu-pieds... (Ah ! voilà encore de mes impropriétés de termes !...) Un saligaud, à côté de mes saintes !

— Une de vos saintes, mon bon Charles, — et elle a raison, — m'a dit que c'est vous qui l'aviez formée. Je ne connais pas l'autre.

— C'est-à-dire, monsieur, que je les ai peut-être pétrifiées... Non ! pardon ! ce n'est pas encore ça le terme juste !... je veux dire que je les ai plongées dans un bain qui les a raffermies. J'ai toujours cru à la guerre : je préparais Minette ; je lui ai passé un peu de ma foi ; du courage, au moins. C'est le don d'entraînement que j'ai avec mes hommes... Celui-là, de « don », oui, oui, je l'ai !... Mais de mes deux femmes, il y en a une que je ne voyais plus du tout, pas même comme une mère ; et elle ne voulait pas être plus que cela pour moi.

Nous touchions, enfin, au mystère. Charles ne m'avait

jamais dit pourquoi sa femme, âgée, séparée de lui, n'était pas allée jusqu'à l'ultime sacrifice... Et comment son orgueil avait-il supporté un partage... un abandon, ensuite?

— Encore une fois, — dis-je, — ne me parlez plus de votre cas! Vous me demandiez des conseils : je n'ai jamais pu vous en donner, parce qu'il n'y a rien à dire, *rien à faire*. Peut-on même obtenir le divorce quand on est mobilisé?

— Pouvais-je, quand j'étais prisonnier en Bochemagne? J'aurais pu, depuis que je suis à Paris. Tout de même, ce n'est pas moi qui aurais lâché le mot ! Pouvais-je demander le divorce... contre qui vous savez... contre cette créature magnifique ?

Ce dialogue depuis si longtemps redouté était cruel pour moi autant que pour Charles Migonnaud, et sans issue. Ni de son frère, ni de lui, je n'ai jamais eu d'explications plausibles. D'abord, comment Charles, élevé par un père communard, apôtre de l'Union-Libre, ami de Reclus, pourquoi Charles s'est-il marié, même civilement, à dix-huit ans, avec une femme aussi âgée que la sienne? Qu'est-ce que ce roman?

— Roman d'amour fou, — m'a dit Charles.

Bientôt, madame Charles Migonnaud, déjà maladive, tombait très malade, perdant les dernières espérances de créer entre son jeune époux et elle le lien qu'eût été un enfant. Charles travaillait, alors, à une figure de Sélèné, qui lui valut une bourse de voyage. Minette fut le modèle. Cette belle fille était une sage vierge des Abruzzes. Pygmalion s'éprit de sa Sélèné. Joëlle, puis Misia virent le jour, comme deux roses, dans un jardin de Montparnasse. L'Italienne fut l'esclave, l'amie, l'élève tendre et extasiée de Charles. Elle était aussi sensible que madame Migonnaud l'était peu, aux travaux du statuaire. En plus d'un modèle infatigable, Minette Garotta fit le mouleur et le praticien, métiers de sa famille. Industrieuse, fine, elle sut tenir joliment un ménage d'étudiants, économiser quelques sous. Elle imposa le respect à ses voisines.

Vers 1910, Charles allait passer un traité pour la reproduction de ses ouvrages avec la maison B... Il modela les figurines nues d'un milieu de table commandé pour l'Amérique. Un quart de la somme fut payé d'avance, mais, en cours d'exécu-

tion, son idée parut « coco » à l'artiste, qui commença un autre surtout : des biches et leurs faons dans une clairière. Cette pièce étant refusée par l'éditeur, l'avance d'argent fut rendue à la maison B... Charles emmena sa petite famille en Bretagne d'où il revint, parfois, vendre à Paris des objets ciselés. Je ne sais comment les enfants ont pu être nourris. Minette a fait des prodiges.

Cependant, les Charles-Minette, malgré leur irrégularité, se classèrent parmi les « braves gens ». Ce couple répandait un parfum d'honnêteté. Je ne fus inquiet que pendant la captivité de Charles, une lettre de mon élève Arthur Migonnaud, où il me signalait la détresse de Minette. Épouse illégitime, elle ne recevait pas d'allocation. Minette servit dans une auberge de village. Charles, lors de son rapatriement, fit revenir Minette et les petites à Paris, dans un logis prêté par un camarade. C'est là que je les retrouvai tous.

***

Je m'étais aperçu que Migonnaud désirait parler de « sa femme », cette « créature magnifique », m'avait-il dit. Moi, je lui parlais de Minette, de Joëlle et de Misia, pour lesquelles la commande de la comtesse de Gorelli serait si utile. Charles s'enhardit :

— Savez-vous, monsieur, ce que la guerre m'a appris? C'est effrayant, ce que cette guerre fait sortir de l'ombre ! Quelles révélations ! D'abord, pour *l'affaire* au sujet de laquelle je vous ai tant importuné, je ne voulais pas, honteux de moi, aller chez ma femme. Un cousin de ma mère, vieux Polonais, m'a conduit chez elle. Est-ce bien moi qui l'ai suivi? je ne me suis pas débattu... j'ai remonté les cinq étages de la maison où je me suis marié... Ma femme est toujours là, malade, étendue. J'ai tiré la patte de lapin qui sert à agiter la sonnette ; je suis rentré dans *ma* chambre, je me suis vu au pied de *mon* lit ; Marianne était là, elle m'a tendu les bras...

Ici, je n'entendais plus les paroles de Charles. Il se leva, alla fouiller dans une boîte qu'il avait déposée sur un meuble.

— Je ferais mieux de vous donner ses lettres, ses lettres de la guerre, auxquelles je ne répondais presque jamais... Mais

il faut que je vous conte notre entrevue... Marianne me tend les bras, elle s'écrie : « J'attendais! Pourquoi si tard? Qu'as-tu craint? Tu ne sais donc pas que je méritais plus de confiance? Tu crois que je t'en veux? Pourquoi ne m'amènes-tu pas les petites, puisque *je ne t'en ai pas donné* ! J'ai volé, au contraire, ta jeunesse. Je ne ferai jamais assez pour toi ma victime... voyons, pouvais-je aller jusqu'à toi?... D'ailleurs, regarde... je suis clouée sur ce lit... celui de ta pauvre mère, n'est-ce pas?... je suis toujours là où tu m'as prise, mais je ne t'appartiens plus. » Voilà, monsieur, ce qui m'est arrivé. Vous vous rappelez, que j'avais dix-huit ans, quand j'ai épousé ma femme. J'en ai aujourd'hui trente-sept et demi. Elle en a vingt de plus que moi. C'est une vieille femme malade que j'ai revue couchée, décharnée, les cheveux blancs ! Et vous voudriez que, *moi*, je demandasse à cette malheureuse-là un divorce ! Plus tard, peut-être, elle même... mais je n'ose y songer ! Elle est aussi préoccupée que moi pour les fillettes. Si vous saviez ce qu'elle a fait ! Elle veut se charger de l'éducation de Joëlle et de Misia. Si je tombe à l'ennemi, tout est prévu... J'ai même appris que, si mon petit monde n'a pas souffert de la famine, en Bretagne, c'est que ma femme s'était privée elle-même. Je ne veux pas savoir par quel moyen elle aidait Minette... Et moi, monsieur, dans cette histoire-là, comment m'appelez-vous, s'il vous plaît? Je n'y ai rien vu que du feu !... Ohé ! Ohé! les artisses, les poètes, ohé ! ohé ! vous êtes jolis, mes petits gars ! Heureusement qu'il y a la guerre pour enlever la crasse !... Eh ! bien, oui, monsieur, je ferai le médaillon ; mais à la six-quatre-deux ! Il ne faut pas que ça traîne ! Je n'y tiens plus, ici...

19 janvier.

Madame de Gorelli est allée avec moi, malgré moi, chez Charles Migonnaud. Les esquisses sont prêtes. Il eût été incommode pour Charles de transporter ses maquettes de cire : il a, lui-même, proposé cette visite de la comtesse à son atelier de Montparnasse. Les enfants devaient être dits absents. Nous trouvâmes tout en ordre. Maman-Minette avait même disposé des anémones dans une corbeille, ainsi que des

biscuits, des verres de Venise et une fiasque de vin d'Asti. Charles était en tenue, peigné, brossé. Madame de Gorelli me confia tout bas :

— C'est délicieux, cet intérieur d'artiste ! Pourquoi ne vouliez-vous pas que j'y allasse?

L'ami qui prête son logement à Migonnaud possède de bons meubles anciens, quelques bibelots, des toiles de Gênes que Minette a nettoyés. Maman-Minette avait roulé un sofa devant les selles de sculpteur et les chevalets. Madame de Gorelli, essoufflée par les six étages qu'on doit gravir, alla droit au sofa. Charles et moi, nous nous assîmes à ses côtés. D'abord, elle fit des compliments sur le dispositif des médaillons, les mérites du statuaire ; mais elle ne parla pas de la ressemblance.

— Quand on voit le portrait de quelqu'un des siens, ou de soi-même, on est, au début, trop surpris pour être juste — fit-elle.

Nous la priâmes de prendre son temps et d'être sincère. Reconnaissait-elle, dans ces esquisses, un peu du capitaine? Avec de tels documents, on ne saurait que tâtonner. C'était à madame de Gorelli d'aider de ses souvenirs, par des indications, un artiste qui n'avait jamais connu le modèle.

— Attendez, je vais vous dire, — fit la comtesse ; — j'ai sur moi, d'ailleurs, un autre document. C'est une carte postale, une photographie de l'un des panneaux de l'*Adoration des Mages*, par Mantegna, le triptyque des Uffizzi. L'un des personnages est le portrait le plus ressemblant du capitaine.

Elle présenta la carte postale à Migonnaud, désigna une figure grande comme une tête d'épingle.

— Avec une loupe, vous distingueriez mieux.

Il n'y avait pas de loupe chez Migonnaud.

— Mon mari avait le nez plus busqué, puisque vous m'autorisez à être franche ; l'arcade sourcillière faisait une courbe, si je puis dire, plus brusque — comme ça — comme un V. (Et elle traçait la lettre V sur le tapis.) Sa moustache se relevait, aux extrémités. Il y avait quelque chose d'idéal dans le regard...

Déjà Migonnaud m'adressait des signes de confrère à confrère. Je devinais qu'il voulait dire : « Pourquoi m'avez-

vous mis dans ce guêpier?.... Un portrait posthume, un profil, surtout, — c'est impossible ! Les amateurs ne savent pas s'expliquer ; ils n'y comprennent rien, tas de crétins ! Les photographes sont plus malins que nous : avec des retouches, en effaçant, en supprimant, ils font une image qui est « l'idéal » des bourgeois... Va-t-elle nous f... la paix, votre comtesse, avec son « idéal » ?

Il feignit de pénétrer la pensée de la veuve.

— Le muscle sterno-cléido-mastoïdien du capitaine était plus saillant : mes plans ne sont pas encore très d'aplomb ; il faudra que je corse la charpente osseuse.

Et, d'un coup de pouce, il détruisit tout le modelé de la mâchoire.

— Ah ! non ! Ah ! non, monsieur ! ne touchez pas à ce morceau-là !... J'ai eu tort de parler... c'est précisément ce qu'il y a de mieux ! j'allais vous dire... le sterno-cléido-mastoïdien... superbe ! excellent ! Et ce cou ! Vous avez attrapé le cou, c'est admirable, monsieur ! l'*Achilleus* de Praxitèle (celui d'Athènes, vous savez?) quelle magnificence ! Tout droit avec la ligne du dos ! un athlète et un dieu de l'Olympe !... Ah ! de grâce, ne touchez pas au sterno-cléido-mastoïdien ! Il est sublime ! J'accentuerais plutôt le zygomatique...

Charles ne remarquait pas les connaissances en anatomie dont faisait preuve l'infirmière-major.

Le malheur était accompli ! Migonnaud, frémissant, avait jeté une étoffe sur les médaillons bouleversés par sa main brutale.

— Oh ! non ! Pas encore ! Laissez-moi le temps d'admirer, monsieur Migonnaud ! Vous êtes un grand artiste ! Quel magnétisme ! On n'a qu'à être dans votre ambiance pendant quelques minutes, pour se sentir plus clairvoyante... Laissez, laissez les médaillons, surtout celui de gauche, sur le chevalet !

Charles s'avisa que Minette lui avait recommandé : « Verse de l'asti spumante dans les verres, sans t'informer si « la dame » en désire : elle refuserait, par discrétion. » Il nous en versa et nous l'offrit. Madame de Gorelli vida d'un trait une large tulipe rose de Murano, dont le vin avait fait un rubis.

— Un biscuit, madame? Ils ne sont pas mauvais.

Et, se tournant vers moi :

— Un biscuit, monsieur? C'est Minette qui fait ça, avec du maïs, à l'italienne.

Migonnaud devenait très maître de maison.

Madame de Gorelli avait saisi au vol le nom de Minette.

— Votre femme, monsieur Migonnaud? Est-elle ici? Faites-la venir, et vos petites filles... J'aime d'avance ceux qui s'aiment. Comme vous avez dû être heureux, à votre retour de captivité ! On respire le bonheur et la tendresse, chez vous, monsieur. *Qual ambiante !*

Madame de Gorelli redevint très triste, alla vers le chevalet, releva l'étoffe et revint sur le sofa, pour contempler de loin ce qui avait été le profil du capitaine.

— Ce n'est pas perdu, monsieur Migonnaud? Vous rattraperez cela, demain?

— *Chi lo sa, signora Contessa ?* — répond Charles, avec un comique accent de lazzarone napolitain. — *Forse che si, forse che no...*

— Vous parlez italien?... Ah ! parlons cette langue des dieux, je vous en supplie, monsieur Migonnaud !

Tous deux se mirent à causer dans un patois, qui était celui de Minette. Comme madame de Gorelli s'aperçut que je ne comprenais pas ce dialecte, elle retomba dans le français. Il avait été question de Minette, de Joëlle, de Misia, de l'origine polonaise de Migonnaud et de la mère de la comtesse, Slave aussi.

— J'aurais dû sentir auprès de vous, monsieur, l'odeur des steppes, elle ne trompe pas... Nous avons des affinités. Je sens entre nous des atomes crochus ! oui ! à vos pommettes,... à votre teint mat, il était facile de deviner... Et cet air de mélancolie?... Le sang slave est persistant... en vous, comme en moi, c'est, n'est-ce pas? ce mélange de dépression subite et d'énergie vitale ! j'aurais dit de gaîté, jadis, quand on pouvait se réjouir.

— Je m'égaye encore, madame ; je vous assure que, même au front, aux spectacles les plus affreux, j'étais capable de rire. Je n'ai jamais été aussi épanoui qu'à la guerre, — ricana Charles.

— Et de penser à vos enfants, à votre femme, pourtant?

— S'il n'est pas permis d'être au-dessus de la mêlée comme

Romain Rolland, on peut être en dehors, au-dessus des conventions de la vie domestique, comme je l'ai dit à monsieur, n'est-ce pas, patron? Je les ai tous galvanisés, pétrifiés... je ne sais plus le mot exact... tous pétris, chez moi : la maman des petits était préparée à la guerre, je la croyais inévitable... je la souhaitais presque... mais c'est pas du chiqué ! C'est du vrai, si du banal. Tout le monde aujourd'hui semble l'avoir prévue, la grande ruée boche ! Le jour où elle se déclencha, il n'y avait plus qu'à chanter : « C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ! »... Mais oui, madame, quoi de plus beau que de mourir comme ça? Je suis sûr que monsieur le capitaine, votre mari, vous avait stylée aussi... Il était bien aux chasseurs alpins, n'est-ce pas?

La comtesse de Gorelli vida encore une tulipe de vin rose. Elle paraissait tout à fait à l'aise, avec ce soldat à l'humeur romanesque comme la sienne.

— Mais comme c'est passionnant, tout ceci ! Les artistes sont des voyants !... Vous venez de me dire que le capitaine m'avait « stylée »... Il m'a élevée à lui ; il m'a donné des ailes, et m'a guérie de mes crises un peu morbides de lassitude nerveuse. Nous étions tous tendus vers son idéal, fortifiés de la conviction qu'il serait un jour utile, et il supportait comme un religieux la médiocrité, les mesquineries de la garnison. Il tenait à son poste d'alpin... Moi, comme une femme d'artiste (comme la vôtre, monsieur), qui doit doubler l'effort de son compagnon, je tâchais d'adoucir la tâche sacrée de mon maître... Des ans d'expectative !... Tantôt en Afrique, et je chevauchais à sa suite, dans le désert ! tantôt dans les villes de l'Est, ou parfois, dans ma bastide sous les pins parasols, au bord de notre Méditerranée. Nous travaillions, nous collaborions toujours. Dieu nous protégeait. Nous portions la France dans un ostensoir. Quand mon mari analysait des ouvrages militaires allemands, j'étudiais mes livres de médecine et de chirurgie ; et, quand nous avions fini, je lui lisais du Dante, du Shakespeare, du Vigny, les plus beaux vers de toutes les littératures. Nous montions très haut, nous planions et puis, nous redescendions sur terre... Monsieur de Gorelli, royaliste et aristocrate, croyait au peuple et aimait les simples : les innocents avaient une

attirance pour nous... Nous étions loin de la société mondaine... Ce fut sublime ! Il n'y a pas d'autre mot... mais cela ne pouvait se prolonger ; et, jusqu'à ce que cela finît, ce fut un crescendo perpétuel, comme dans les grandes scènes de *Tristan*. Combien de fois avons-nous joué à quatre mains le second acte de ce chef-d'œuvre ! La vie d'abord, ensuite, la mort, à quoi l'amour total aspire dans son ascension vers l'éternel ! Là-haut, il faut étouffer, afin de ne pas connaître la chute hideuse des aviateurs ! Quelquefois, l'un des deux passagers se broie... Et le survivant remontera vers le zénith avec un autre compagnon... Ainsi le veut la nature ! point le vrai amour ! La rose s'ouvre, grandit, jusqu'à ce que, devenue une touffe décuplée, ses pétales se décolorent, perdent leur arome et se détachent... N'avez-vous pas l'horreur des fleurs séchées, de ces cadavres que l'on oublie dans un vase, au lieu de les rendre à la terre en pleine floraison embaumée?

En débitant ce couplet, aussi confus que ses désirs, madame de Gorelli fermait les paupières; elle ôtait et retirait ses gants. Charles Migonnaud ne la quittait pas une seconde du regard; et, d'après les grimaces et les gestes du bohème, je transcrirais ainsi sa pensée : « Bravo, petite madame ! Si j'avais un pareil vocabulaire, je répondrais des choses pas plus mal ; mais à quoi ça sert? C'est évident, c'est *très* évident, trop évident tout cela ! Si, au lieu de *causer*, vous vouliez *poser*, ce serait fameusement chic, de faire votre *médaillon*, au lieu de rater celui du défunt ! On ne parlerait pas de guerre ! Pas à Paris, la guerre, l'héroïsme *et cœtera, et cœtera* ! Ici, le vrai du vrai, c'est des beaux *plans* et une belle petite femme comme modèle et comme amie. »

Cette visite se prolongeait trop. Charles lâcha :

— Encore un verre, comtesse ? Vous avez la gorge sèche.

Elle refusa, sans rire. Elle ne paraissait pas voir que son exaltation avait mis Charles en humeur trop libre. Se trompant toujours sur ses mobiles intérieurs, madame de Gorelli avait été trop lyrique, en célébrant son bonheur légitime d'épouse, elle avait éveillé les sens de l'artiste.

***

Charles Migonnaud n'eut plus de gêne avec sa visiteuse ; il commençait à la juger moins ignorante de l'Art, une sorte de camarade comme il en avait tant eu, à l'École, une de ces femmes à qui l'on peut tout dire et tout montrer.

— Si je vous déballais mes esquisses de guerre? J'ai des cires, que j'ai proposées à H... pour la fonte. Il paraît que c'est pas pour le public. Allons, tant pis ! Je vais vous prendre à témoin.

Il souleva une cage de fer, sans fond, qui recouvrait, comme un fromage, deux figurines : une femme nue, gisante, un bras replié sur les yeux ; debout, plus loin, un soldat boche semblait se disposer à fuir, à demi vêtu... il y avait l'indication d'un autel, une croix renversée, un fusil à terre... Cette maquette était énergique, une des meilleures que Migonnaud eût encore produites ; mais comment l'ingénu avait-il offert à H... un sujet aussi scabreux, pour l'éditer pendant la guerre? Pourquoi soumettait-il le cas à madame de Gorelli?

La comtesse prit son face-à-main, admira innocemment le corps de la femme nue :

— Elle dort, — dit-elle.

***

Comme si madame de Gorelli avait deviné le désir de Charles Migonnaud, elle lui promit, à la fin de cette visite, qu'elle reviendrait voir le médaillon de son mari, elle se demandait si elle ne devrait pas, aussi, laisser une image d'elle. Un double portrait avait toujours été le désir du capitaine. Avant de couper ses cheveux et de coiffer la cornette, elle laisserait ce souvenir aux siens, là-bas, sous les oliviers de Provence. Migonnaud, avec un empressement tout nouveau, l'assura qu'il réussirait le profil du capitaine : la veuve le guiderait, pendant les séances. J'eus beau dire à madame de Gorelli que Migonnaud n'achèverait jamais son ouvrage, elle ne me crut pas.

— Je vous suis obligée, monsieur, — me déclara-t-elle, — de m'avoir conduite chez ce grand artiste. Nul mieux que lui

n'aurait compris mes sentiments. Chaque être suit la ligne fatale de son destin : celle de monsieur Migonnaud devait croiser la mienne ; vous fûtes la conjugaison. Comme monsieur de Gorelli, monsieur Migonnaud sent la poésie de la guerre ; il est un enthousiaste du devoir patriotique... Il a le même timbre de voix que mon cher époux... On se fait du bien, quand on est de la grande famille militaire... Je retrouverai auprès de notre sculpteur l' « exaltation » de ces années défuntes que je vous contais, ces années d'avant la guerre, ces années si brèves où nous nous préparions au salut de la France, au sacrifice suprême. Le tocsin sonna ; enfin s'acheva le jour où les bagages, les paquetages de guerre, les cuirs et les aciers, que Rameau entretenait comme des pièces de vitrine, furent bouclés, portés non plus pour des manœuvres, mais pour la *Revanche*... La *Revanche* !... Mon capitaine et son ordonnance en étaient les instruments... Ils sont partis ! Je les suivis de près, avec ma robe blanche à croix rouge. Seule maintenant, avant de revêtir la robe de bure, il m'a plu d'entendre le hurrah de la mêlée. Ensuite, ce sera le murmure des prières, à matines et à laudes...

Il ne restait plus à souhaiter, pour madame de Gorelli, qu'une de ses crises de dépression, qui l'empêchent d'aller jusqu'au bout, comme elle dit.

***

Les deux lettres qui suivent calmèrent mes scrupules.

De Charles Migonnaud :

« *Carissimo Padrone*,

» Veuillez m'excuser auprès de madame de Gorelli. Les médaillons ne seront jamais faits. Si j'avais réussi du premier coup, ç'aurait été un petit bénef pour ma Mère-Minette. Or, c'est raté ; et je ne recommencerai pas. L'asti spumante, la grâce de la belle madame rousse, ont troublé peut-être un cerveau qui n'est jamais d'aplomb ! Encore de mes pataquès ! Pourquoi n'avez-vous pas été chercher les petites? Elles étaient dans la cuisine ; vous ne le saviez donc pas? Minette et les

petites seront à Bréat, dimanche. Lundi, je quitte pour le dépôt ; et, de là, Salonique. C'était organisé ; mais j'aurais pu remettre un peu. Je ne ferai plus de bêtises. Votre petite veuve a failli me faire perdre les avantages — oh ! pas pour longtemps ! — des graves leçons morales de la guerre. De trop bons amis me retenaient, à cause de ce que je dois aux petites et à leur mère. Ne faut-il pas surtout à leurs jeunes âmes un exemple qui aide à former leur conscience? On leur doit de se tenir bien, de faire le mieux possible, car, si l'on est à eux, l'on appartient aussi à l'ordre universel.

» Orgueilleux qui jouis de ton cerveau souple et délié, comme le cavalier d'un cheval fringant, tu pourras, au temps de paix, prendre des airs ! mais sache que ces parures ne te sont que prêtées ! dans la guerre, luxe nuisible, ferments de crainte, comme les tendresses, les amitiés, l'Art lui-même ! Je veux d'abord faire un acte pieux : tout reporter à l'*Origine* et n'avoir que la seule et divine richesse de la Ferveur. Nos enfants, ceux qui nous prolongent, que doivent-ils savoir, sinon que rien ne vaut hors du *culte intérieur*, par quoi l'on est toujours riche, même dans la misère, et toujours allègre, même dans la peine? Et puis, tous les amis qui sont au péril, tous les copains, comment ne pas *croire* avec eux et ne pas leur dire : « Me voici !... » Je retournerai donc, tranquille, et sans regrets. En restant, je ne donne pas de solution au problème pour lequel je vous ai en vain consulté. Il n'y en aura une, qu'à longue échéance. Or, je pourrais être tué par un tuyau de cheminée dans la rue. En partant, je n'empêche rien, mais je puis laisser aux petites un héritage moral, par lequel je m'acquitterai des plus grosses dettes.

» L'Aube, notre Maître ! Un jour d'expansion, vous nous parliez à mon frère et à moi de cet état où, à peine tiré du sommeil, vous sentiez l'existence suspendue et au repos, l'*angoisse des recommencements* ; à peine quelques oiseaux, jetant leurs cris comme une plainte, se cherchant dans la pâleur de l'aube... cet état, est-ce la vie? Percevoir seulement, sans agir? A la guerre, tout chante, à l'aube ; et le bruissement des balles, la mort possible au-dessus de vos têtes, tout vous rappelle : « N'as-tu pas assez joui? Qu'importe un jour de plus, si ce n'est pour servir les autres? »

» J'ai écrit à madame la comtesse de Gorelli. Elle approuve mes raisons.

» Votre...

» CH. M. »

De la comtesse de Gorelli :

« Monsieur,

» Quelques jours loin de la guerre, et je faisais déjà des projets que j'ai abandonnés pour le moment. Vous voudrez bien vous occuper du médaillon du capitaine, si monsieur Migonnaud ne repart pas. N'ayant plus l'appui moral de mon cher époux, je vais recourir aux conseils de ma tante. Je tâcherai, dans la retraite, de voir plus clair en moi-même. Aloïs vous tiendra au courant de ce qui suivra.

» Veuillez, monsieur, recevoir, ici, l'assurance de mes sentiments les meilleurs et de ma gratitude pour la peine que vous avez prise.

» SIMAS-GORELLI »

***

Cet homme et cette femme, confrontés une minute, se séparent déjà, emportés, chacun sur l'aile de sa chimère. Dans l'instant qu'ils se sont rejoints, est-ce moi qui, sans le vouloir, ai pressé le bouton de la lampe électrique qui les fit voir l'un à l'autre? Où vont-ils?

Peut-être, un jour, quelqu'un entendra dans une chapelle de couvent la voix d'une nonne qui aura été madame de Gorelli...

Dans quelque échoppe de Montparnasse, un amateur distinguera, peut-être, un jour, au milieu de la ferraille et des vieux chiffons, une maquette de cire, un morceau non signé, et se demandera : « Quel est le grand artiste qui fit cela? » Le nom de Migonnaud s'effacera sur une plaque pendue au bras d'un héros obscur de la Grande Épopée, squelette enfoui dans le sol.

Et Joëlle et Misia seront des mères, dont un fils, beaucoup plus tard encore, achèvera, peut-être, ce qu'un mystérieux grand-père aurait voulu réaliser...

JACQUES-É. BLANCHE

1er Juin 1917.

LES NOUVEAUX TYPES DE NAVIRES DE COMBAT

I

NOUVEAUX CUIRASSÉS ET MONITORS DE SURFACE

Quand éclata la guerre de 1914, le type de cuirassé le plus puissant, et le plus couramment copié à l'étranger, était le modèle anglais *Queen-Elisabeth*.

Ce bateau de 28 500 tonnes de déplacement, et de près de 200 mètres de long, réunit tous les perfectionnements alors connus : grosse artillerie du plus fort calibre, — huit canons de 381 millimètres en quatre tourelles battant chacune presque tout l'horizon, grâce à la disposition de deux d'entre elles en *marches d'escalier* ; artillerie moyenne composée de seize canons de 152 millimètres, tous sous cuirasse. Cette artillerie est complétée par douze canons de 76, et au moins quatre pièces de même calibre, d'un modèle spécial, disposées pour le tir vertical contre les aéroplanes. Une formidable batterie sous-marine de huit tubes lance-torpilles doubles, du calibre énorme de 533 millimètres, achève de porter au maximum la puissance offensive de ce vaisseau. Le cuirassement, très étendu, recouvre la majeure partie de la coque hors de l'eau ; les plaques ont des épaisseurs variant de 330 et 254 millimètres à la ceinture milieu, à 152 millimètres aux extrémités ; les tourelles de grosse artillerie possèdent des plaques de 356. Une tranche cellulaire est comprise entre deux ponts cuirassés;

un pont supérieur blindé défend quelque peu l'intérieur du bâtiment contre les bombes lancées par les aéroplanes et les zeppelins. Un double fond complet, un compartimentage poussé à l'extrême, et même, dans la partie médiane, deux cloisons latérales cuirassées, protègent dans une certaine mesure le bâtiment contre l'action des torpilles. Les machines, d'une puissance totale de 60 000 chevaux, chauffent exclusivement au pétrole, et font donner 25 nœuds au *Queen-Elisabeth*.

En face de ce bâtiment on pouvait citer nos futurs cuirassés, type *Normandie* (en achèvement) et *Tourville* (alors en projet), de 25 000 et 28 500 tonnes, 21 et 23 nœuds, portant le premier douze, le second seize canons de 340, en tourelles de quatre canons chacune, et une très nombreuse batterie de pièces de 138 millimètres (ving-quatre canons) pour combattre les torpilleurs et autres bâtiments légers. Le *Queen-Elisabeth* représentait le champion du calibre maximum joint à la plus grande vitesse possible ; les types français procédaient de la théorie dite du gros volume du feu, des coups plus nombreux, chacun d'une puissance jugée suffisante pour obtenir un résultat important ; ils possédaient une vitesse moins élevée, mais permettant de constituer des escadres homogènes.

Tout monitor, tout bâtiment cuirassé spécialisé en vue de la guerre des côtes, était chassé depuis près de vingt ans des programmes de constructions neuves. Les marines française et anglaise, et, dans une mesure moindre, les autres marines, produisaient le cuirassé maximum, uniquement destiné au combat d'artillerie en haute mer, protégé par un cuirassement étendu et aussi par le feu puissant et précis de ses propres pièces : la défense contre la torpille était tout à fait insuffisante, pour ne pas dire nulle.

Nous ne saurions mieux comparer cette flotte qu'à la flotte en bois à vapeur qui fit la guerre de Crimée, ou du moins la première année de cette guerre (1854). Bien que le canon-obusier à la Paixhans existât depuis vingt-cinq ans, on continuait de construire des vaisseaux en bois pour le combat d'escadres en haute mer. Ces vaisseaux n'étaient capables de résister qu'aux boulets pleins ; la bataille de Sinope (30 novembre 1853) où les frégates turques furent détruites et incendiées en une heure et demie par les obus russes fut,

pour les marins d'alors, une révélation analogue à celle qui apparut aux admirateurs des cuirassés après la destruction du *Cressy*, de l'*Aboukir* et du *Hogue* par le seul sous-marin allemand *U-9*, le 22 septembre 1914. Immédiatement, on songea aux moyens de résister à ces projectiles, et la cuirasse de fer, que beaucoup de gens préconisaient depuis dix ans et plus, reçut sa première application pratique sous l'empire des nécessités mises en évidence par la guerre.

Posées sur cales en septembre 1854, les cinq batteries flottantes étaient prêtes à l'action le 5 juillet 1855, et leurs premières armes furent l'attaque de la forteresse de Kinburn, sur le Dniéper, le 18 octobre de cette même année [1]. L'apparition de ces navires, qui ressemblaient à « de gros bâtiments de transport, à des chalands », excita d'abord une sorte de stupéfaction qui se teintait, chez les marins, d'une pointe de raillerie. Ces bateaux marchaient mal, ne gouvernaient guère; ils firent aux fanatiques de nos beaux vaisseaux rapides, type *Napoléon*, exactement le même effet que, soixante ans après, produisit l'apparition des premiers cuirassés défendus sérieusement contre la torpille, et que M. Ashmed Bartlett a si bien rendus, à la fin de l'année dernière, dans le *London Daily Chronicle*, en décrivant l'arrivée de ces monitors britanniques sur la rade de Kephalos.

Le nom de *Monitor* fut donné, en 1861, à un bâtiment ras sur l'eau, d'un peu moins de 1 000 tonnes de déplacement, pourvu d'une tourelle cuirassée armée de deux canons bouche, commandé par le gouvernement des États du Nord Amérique au célèbre constructeur John Ericcson qui exécuta son marché dans le délai stipulé de cent jours. Les nouveaux monitors, comme d'ailleurs leurs plus lointains ancêtres de la guerre de Sécession, ont une tourelle cuirassée unique, derrière

1. Voir au sujet de ces batteries : *Les Merveilles de la Science*, de Louis Figuier : *La Marine cuirassée*, de M. Paul Dislère ; les articles de M. Langlois, officier d'administration d'une des batteries de 1854, *Revue des Deux Mondes* des 1er et 15 février 1858. Les batteries flottantes françaises déplaçaient 1 500 tonnes pour une lengueur de 53 mètres ; elles portaient 16 canons de 50 (19 centimètres) et 300 hommes d'équipage. Malgré un gréement de trois mâts goélette et une machine de 150 chevaux actionnant une seule hélice, elles ne marchaient pas à plus de 4 nœuds, à la voile ou à la vapeur. En outre elles embardaient constamment. Il fallut les remorquer sur le lieu de l'action. Mais leurs plaques de fer de 11 centimètres les rendaient invulnérables.

laquelle se dressent, d'abord un mât tripode, puis une cheminée petite et basse. Le reste de la coque émerge à peine, ce qui fait paraître immenses la tourelle, la volée des deux canons de gros calibre et le mât à trépied, surmonté d'une hune télémétrique de forme oblongue.

Mais, tandis que sur les premiers monitors, la coque immergée était plus courte et plus étroite que le radeau cuirassé qui formait le pont et la muraille verticale, la coque sous-marine des nouveaux monitors est renflée et beaucoup plus large que le pont. Elle forme sous l'eau deux espèces de trottoirs. Les monitors ont trois coques. Entre la coque extérieure et la coque intermédiaire l'eau forme matelas. C'est elle qui reçoit le choc de l'explosion. Des orifices, situés à la partie supérieure du monitor, sont calculés pour permettre à l'eau refoulée par la boule de gaz de trouver une issue et de *scier* ainsi l'effort de l'explosion. Entre la coque intermédiaire et la coque intérieure se trouve un matelas d'air comprimé, destiné à former ressort.

Ce système avait été étudié et expérimenté en France, un peu avant la guerre, et n'avait pas donné les résultats attendus ; les dernières torpilles allemandes de sous-marins sont chargées à 190 kilogrammes de trinitrotoluène, ne l'oublions pas. Toutefois, le système de protection des nouveaux monitors anglais, s'il ne peut procurer une immunité absolue, est un des moins mauvais palliatifs qui se puissent concevoir. Mais il a l'inconvénient de créer une sorte de radeau sous-marin, très peu favorable à la vitesse et aux facultés évolutives. Par contre, les roulis et les tangages sont réduits au minimum d'amplitude, et le tir en est grandement facilité. Ces bâtiments, qui ont fait d'excellente besogne aux Dardanelles et sur la côte belge, se divisent en trois classes : les plus forts sont armés de deux canons de 35,6, dans la tourelle, et, en outre, de canons légers (76 millimètres) contre avions ; la classe moyenne aurait un canon de 234 millimètres à l'avant et un de 152 à l'arrière ; les plus petits, deux canons de 152. Nous avons les noms de sept de ces monitors qui opèrent, ou du moins, opérèrent contre Zeebrugge, sous les ordres de l'amiral Bacon[1]. Les plus

1. D'après le *Jane* de 1916, les canons seraient ou des 381 construits d'abord pour les superdreadnoughts classe *Royal-Sovereign*, ou les huit 356 construits aux États-Unis pour le cuirassé grec *Salamis*, et achetés par le gouvernement anglais.

grands de ces monitors proviendraient d'une transformation des croiseurs protégés anglais classe *Edgar* [1].

Les Allemands n'ont pas tardé à construire un type similaire. Le besoin de bâtiments semblables leur a été, en effet, révélé par l'échec de leur attaque contre Pernau et Riga, en août 1915, échec causé, en partie, par la difficulté d'employer des cuirassés *torpillables* et à grand tirant d'eau, contre un adversaire qui dispose de sous-marins et de batteries de terre convenablement armées.

Ces nouveaux monitors auraient été obtenus, pour une part, par la transformation des vieux petits garde-côtes type *Sachsen* et surtout *Siegfried* (4 100 tonnes, 5 500 chevaux, 15 nœuds, trois canons de 24 centimètres, dix de 8,8), pour une autre part, peut-être la plus importante, au moyen de constructions entièrement neuves. Le tirant d'eau serait ramené à trois mètres ; la protection serait aussi obtenue par une carène à triple enveloppe, mais ces enveloppes seraient faites de plaques de blindage dont l'épaisseur irait en décroissant de l'extérieur vers l'intérieur. Ainsi la première coque aurait une épaisseur de 200 millimètres ; la deuxième 100, la troisième 12 seulement. Les espaces compris entre ces trois enveloppes de carène, dont l'écartement n'est pas uniforme, seraient remplies d'une matière élastique n'offrant aucune résistance locale à la puissance d'explosion d'une torpille ou d'un projectile creux. Bien entendu, les techniciens allemands affirment, — confidentiellement... aux journalistes, — l'excellence du système, qui est à l'épreuve de tout engin connu, obus ou torpille : la matière encombrante doit absorber la puissance d'explosion [2].

L'armement militaire, composé de deux ou de quatre canons du plus gros calibre Krupp (380 ou 406), est en tourelles fermées. La coque n'a qu'un très faible relief sur l'eau. La vitesse atteint environ 10 nœuds. Mais les monitors de 1915, tant anglais qu'allemands, ne sont, comme nos batteries de 1854,

1. *Gibraltar*, *Endymion*, *Theseus*, *Grafton*, *Edgar*, lancés en 1891-1892. 7 500 à 7 800 tonnes, 109 m. 80 de long, 18 m. 30 de large, 7 m. 20 de tirant d'eau 13 000 chevaux, 19 à 20 nœuds, deux hélices ; armement primitif, deux canons de 234 millimètres à 30 calibres, et dix de 152 à 45 calibres. Après transformation, ces bateaux ont perdu la moitié de leur vitesse, il va sans dire.

2. *Rivista Marittima* de janvier 1916, p. 120.

que l'ébauche mal dégrossie de ce que certains croient être le bâtiment de l'avenir. Après la guerre de Crimée, les cuirassés de haute mer eurent peine à venir au monde : les marins tenaient à leurs vaisseaux à vapeur rapides et bien mâtés.

Pour un motif analogue, on vante partout le *dreadnought rapide*, plus ou moins protégé contre la torpille, mais fortement pourvu d'artillerie. C'est ainsi qu'en mai et juin 1915, on étudiait en Angleterre et aux États-Unis deux types similaires, d'environ 32 000 tonnes, 30 et 32 nœuds de vitesse, armés de six ou huit canons de 406 ou de 381 en tourelles fermées [1]. Au cours d'une conversation qu'il eut au mois de décembre 1914, avec l'ingénieur italien Lorenzo d'Adda, le prince Henri de Prusse s'élève contre les dreadnoughts et déclare : « On n'a jamais voulu m'écouter : je ne demandais que des *croiseurs-cuirassés* pour la guerre de course, des navires pose-mines, et des sous-marins, beaucoup de sous-marins. » (*Revue Suisse* de mai 1916.) Il est probable que *croiseur-cuirassé* est pris ici comme synonyme de *croiseur de bataille*, bâtiment qui réalise le croiseur-cuirassé maximum.

Mais, toutefois, l'accord n'était pas unanime, il s'en fallait de beaucoup. Presque à la même époque, en août et septembre 1915, deux projets de bâtiment de mer blindé contre la torpille étaient soumis au gouvernement américain et à l'amirauté britannique. Dans le *Shipping World*, un constructeur anglais, M. Holzapfel, esquisse ainsi son bâtiment : déplacement 31 500 tonnes ; longueur 180 mètres, largeur 33, tirant d'eau 7 m. 50; cuirasse de ceinture épaisse de 500 millimètres et haute de 3 m. 60, continuée jusqu'à la quille par un blindage courbe de 127 millimètres, pour résister aux torpilles et aux mines. Le cuirassement pesant 12 000 tonnes, il resterait 19 500 tonnes pour le poids de la coque, des machines, de l'armement militaire, etc... ; l'auteur du projet espère néanmoins une vitesse de 17 à 18 nœuds.

Le fameux programme naval américain de 1916 comprend la construction de 10 dreadnoughts et celle de 6 croiseurs de

1. Voir, notamment, la *Rivista Marittima* de mai et de juilet-août 1915 p. 152 ; le *Naval and Military Record* du 22 septembre, p. 594 (opinion de l'amiral américain Perry), etc., etc.

bataille, mais déjà les cuirassés nos *43* et *44*[1] (année budgétaire 1915-1916), sont pourvus de dispositions qu'on disait plus sérieuses contre les torpilles ; on se serait efforcé d'augmenter l'espace offert aux gaz pour se détendre en portant à 6 mètres la distance laissée entre la coque intérieure et la coque extérieure. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'inanité d'un pareil moyen pour résister au « projectile gazeux » créé par l'explosion de la torpille[2].

En ce qui concerne l'armement, les États-Unis, après bien des hésitations, semblent devoir adopter le canon de 406 sur leurs nouveaux cuirassés.

Enfin, le capitaine de vaisseau Sims, inventeur, avec Édison, de la torpille dirigeable qui porte leurs noms, a préconisé devant la commission de la marine de la Chambre, un cuirassé semi-submersible, naviguant en demi-plongée en ne laissant émerger que sa cheminée et ses deux tourelles, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière. Le commandant Sims ajoute que ce bâtiment pourrait bien avoir été construit par les Allemands et constituerait la surprise de la guerre actuelle[3] qu'ils ne cessent d'annoncer. Or, d'après le fascicule de la *Rivista Marittima*, toujours bien renseignée, voici ce que serait ce nouveau type tout récemment étudié par les Allemands, et dont, suivant certaines informations, quelques unités auraient

1. *Tennessee* et *California*.

2. *Le Moniteur de la flotte* du 1er janvier dernier affirme, en effet, que les cuirassés nos 43 et 44 vont recevoir des dispositions intérieures nouvelles contre les torpilles ; ces dispositions sont tenues secrètes. On déclare cependant que l'espace entre les deux coques, intérieure et extérieure, serait porté à 6 mètres.

3. Les dreadnoughts proprement dits ont un déplacement de 33 121 tonnes métriques, 21 nœuds de vitesse ; un armement de huit canons de 406, de dix-huit de 127, de huit de 76 anti-aéronefs. L'équipage est de 1 022 hommes. Ces canons de 406 sont des pièces de 45 calibres de longueur, tirant chacune, à 800 mètres de vitesse initiale, un projectile de 950 kilogrammes avec une énergie de 31 000 tonneaux-mètres, et des affûts permettant de pointer utilement à 25° en hauteur ce qui correspond à une portée maxima de 27 kilomètres. — Les croiseurs de bataille auront, d'après le *Scientific American*, un déplacement de 34 000 tonnes, 266 mètres de long, 27 m. 10 de large, et 9 mètres de tirant d'eau. Des machines de 180 000 chevaux leur donneront 45 nœuds de vitesse. Ces machines seront placées au centre du bâtiment et alimentées par des chaudières disposées en deux étages différents. Le groupe central des turbines à vapeur actionnera quatre lignes d'arbres par l'intermédiaire de quatre transformateurs électriques de 35 000 kilowatts chacun. Après bien des hésitations on a adopté non l'armement de huit pièces de 406, mais dix canons de 354 et de 50 calibres disposés en quatre tourelles (les tourelles extrêmes à 3 canons). Il y a en outre vingt pièces de 127 et quatre de 76. L'équipage sera de 1 274 hommes.

déjà été mises sur cales! Armement : huit canons du nouveau calibre 420 Krupp, en quatre tourelles, probablement en « escalier » (type *Michigan*) ; la coque, protégée contre la torpille comme celle du monitor allemand nouveau (triple fond cuirassé, matières élastiques), aurait la largeur et le tirant d'eau maximum compatibles avec les dimensions du canal de Kiel (soit environ 30 mètres et 9 mètres) ; par contre la longueur serait considérablement accrue, pour que le déplacement pût correspondre à l'augmentation de poids occasionnée par l'accroissement du calibre des grosses pièces, et à la surcharge due à la triple cuirasse contre la torpille. La vitesse, d'environ 25 nœuds, serait obtenue avec des machines de 80 000 chevaux [1]. Ces cuirassés monstres réaliseraient bien d'autres innovations, telles que : emploi de *six* hélices pour fractionner encore davantage la puissance motrice et perdre le moins de vitesse possible en cas d'avarie d'une des machines ; propulsion électrique, d'après un système de la maison Siemens, de Berlin et de l'*Actien Electricität Gesellschaft*, qui n'ont fait que reprendre les essais du célèbre ingénieur américain Emmet, de la *General Electric C°*. Les Allemands installeront sur leurs cuirassés neufs une station centrale de 10 000 à 15 000 kilowatts pour alimenter les machines propulsives et la plupart des machines de servitude du bord ; l'énergie électrique est aisément transmise par des câbles ; on supprime ainsi des kilomètres de tuyauterie et des chances d'avaries et d'accidents multiples. L'installation serait à courant alternatif à basse fréquence.

Les Italiens demeurent sceptiques. Ce projet, pensent-ils, ne recevra qu'après la guerre un commencement d'exécution. Actuellement, les chantiers allemands sont trop absorbés par la construction des submersibles, des monitors, des bâtiments légers, et peut-être par l'achèvement des cuirassés commencés en 1914.

Cependant les Italiens ont eux-mêmes étudié des types originaux. L'un d'eux, conçu par le colonel Ferretti et décrit

1. *Rivista Marittima* de mars 1916, p. 511. — Mentionnons aussi le bruit persistant du réarmement des cuirassés allemands *existants*, avec les canons de 420. On a rejeté — à notre avis trop légèrement — cette hypothèse, vraisemblable s'il s'agit de canons courts.

dans le *Scientific American* du 7 octobre 1916, est un croiseur de bataille de 32000 tonnes et 28 nœuds, peu élevé sur l'eau, sans nulle superstructure, cuirassé de bout en bout. Son pont supérieur est un pont blindé en dos de tortue ; la cheminée, unique et large, est elle-même recouverte d'un capot cuirassé. L'armement comporte dix canons de 380.

II

LES SOUS-MARINS NOUVEAUX

Nous ne parlerons pas, pour toute sorte de motifs, des sous-marins français. Nous ne dirons que quelques mots de certains nouveaux sous-marins anglais. Par contre, nous exposerons, avec le plus de détails possible, les renseignements qui ont été publiés sur les sous-marins allemands.

Notons d'abord ce fait. Vingt sous-marins britanniques ont été mis sur cales, au début de la guerre, en différents chantiers américains, et notamment au chantier Wickers de Montréal (Canada) [1]. La *Rivista Marittima* de janvier dernier rapporte que dix d'entre eux ont traversé l'Atlantique par leurs propres moyens et fait route pour Portsmouth (d'Angleterre) ; à leur arrivée ils possédaient encore assez de combustible pour pouvoir retourner au Canada sans se ravitailler. Le premier de ces dix bateaux aurait même rallié directement Malte, sans escale.

La *Rivista* ajoute que ces sous-marins, tous identiques, de 358 tonnes à la surface et 434 tonnes en immersion, sont munis de moteurs de Diesel à quatre temps, avec lesquels ils filent 13 nœuds à la surface, tandis que des sous-marins américains de même tonnage, pourvus de moteurs à deux temps, donnent environ 14 nœuds. Mais nos alliés ont sacrifié un nœud de vitesse pour obtenir un fonctionnement absolument sûr.

1. Ne pas confondre ces bateaux avec deux petits sous-marins achetés au Chili dès le mois d'août 1914 : « L'effet de cette acquisition fut immense. Non seulement la population [du Canada] fut très rassurée, mais il est à croire que les navires de guerre allemands furent détournés, par la perspective des torpilles canadiennes, sans cesse à l'affût, de se livrer à aucune destruction des villes de notre littoral ». *Correspondant* du 10 mai 1915, p. 475.

J'ajoute, après l'avoir déjà écrit dans *le Rappel*, que certains sous-marins anglais, qui ont opéré dans la Baltique, sont armés d'un obusier de 6 pouces (152 millimètres), lançant un projectile d'environ 40 kilogrammes chargé de haut explosif. Il s'agit, bien entendu, d'une pièce courte, légère, à réactions peu violentes, telle enfin qu'un sous-marin peut la porter.

Or, dans le *Daily Telegraph* du 15 février 1916, Sir Archibald Hurd décrit un type de sous-marin allemand analogue, armé d'une artillerie encore plus puissante :

Leur désignation la meilleure, dit-il, serait celle de *sous-marins monitors*. On les a déjà vus à la mer, et on ne peut mettre leur existence en doute, car ils sont le sujet de la conversation des neutres qui parcourent la Baltique pour leurs affaires. Ce sont réellement de grands navires. Au-dessus d'une coque plus ou moins cylindrique est construite une longue batterie bien protégée par la cuirasse, qui peut être rendue complètement étanche. Elle s'étend sur une distance considérable le long de la coque, et au milieu est le kiosque de commandement d'où partent les ordres. Des canons sont montés à l'intérieur de cette batterie ; leur calibre est inconnu[1], mais ce sont certainement les pièces les plus puissantes que les Allemands aient encore employées sur des submersibles. ...Comme les navires plus petits, dont les Allemands ont déjà perdu un si grand nombre, celui-ci est capable d'approcher, sans lui donner l'éveil, sa proie, le navire de commerce. Il peut placer sa batterie cuirassée juste au niveau de la mer, en laissant entièrement sous l'eau sa coque qui, autrement, pourrait être frappée par les projectiles. Dans cette position d'affleurement il sera parfaitement à l'abri des coups de l'artillerie très légère d'un navire marchand, puisque ses canons et les hommes qui les servent seront défendus par les murailles d'acier de la batterie. Survienne un vaisseau de guerre ennemi : le submersible aura vite fait de fermer les sabords de sa batterie et de disparaître de la surface.

Nous avons écrit à ce sujet, le 17 février 1916, à Sir Archibald Hurd, qui voulut bien nous répondre qu'il tenait ce

1. Le *Daily Mail* du 16 février indiquait que ce calibre était de 15 centimètres et le *Journal de Genève* du 15 avril (p. 2), dit que la batterie contient deux canons de ce calibre et que le déplacement de ces monitors submersibles dépasse 2 000 tonnes. Ces énormes sous-marins ne sont pas uniques au monde. Les Anglais achèvent deux classes nouvelles d'immersibles, dont l'une composée de bateaux d'au moins 2 000 tonnes, donnant 24 nœuds en surface, avec une combinaison de deux moteurs à vapeur (turbines à engrenages) et un Diesel. La vitesse de plongée est de 15 nœuds, avec un moteur électrique. Leur artillerie serait constituée par quatre canons de 101 et des tubes lance-torpilles de 533. (*Information* du 30 décembre 1916 et *Rivista Marittima* de décembre 1916.

renseignement de source absolument sûre, et que l'éditeur de *The Engineer* venait de lui adresser une lettre où il disait avoir reçu dès février 1913, un article d'un neutre résidant en Allemagne sur un type de monitor sous-marin dessiné déjà à cette époque.

La *Neue Zuercher Post*[1] a publié un article de l'ingénieur Treitel qui donne sur ces monitors des détails d'une extraordinaire précision[2]. Il s'agit de bateaux *en construction*, au chantier Germania, à Kiel.

Cet ingénieur mentionne d'autres types qui auraient des Diesel, et déplaceraient plus de 1 800 tonnes[3].

Malgré cela, les sous-marins considérés comme les meilleurs, ceux que l'Allemagne a mis en construction en 1916 par séries les plus nombreuses, sont les bateaux de 835 tonnes et 65 mètres, type *U-19* à *U-38*, et ceux de 1 200 tonnes et 82 m. 50, type *U-39* à *U-70* (?). Les tonnages sont indiqués en plongée. Primitivement ces bateaux portaient, les premiers quatre tubes de 50 centimètres et deux canons de 8,8 ; les seconds six tubes et

1. Citée par la *Rivista Marittima* d'avril 1916, p. 115, et confirmée en septembre par un article de la *Gazette de Francfort*, sous la signature « Prometheus ».

2. Déplacement en plongée 5 000 tonnes, longueur 126 mètres, moteur de surface 18 000 chevaux et 26 nœuds, moteur de plongée, 16 nœuds. Armement : trente tubes lance-torpilles avec trois torpilles par tube (quatre-vingt-dix torpilles), canons de « moyen calibre » dans une tourelle cuirassée à éclipse. Canons de petit calibre anti-avions sur affûts réversibles. Kiosque extensible cuirassé ; 125 à 150 mines dans un compartiment arrière ; 600 tonnes de pétrole, et distance franchissable de 18 000 à 20 000 milles à vitesse économique.

3. Déplacement 2 200 à 2 400 tonnes, longueur totale 85 mètres ; largeur 8 mètres, hauteur totale, kiosque non compris, 6 mètres ; moteurs de surface 7 000 chevaux et 22 nœuds (quatre lignes d'arbres et quatre moteurs Diesel de 1 800 chevaux environ chacun, 8 cylindres par moteur). Vitesse de plongée, 14 nœuds. Distance franchissable en surface 6 500 milles (deux fois la traversée de l'Atlantique). Six à huit semaines de vivres et d'eau douce. Armement huit à dix tubes lance-torpilles de 550 millimètres ; quatre à huit canons moyens et petits sur affûts à éclipse, dont certains sont réversibles. Pont supérieur et tourelles cuirassées ; deux embarcations, une de chaque bord sur les flancs ; plombs de sûreté, 18 tonnes. Équipage, 50 hommes environ. État-major, 3 ou 4 officiers de vaisseau, plus 2 ou 3 officiers mécaniciens. Voilà le petit croiseur submersible de 1 500 tonnes que j'avais décrit à la page 239 de mon livre, *Dreadnought ou Submersible*, bien dépassé ; de même mon monitor submersible, de 2 000 à 2 500 tonneaux a pour rival le type allemand de 5 000 tonnes en chantiers. Je ne crois pas d'ailleurs, que l'augmentation des déplacements soit un progrès, surtout pour les sous-marins.

quatre canons du même calibre. Mais, à partir du printemps 1916, les 1 200 tonnes, tout au moins, ont été remaniés.

Ils ont reçu quatre tubes de 55 centimètres et deux canons seulement dont un de 105 à l'avant, et un de 75 anti-avions à l'arrière. Le *U-53*, qui traversa l'Atlantique en octobre, portait cet armement. Tous les 835 tonnes ont des Diesel et filent 16 à 17 nœuds à la surface et 10 en plongée. Certains 1 200 tonnes ont des Diesel et filent 20 nœuds en surface. D'autres ont un moteur unique à vapeur, avec chaudière à lessive de soude. Ceux-là ne donnent que 18 nœuds à la surface. Par contre ils filent 10 nœuds au moins en plongée pendant deux heures, ou restent sous l'eau dix à douze heures en donnant 5 nœuds [1]. D'après divers renseignements de presse, publiés en janvier 1917 (*Rivista Marittima*, notamment), les derniers sous-marins allemands de grande taille ont un avant renforcé et très surélevé qui leur donne la silhouette d'une faucille. Cet avant est un puissant coupe-filets, qui peut rompre, même à petite vitesse, des câbles d'acier de 35 millimètres de diamètre.

Nous ne savons que peu de choses des petits submersibles que nos ennemis ont construits en grand nombre pour la mer du Nord et la Manche, depuis l'ouverture des hostilités. Ces bateaux n'ont certainement pas plus de 200 tonnes en plongée, et la plupart d'entre eux n'en auraient même que 120. Cependant, tous possèdent au moins un tube lance-torpilles, ou deux, de 45 centimètres, un petit canon (probablement de 50 millimètres, qui est le calibre allemand le plus fréquemment employé sur les torpilleurs et les bâtiments légers), une ou deux mitrailleuses, un appareil de télégraphie sans fil, et, bien entendu, un grand nombre de projectiles de toutes sortes, obus pour le canon, balles pour les mitrailleuses, bombes ou pétards de démolition pour couler les bateaux marchands. Comme certains d'entre eux ont été envoyés en Bulgarie et en Turquie, nous sommes fondés à penser qu'ils sont démontables en plusieurs tranches.

Les Allemands ont en outre construit des sous-marins mouilleurs de mines; les mines sont, en principe, leur arme principale; ce sont des bâtiments spécialisés.

1. *Times*, cité par l'*Information* du 6 novembre.

Ces submersibles, dit Sir Archibald Hurd dans le *Daily Telegraph*, ont dans leur intérieur des chambres spécialement construites, à faible capacité d'air et d'eau, dans lesquelles sont emmagasinées les mines. Celles-ci sont un peu plus petites que les mines employées jusqu'à ce jour, mais elles possèdent, néanmoins, une puissance de destruction suffisante. Quand la préparation est complète, et que le submersible a atteint l'endroit choisi pour opérer, la porte de la chambre à faible capacité d'air et d'eau (du sas) et qui communique avec le submersible est fermée (l'homme y a pénétré revêtu d'un scaphandre?); une autre porte à verrou, qui communique avec la mer, est ouverte pour inonder le sas, et les mines sont mises à l'eau l'une après l'autre. Les supports sur lesquels les mines reposent à l'intérieur de la chambre, sont leurs *crapauds*[1] respectifs. Ceux-ci sont pourvus, en leur milieu, d'un appareil semblable à un bras tendu obliquement pour soutenir un poids. Une fois lancée à la mer, la mine tend à monter à la surface, mais l'ancre descend en se retournant, tire le doigt ou bras en bas, tendant à toucher le fond. Le déroulement du cable (*orin*) s'arrête à la profondeur pour laquelle la mine est réglée.

Les mouilleurs de mines les plus nombreux sont les 20 unités de la classe *U C* (la désignation *U B* aurait été donnée aux submersibles torpilleurs construits depuis la guerre). On connaît bien ces bateaux, car deux d'entre eux, le *U C-5* et le *U C-12*, ont été capturés par nos alliés anglais et italiens. Ces bateaux ont été souvent décrits (*Daily Graphic* du 27 juillet 1916 ; *la Nature* du 9 septembre de la même année, etc.). Ils se rapprochent beaucoup des petits sous-marins dont nous parlions tout à l'heure. Ils ont été construits rapidement, en un mois, au début de 1915, en trois tranches démontables plus la superstructure. Leur déplacement est de 190/210 tonnes pour une longueur de 33 m. 50. Une hélice unique leur imprime une vitesse de 6 nœuds à la surface et de 4 nœuds sous l'eau (moteurs semi-Diesel et moteurs électriques). L'armement se compose de douze mines de 540 kilogrammes, du type sphérique, disposées en six puits obliques. Un déclic, commandé de l'intérieur par un levier, permet le mouillage de chaque engin.

Quel est maintenant le nombre total des sous-marins allemands? Telle est l'éternelle question que l'on se pose. Le 1er août 1914, 28 sous-marins étaient achevés. D'après le *Scientific American* du 16 octobre 1915, 60 autres étaient en construction ou ont été mis sur cales dès cette époque, soit 24 bateaux

1. Lourds grappins de mouillage.

de 250 tonnes (ou environ), 12 de 800 et 24 de 1 200 tonnes. La moitié de ces bateaux était entrée en service en octobre 1915. Ce chiffre est confirmé par M. Lorenzo d'Adda :

Quand j'ai visité Kiel en décembre 1914, dit-il dans la *Revue Suisse* du mois de mai, j'ai su que les Allemands avaient décidé la construction de 60 nouveaux sous-marins et qu'une trentaine étaient déjà très avancés sur cales ; presque tous de gros tonnage, environ 900 tonnes en plongée. Je ne crois pas exagérer en affirmant que les Allemands peuvent produire au moins 8 sous-marins perfectionnés tous les trois mois.

Le *Scientific American*, en plein accord avec le spécialiste italien, déclare que la moitié de ces bateaux serait entrée en service en octobre 1915, et que, depuis cette date, deux submersibles nouveaux prendraient la mer toutes les trois semaines. Et ce périodique ajoute :

Avec l'augmentation actuelle des constructions, on peut admettre qu'il entre en service un submersible par semaine.

En tous cas, un sujet américain, incorporé de force dans la marine allemande, d'où il parvint à s'échapper après avoir fait preuve, non sans peine, de sa nationalité, et qui servit plusieurs mois sur les sous-marins, déclare que 20 d'entre eux, les numéros *U-39* à *U-50* inclus, sont des bateaux de 800 tonnes de déplacement à la surface [1], ce qui fait 1 200 tonnes en plongée. A deux reprises différentes l'*Army and Navy* a affirmé que les Allemands construisaient 75 sous-marins de 1 200 tonnes. (Numéros des 28 octobre et 20 décembre 1916.)

L'évaluation du nombre de sous-marins construits depuis la guerre à 220 unités, émise publiquement par le prince de Bülow, et reproduite par beaucoup de quotidiens sérieux [2], est loin d'être aussi dénuée de vraisemblance qu'on l'a bien voulu dire.

Beaucoup de petits submersibles, sans vitesse, ont été capturés ou détruits. Nous estimons à environ 160 le nombre des sous-marins utilisables avec lesquels l'Allemagne a commencé la campagne de guerre sous-marine à outrance, le 1er février 1917, et à 40 ou 45 les bateaux qu'elle avait sur cales. A la fin de 1916, elle a rappelé du front tous les ouvriers

1. *Rivista Marittima* de mars, p. 513.
2. Dans *le Temps* du 2 mai,

mécaniciens habiles pour les affecter aux chantiers de submersibles. En outre, une maison suisse a reçu, à elle seule, la commande de 300 moteurs.

Il est un type nouveau de submersible dont on a parlé beaucoup depuis un an, c'est le *submersible transport*. Je crois bien que l'idée première en revient à M. Paul Fontin qui le préconisa, il y a dix ans, dans un article de revue [1]. Il s'agissait d'employer les sous-marins comme transports de troupes pour une courte traversée.

Nous apprenons que M. Simon Lake, le spécialiste américain bien connu, vient de faire breveter un submersible à double coque destiné à ravitailler un port bloqué. Une des caractéristiques les plus importantes de ce bateau est qu'il peut obtenir sa stabilité longitudinale en immersion au moyen d'un système particulier de caisses de compensations et de réservoirs convenablement disposés et groupés.

M. Ch. Ferrand entrevoit la possibilité de construire de « grands sous-marins de charge, pour convoyer et ravitailler les sous-marins offensifs [2] »; il insiste sur les services que pourraient rendre des bâtiments de cette espèce, en naviguant sous l'eau, à l'aide de quelques coups de périscope, pour gagner les régions de la haute mer où la rencontre d'un ennemi devient invraisemblable. Ils y donneraient rendez-vous en toute sécurité aux navires à ravitailler, et l'opération serait aisée, car le transvasement du pétrole ou de l'eau douce d'un navire à l'autre ne présente pas de difficultés comparables à celles du transport du charbon d'un bâtiment sur un autre bâtiment.

De même M. Lorenzo d'Adda préconise, à la fin de son article de la *Revue Suisse*, le *submersible stratégique*, le *submersible mouilleur de mines*, et le *submersible transport* [3].

1 *Revue Maritime* d'octobre 1902, p. 1819.

2. Article cité de la *Revue Hebdomadaire*, p. 471.

3 Qu'il nous soit permis de rappeler que dans notre ouvrage *Dreadnough ou Submersible*, écrit il y a un an, et publié en volume en novembre, nous avons préconisé les *submersibles spécialisés*, à grande vitesse, tant en plongée qu'à la surface. Nous les divisions en six espèces : torpilleurs garde-côtes, torpilleurs de haute mer, mouilleur de mines, monitors (ou bombarde), croiseurs, et *transports*. Ces idées semblaient révolutionnaires quand elles furent exprimées dans nos articles du *Correspondant*, du 25 mai au 25 septembre 1915. Elles paraissent aujourd'hui nouvelles, mais naturelles, et certains de nos contradicteurs les donneraient volontiers comme étant de leur cru. Demain elles seront devenues banales... *Sic vos, non vobis* doit-être, en France, la devise des novateurs.

Or ce type a été réalisé en 1916,... encore par les Allemands ! C'est un article de l'*Evening Mail*, de New-York, du 24 mai, qui a parlé pour la première fois de la fameuse ligne transatlantique de sous-marins. Aux mois de juin et de juillet derniers le *Deutschland*, submersible de commerce, faisait ses deux premières traversées de l'Atlantique. Ce bâtiment, de 2 200 tonnes en plongée, porte aisément 415 tonneaux et peut en prendre 300 en surcharge. Son déplacement en surface est de 1 700 tonnes, sa longueur de 96 mètres, sa largeur de 10 mètres. Sa vitesse ne dépasse pas 14 nœuds en surface, en plongée 7 nœuds seulement. Ses aménagements comprennent un poste central, large et vaste, surmonté du kiosque, et séparé par un plancher de la batterie des accumulateurs. Deux tunnels partent du poste central et communiquent l'un avec la caisse d'assiette avant, l'autre avec le compartiment des machines situé à l'extrême arrière. Dans ce compartiment les Diesel sont disposés avant les moteurs électriques. Ils commandent deux hélices. Le bateau a des formes analogues à celles des sous-marins militaires, mais plus grossières. Seul le *Deutschland* fit quatre traversées heureuses. On n'a plus guère entendu parler de ses quatre frères, tous appelés *Bremen*. Différentes dépêches de pays neutres, datées des 17 et 18 février, signalent cependant l'emploi de deux de ces sous-marins de commerce comme ravitailleurs de sous-marins de combat opérant loin de leurs bases.

III

CHASSEURS DE SOUS-MARINS

Pour chasser les premiers sous-marins allemands on se servit d'abord de ce qu'on avait sous la main : des contre-torpilleurs et des torpilleurs. A la fin de 1914 on arma les premières escadrilles de chalutiers et de dragueurs (*trawlers*) que l'on pourvut de filets métalliques, cependant que l'on dotait les chalutiers de quelques canons légers. On croyait alors que le moindre projectile de 37 ou de 47 millimètres, crevant la coque d'un sous-marin, déterminait immanqua-

blement sa perte. Les chalutiers manquant de vitesse, le gouvernement anglais résolut de construire des bâtiments spéciaux, sortes de canots automobiles[1]. Les chasseurs ont des fonds en forme de V, leur moteur, de la force de 100 chevaux, leur permet de filer 25 nœuds. Leur avant porte un pont robuste sur lequel repose le support d'un canon de 76 millimètres. Sous ce pont on a pu aménager une cabine commode où peuvent loger les deux ou trois hommes qui forment à eux seuls l'équipage du canot chasse. La machine placée à l'arrière est simple et puissante, son carburateur lui permet de fonctionner soit à l'essence, soit aux huiles lourdes de pétrole.

Le *Shipping illustrated* du 18 décembre donne, d'après le *Yachting* du même mois, la description de bateaux à moteurs analogues, également construits aux États-Unis, mais pour le gouvernement russe qui les a reçus à Arkhangel. Le constructeur est W. Haissey, de la *Greenport Basin and Construction C°*. L'avant est toujours en forme de V, mais l'arrière, très aplati, en fait de gigantesques hydroplanes. Ils ont 18 mètres de long, 3 mètres de large, 0 m. 80 de tirant d'eau, trois moteurs à 8 cylindres de 175 chevaux chacun, placés vers le milieu du navire, celui de l'axe en avant des deux autres. La vitesse contractuelle était de 26 nœuds avec distance franchissable de 300 milles à cette vitesse, mais le moins rapide des dix-huit bateaux construits a donné 28 nœuds, et le meilleur marcheur (n. 3. Le combustible est placé dans quatre réservoirs de 1 220 litres, et la distance franchissable d'une traite à 26 nœuds a été de 500 à 600 milles. Les aménagements comportent à l'avant une cabine spacieuse, pouvant contenir six hommes, à l'arrière un petit carré avec logement pour les deux officiers, et une infirmerie. Les moteurs sont recouverts d'un pont léger. L'homme de barre est abrité dans un petit kiosque placé à l'avant. Il existe deux gouvernails conduits par une seule roue. Enfin la coque est divisée en cinq compartiments par quatre cloisons étanches.

Ces bateaux sont excellents contre les *petits sous-marins* ; leur grande vitesse, leurs moteurs à essence qui partent à

1. *Scientific American* du 13 novembre 1915.

commandement et donnent de suite toute leur puissance, en font des chasseurs particulièremeat alertes et dangereux. Mais on ne peut mettre des canons de plus de 76 sur ces coques minuscules.

Aussi faut-il autre chose pour poursuivre avec succès les grands sous-marins de 1 200 à 2 300 tonnes en plongée qui hantent la Méditerranée et l'Atlantique. On a bien songé à mettre des canons de 100 sur les chalutiers. Mais les chalutiers manquent de vitesse, avec leurs 10 ou 12 nœuds, leurs machines à vapeur qui demandent au moins une heure pour être sous pression ou pour faire marcher à pleine puissance ; ce sont de bien médiocres adversaires pour des bateaux filant de 16 à 20 nœuds avec des moteurs Diesel ou à vapeur, et dont l'armement comporte, outre les tubes lance-torpilles, deux canons de 105 ou même de 150, dans une superstructure cuirassée.

S'il est un genre de bateau auquel les Diesel et semi-Diesel puissent convenir, ce sont bien les canonnières de chasse. Pour elles ce ne sont pas les minutes qui sont précieuses, mais les *secondes*, car il ne faut pas plus de 120 à 150 secondes à un sous-marin allemand pour plonger ! Nos excellentes pièces marines de 14 centimètres, et leur projectile de 35 kilogrammes chargé à la mélinite, ne seraient pas trop efficaces pour crever les superstructures blindées des monitors submersibles allemands. Des obus-torpilles, ou même de petites torpilles, seraient employés contre eux avec avantage. Mais on ne pourra s'élever beaucoup dans l'échelle des calibres et des tonnages, parce que cet armement pèse lourd, et qu'il faut réduire les tirants d'eau au-dessous d'un mètre, pour échapper aux torpilles des sous-marins que l'on chasse. C'est ainsi que le *Renaudin*, la *Fourche*, etc., qui ne calaient que 2m. 80 ont été torpillés par un sous-marin autrichien dans l'Adriatique ; que le *Bernouilli*, sous-marin français, a détruit un contre-torpilleur autrichien du dernier modèle, etc. Il faut donc, pour détruire les sous-marins, des chasseurs ayant pour eux *le nombre, la vitesse, les petites dimensions*, et *des armes violentes* : ici encore nous voyons triompher les principes de la doctrine de l'amiral Aube [1].

1. D'après un article de l'amiral X... paru dans l'*Information* du 20 décembre 1916, il semble bien que ces bateaux aient été réalisés par les Autrichiens.

***

Ainsi, après trois années de guerre navale, les idées des ingénieurs ont évolué, et déjà les constructions en cours réalisent des théories toutes nouvelles. On commence à avouer que le matériel naval conçu et préparé avant les hostilités ne répond à aucune des nécessités de la guerre moderne. La dernière quinzaine d'avril 1916 a vu éclore, dans trois revues françaises importantes, trois articles dont les signataires, d'une probité littéraire indéniable, appartiennent aux partisans les plus convaincus des bâtiments cuirassés. Tous trois concluent à l'adoption du type monitor, et admettent au moins la possibilité, sinon la nécessité, de lui assurer un tirant d'eau variable, ou même de le faire plonger.

On est en train de nous préparer le cuirassé sous-marin, le grand transport sous-marin, toute une marine analogue à celle d'hier, à cela près qu'elle pourra s'enfoncer et naviguer sous l'eau, écrit M. Blanchon dans la *Revue des Deux Mondes* [1].

Et plus haut il avait dit, en parlant des monitors anglais :

Ainsi se dessinent les premiers linéaments d'un matériel nouveau caractérisé par sa protection contre la torpille, et par sa puissance offensive contre la terre : gros canons, faibles tirants d'eau.

Dans la *Revue Hebdomadaire*, M. Ch. Ferrand, après une âpre critique de ceux qui ont préparé, chez nous et en Angleterre, les flottes de dreadnoughts, comme si la torpille n'existait pas [2], s'exprime ainsi :

Il y a d'abord un moyen pour un navire de surface de se garder des sous-marins : c'est de devenir sous-marin lui-même. Déjà l'Allemagne a muni ses grands sous-marins d'une artillerie non négligeable. Il n'y a qu'à persévérer dans cette voie... la possibilité de construire de grands navires capables de plonger, est, aujourd'hui, discutée par les ingénieurs. Certains d'entre eux, et parmi les plus compétents, démon-

1. *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1916 : *La Guerre qui se transforme sous nos yeux.*

2. *Revue Hebdomadaire*, 22 avril 1916, *Réflexions sur les Opérations maritimes* L'auteur de *Dreadnought ou Submersible* avait dit *exactement la même chose* un an plus tôt, dans le *Correspondant* du 25 mai 1915.

trent que le sous-marin de plusieurs milliers de tonneaux ne pourra pas prendre la plongée : peut-être ont-ils raison. Mais n'oublions pas que les mêmes objections étaient faites quand on parlait d'abandonner le sous-marin de 300 à 500, et de construire des sous-marins de 800 tonneaux : aujourd'hui les sous-marins de 1 200 à 1 500 tonneaux naviguent sans la moindre difficulté.

Et M. Ferrand se rallie ensuite au type *Henri-IV* perfectionné, au monitor [1].

Dans le *Correspondant* du 25 avril[2], un ingénieur naval en arrive à cette conclusion :

Ainsi la lutte maritime va se transformer de plus en plus ; d'abord sur les flots, elle descend au-dessous, puis, insensiblement, la voilà qui gagne les hautes régions de l'atmosphère. Les mêmes lois se répètent partout ; tandis que, sur terre, devant le perfectionnement des engins de destruction, elle cherche à se défiler aux yeux de l'ennemi en s'enterrant de plus en plus profondément, tandis que, parallèlement, elle grimpe dans les airs pour essayer de voir ce qui se terre ; de même sur mer elle cherche à se cacher également sous les flots, et, comme contrepartie, les airs vont lui servir à surplomber et à apercevoir l'ennemi.

J'ai préconisé il y a deux ans les submersibles spécialisés en plusieurs types : torpilleurs garde-côtes, torpilleurs de haute mer, mouilleurs de mines, croiseurs, monitors de bombardement et transports. Les six types existent aujourd'hui et prennent part à la guerre.

Si l'on compare la coupe transversale d'un submersible Laubeuf et celle du *Henri-IV*, on voit dans le premier cas une coque épaisse, elliptique, entourée d'une coque mince ordinaire et surmontée d'une légère superstructure; dans le second, une coque intérieure, très épaisse, surtout sur les côtés, de forme sensiblement elliptique, et surmontée d'une superstructure assez haute. Qu'est-ce que le « monitor submersible » que j'ai préconisé, sinon une réduction du *Henri-IV* à environ 2 000 ou 2 500 tonnes, ayant pour armement principal une seule pièce de gros calibre, à tir courbe, installée dans une tourelle cuirassée à épaisseur de pare-éclats. M. Ferrand et

1. L'éloge de ce type excellent était fait à l'occasion de la guerre actuelle dans *le Correspondant* du 25 juin 1915, article intitulé : *Des canonnières, des bâtiments légers*, notamment p. 1066.

2. *Les Révélations de la Guerre navale*, *Correspondant* du 25 avril 1916.

d'autres spécialistes partent également du *Henri-IV*, et le font plonger, pour arriver au cuirassé de l'avenir. Ils sont bien éloignés de repousser la pièce à tir courbe, qui donne une grande puissance de destruction, sous un faible poids, avec de médiocres réactions.

Une coque intérieure épaisse, une tourelle pare-éclats sont utiles, mais la cuirasse latérale et les grosses plaques de tourelle ne le sont pas : la vraie cuirasse du sous-marin, c'est l'eau qui l'entoure.

On est tenté de lutter contre la torpille, comme on l'a fait contre le canon, à coups d'épaisseurs de plaques, en un seul bloc ou divisées. A quoi bon? L'armement offensif, qu'il s'agisse de canon ou de torpille, l'emportera *toujours* sur l'armement défensif. Les charges actuelles des dernières Schwartzkof sont voisines de 200 kilogrammes d'explosif. On augmentera la dose, on la doublera au besoin; s'il le faut, on fera des torpilles à *explosions successives*, pour détruire successivement les trois coques blindées. N'avons-nous pas déjà, sur les torpilles suédoises, une cartouche de dynamite coupe-filets?

Les petits sous-marins réunissent trois avantages : leur *nombre* peut être considérable; ils offrent une *cible réduite* aux torpilles ennemies; enfin ils possèdent l'*aptitude* à naviguer près des côtes. Les grands sous-marins, les *dreadnoughts* submersibles dont on nous parle sans cesse, ont besoin de 60 mètres d'eau et plus. C'est dire qu'ils sont inutilisables près des côtes. Après les essais de sous-marins immenses, les Allemands reviennent aux bateaux de 835 et 1 200 tonnes; les Américains suivent cet exemple; tout commentaire serait superflu et affaiblirait ma conclusion [1].

OLIVIER GUIHÉNEUC

1. *Rivista Marittima* de septembre 1915, p. 147, et de juin 1916, p. 345; *Army and Navy journal*, *Naval and Military Record* fin 1915 et début 1916, *passim*, etc.

LA LIBERTÉ

Or l'Empereur dormait. — Cela n'arrivait guère
Qu'il dormît. N'étant pas le Seigneur de la guerre
Impunément, les nuits de l'homme tout puissant,
Blanches par la terreur et rouges par le sang,
Étaient des carrefours horribles d'insomnie.
Les courtisans courbés disaient : — C'est le génie ! —
— C'était l'effroi. Des tas d'épouvantables morts
Hurlaient en lui. Parfois il songeait aux remords,
Meute atroce des chiens des pâles Erynnies...
Il criait à l'enfer : — Est-ce que tu renies
Mes travaux? Nuit, pourquoi ces remords tout à coup? —
Mais il n'avait que ceux d'avoir manqué son coup,
Étant le chef de bande illustre, le Cartouche
D'une entreprise énorme, impériale et louche :
Un patron de maison de commerce véreux.
Les Maîtres de l'empire en discutaient entre eux,
Depuis longtemps, trop hauts pour avoir peur du bagne.
Ils disaient :
— Nous allons engraisser l'Allemagne,
En la saignant. Bismarck aimait ce moyen-là.
Mais il fut trop prudent le jour qu'il l'employa.
Nous ferons mieux. —
Riant, ils bavaient dans leur chope,
Étant un peu serpents.

Ils s'exaltaient :
— L'Europe
Chante et danse — et dans l'ombre on prépare son deuil.
Mort, ton noir palais s'ouvre et nous sommes au seuil !...
Entrez dans ses couloirs qui n'ont plus de sorties,
Esclaves ! Nous allons sauver les dynasties,
Hohenzollern, Habsbourg, ces chancres ulcéreux !...
Ah ! Progrès, médecin du peuple, ah ! malheureux,
Tu venais chaque jour signer ton ordonnance?
Socialiste, ah ! sale oiseau qui viens de France,
C'est l'heure d'arracher tes ailes de phénix !...
Régner, est un problème. Et l'on écrit son X
En croisant tout à coup deux sabres, Mort charmante !
Notre paix est perfide ainsi que l'eau dormante.
Nous allons allumer la lave sous l'étang. —

Et le Kronprinz rêvait :
« Strasbourg... Argonne... » étant
L'oiseau rare et carnassier qui, sans vergogne,
Réconcilie en lui le loup et la cigogne.

Il était le chasseur et parlait à ses chiens :

— Nous allons égorger un peu les citoyens,
Et chercher la fortune et la gloire à leur source ;
Nous dirons à Paris : — C'est la Vie ou la Bourse ! —
Nous assassinerons la ville par quartiers... —

Il raillait :
— Nous avons la liste des rentiers.
En bon français, voler a deux sens, Mort fidèle :
Notre aigle choisira celui qui n'a pas d'aile !
Tout est prévu ! —
La bande, heureuse, s'esclaffait
Ils avaient tout prévu pour leur crime en effet,
Hormis de rencontrer le Devoir qui s'acharne
Et les roseaux pensifs de Pascal sur la Marne.

Arrêtons-nous. Rêvons. Est-ce miracle? Non.
Mais pourtant la poitrine effarant le canon ;
Le blessé tiraillant encor sur sa civière ;
Et ce fleuve de feu repassant la rivière ;
L'inattendu servant soudain le génial ;
Ces taxis foudroyant ce char impérial ;
L'offensive sortant des flancs de la déroute ;
Et cette Marseillaise en sueur sur la route ;
L'Ourcq mettant tout à coup la gloire sur son nom ;
Quoi? tout cela n'est pas un miracle?

Non!

Non?

Mais alors qu'est-ce que c'est? —

C'est la Victoire,

Tout simplement ! —

— C'est la plus belle de l'Histoire!

Le crime eut son recul comme un flot son reflux
Et l'Empereur au bras trop court ne dormit plus
Ou s'il dormait, à l'heure où l'étoile se lève,
Le châtiment entrait dans son cœur comme un glaive
Ou comme les ciseaux de la Parque, irrités !
Le sommeil des tyrans a des sévérités,
O silence ! — Ils sont seuls ! — Et leur paupière s'ouvre
A des palais plus noirs que Postdam ou le Louvre...

Ils sont bien malheureux quand ils dorment la nuit.

Or Guillaume dormait plein d'horreur et d'ennui,
Comme un pauvre, parmi les heures solennelles,
De l'ombre et protégé par d'âpres sentinelles.
Il dormait dans un burg féodal sur le Rhin.
Le ciel était magique et bas, lourd, mais serein,

Et chaque étoile avait des airs d'un regard fauve,
Étrangement. La nuit semblait être l'alcôve
Où quelqu'un de plus grand qu'un empereur rêvait.
Et Guillaume soudain s'éveilla. Son chevet
Fut le noir rendez-vous que donne à l'épouvante
L'hallucination, sa sœur et sa servante.
Il cria :

— Qui vient là?
— C'est moi, dit une Voix.
Et l'Empereur frémit :
— Est-ce Elle que je vois?...

En effet, il voyait une chose terrible.

Les astres avaient l'air de pleuvoir par un crible
Et de tomber. Le ciel était en mouvement
Comme un ventre d'où va sortir l'enfantement,
Et l'on sentait passer des souffles de prodige.
Et l'Empereur trembla :
— Qui vient?

— C'est moi, te dis-je,
Moi, ta grande ennemie et la seule par qui
Tu mourras.

Et soudain une Femme naquit.

Et l'Empereur poussa trois cris comme les aigles
Quand le feu du chasseur les abat sur les seigles.

Le premier cri hurlait :
— C'est elle —

L'autre cri :

— Cache-moi, Dieu ! —
Le troisième :
— C'était écrit. —

Et puis le Lohengrin sans Wagner et sans cygne
S'évanouit d'horreur : il avait vu le Signe !

Quel Signe? Demandons à César? Il l'a vu
A l'heure de venir au Sénat, dépourvu
De cuirasse ! A Néron? Il l'a vu, lorsque, triste,
Il pleura l'univers de perdre un tel artiste.
A Antoine? Il l'a vu surgir du fond de l'eau.
Napoléon l'a vu le soir de Waterloo.
Et don Juan l'a vu dans un geste de pierre.

C'est le Signe qui dit aux tout puissants : — Arrière. —

L'Empereur à ses pieds, la Femme regarda
Et dit :
— Non, celui-là n'est pas même un soldat...
Qui s'est évanoui lorsque je suis venue. —

Personne n'avait vu venir la Femme nue,
Ni les guerriers gardant les portes du château,
Ni l'espèce d'esclave enroulé d'un manteau
Qui veillait comme un chien l'Hohenzollern infirme,
Ni les canons massifs où Krupp a mis sa firme,
Ni le chancelier, ni les valets, ni les
Oiseaux de nuit, âmes éparses du palais,
Ni les rochers du Rhin qui dressent leurs armures.
Personne. L'air était sans souffles, sans murmures,
Solennel. On eût dit des Temps très anciens,
Presque surnaturels, un peu magiciens,
Alors qu'il se passait des miracles sans nombre.

Et la Femme et Guillaume étaient tout seuls dans l'ombre.
C'était un tête-à-tête unique et fabuleux.

Les yeux de cette Femme étaient larges et bleus
Comme un ciel de Judée ou de l'Ile de France.
Ils avaient la douceur et l'éclat, la souffrance
Et la sérénité, la furie et l'amour,

La profondeur des nuits, la majesté du jour,
Tout ce qui fait d'un œil une espèce d'étoile !
Or la Femme était nue et plus chaste sans voile
Que Thérèse elle-même aux pentes du Carmel.
Son beau corps lumineux demeurait irréel
Comme si quelque dieu l'eût sculpté dans un rêve.
Cette femme venait comme l'aube se lève.
C'était comme un soleil de neige éblouissant.
Mais elle avait des mains rouges, lourdes de sang,
D'où tombaient sur le sol des flaques goutte à goutte.
Cette femme venait de combattre sans doute :
Elle avait sur le sein les balafres d'un fer.
On eût dit un archange arrivé de l'enfer,
Après avoir vaincu quelque démon sinistre.
Elle avait sur la chair la chaleur et le bistre,
La poudre et la sueur ! Était-ce Jeanne d'Arc?
Aude? Penthésilée? Ou Diane sans l'arc?
Ou Bradamante? Était-ce — on aurait pu le croire
Aux feux de sa narine — était-ce une Victoire?
Des Ailes sur son dos frissonnaient en clarté...
Était-ce l'Avenir?

C'était la Liberté !

Comme la Vérité, sa sœur, elle était nue,
Et Guillaume l'avait sans erreur reconnue,
Car Elle avait été le spectre de ses nuits.

Le serpent dit : — Je mords. — La taupe dit : — Je nuis. —
Le tigre : — Je dévore. — Et le tyran : — J'opprime. —
Ils vivent. Aucun d'eux ne commet un vrai crime.
Ils suivent leur arrêt marqué par le Destin,
Le roi, la dynastie, et la bête, l'instinct :
Mais il faut quand on les rencontre se défendre.
L'Avenir, ce torrent qui roule sans descendre,
Le veut ainsi.
— Le Kaiser évanoui
Se réveilla, pensif. — Dialogue inouï,
Entre la Femme et lui, nul n'a pu vous entendre !

Mais le poète sait, étant le grand cœur tendre
Que Dieu mit au milieu des choses d'ici-bas.
Et l'Empereur du feu, du sang, et des combats,
S'étant repris, cria :
— Que me veux-tu, rebelle? —

Mais il la redouta parce qu'elle était belle
Et pensa :
— Quand un peuple a vu ce corps divin,
C'est un peuple perdu pour les rois. C'est en vain,
Quand un peuple aura vu ses ailes merveilleuses,
Qu'on voudra l'enchaîner de force aux mitrailleuses;
Le jour viendra, fatal, où ce peuple, lion
Captif des Nains, aura cette rébellion
Dont parle Louis XVI à Marie-Antoinette.
Le temps n'est plus propice aux rois sur la planète,
Sauf si les rois sont grands par eux-mêmes, ainsi
Qu'Albert dont la grandeur me gêne jusqu'ici,
Ou des rois présidents comme en Grande-Bretagne. —

Il rugit :

— Mais je suis l'Empereur d'Allemagne.
Le Maître. J'ai Tirpitz, Hindenbourg, Mackensen,
Le Grand Turc. J'ai Cobourg, mes usines d'Essen,
Et tous mes grenadiers et mes marins sur l'onde,
Et dessous. Mais je suis le possesseur du monde.
Je suis tout. Je peux tout. J'ai, de tout, hérité...

Et la Femme lui dit :
— Je suis la Liberté.
Celle qui vient. Pour qui l'empire est éphémère. —
Et l'Empereur trembla... comme un mourant sans mère,
Et se tut.
La Femme écroula le plafond
Et les murs et montra le ciel ainsi que font
Ceux pour lesquels sur Terre il n'est plus de murailles.

Et la Femme parla dans la nuit :
— Nain, tu railles.
J'ai fait de beaux chemins pour venir jusqu'à toi. —

... Et l'Empereur était comme un berger sans toit,
Sans abri, sur les bords du Rhin qui chante et pleure...
Elle dit :
— La couronne est au fond comme un leurre;
Je viens de la Russie et j'ai vu dans un train
Un homme, hier encor ainsi que toi, d'airain,
Et maintenant gardé par des cosaques sombres ! —

Les étoiles du ciel multipliaient leurs nombres
Et semblaient écouter ce que disait la voix...

Et la Femme reprit :
— Comme un enfant, des noix,
Un peuple quand il veut fait tomber les monarques.
Les empereurs sont ceux que souvent sur les barques
Il sied d'abandonner pour arriver au port;
Le grand cerveau du peuple a parfois ce transport
Qui consiste à jeter ses rois par la fenêtre ;
Sire, qui n'avez eu que la peine de naître,
Croyez-moi, vous aurez plus de peine à mourir.
Je suis la Liberté, moi. Je vous vois courir
Vers le bûcher fumeux d'Attila, que tisonne
Tout un peuple en liesse, et que n'éteint personne !
Sire au casque doré, Sire au large manteau,
Sire, vous ne serez qu'un pauvre homme bientôt,
Avec de la terreur affreuse sur la face...
Et c'est bien car il sied que Justice se fasse ! —

La Liberté se tut et rit.
Le Rhin coulait
Comme le Temps. Et les grands rochers qu'il roulait
Ajoutaient leur fracas au tumulte du Verbe.

L'Empereur n'était plus ce Guillaume superbe
Parlant sous les Tilleuls à ses feld-maréchaux :
Il restait hébété comme sont les manchots,
Les phoques.

Dans la nuit plus proche de l'aurore
Les étoiles soudain s'approchèrent encore...
Et la Liberté dit :
— Berger du vil troupeau
Des despotes, ces étoiles sont un drapeau.
Regarde-les. Tous ces astres se font des signes.
Les étoiles sont contre toi. Tu les indignes.
Elles vont — ton blocus de pieuvre et d'enfer
N'empêchant pas le ciel de traverser la mer —
S'accrocher aux pavois de l'Amérique libre.
Vois le Monde debout, qui se réveille et vibre
De ce message en feu que Wilson a dicté.
Tremble, tyran vaincu : je suis la Liberté
Le Messidor, l'Été qui fait mûrir les zèles
Et c'est le globe entier qui s'accroche à mes ailes ! —

Belle comme l'Espoir et comme la Vertu,
La Vierge formidable et charmante se tut
Ayant dit tous les mots qu'il fallait pour cet homme.

Quoi? Lisbonne, Paris, Bruxelles, Londres, Rome,
New-York, tous ces foyers d'orgueil humain, d'un coup
Gagnaient deux autres sœurs, Pétrograd et Moscou?
La Liberté partout aux tyrans cherchait noise.
Et l'Empereur trembla qu'elle fût berlinoise
Le jour qu'il avouerait à son peuple :
— C'est fait.
Nous avons à payer la note du forfait.
Nous sommes les brigands vaincus par les gendarmes. —

Que ferait-il alors ce peuple de ces armes?
De cette épée en main dont il connaît le fil?
Quel Sphinx allait surgir plus sphinx qu'un Sphinx du Nil?

L'Empereur se dressa dans la nuit. Son œil louche
Flamboya. Des mots vains sortirent de sa bouche
Et l'âpre Liberté l'entendit :
— N'y crois pas !
Tout mon peuple est au pas de parade : et ce pas

Marche vers la Ténèbre et non vers la Lumière.
L'obéissance plaît quand elle est coutumière.
Descartes dans l'empire est vaincu par Hégel.
Moi, je suis un glacier qui se rit du dégel,
Un bois sourd et profond que personne n'élague.
Mon bon peuple eut toujours un bon dos pour la schlague.
Hier, on le battait, aujourd'hui, il se bat.
C'est bien ! C'est un bon âne. Il porte avec le bât
L'impérial fardeau qu'il prend pour les reliques !
Nous avons des tambours, des fifres et des triques,
Des écoles qui sont de petits régiments.
Rien à craindre chez moi ! Citoyenne, tu mens !
La Prusse est un pays d'esclaves fiers de l'être ! —

La Liberté lui dit :
— Je n'aurai qu'à paraître
Avec mon bonnet rouge et vous disparaîtrez,
Toi et les tiens ! —
— Crois-tu? Nous verrons ! —
— Vous verrez !
Il suffit d'un instant et tout se transfigure. —

Et la vierge avait pris une immense envergure.
Ses deux ailes s'étaient ouvertes largement
Et leurs pointes rayaient de loin le firmament
Et des mots flamboyaient écrits par Dieu sur elles ;
Et ce que l'Empereur lisait sur ces deux ailes
Le faisait frissonner d'un rire convulsif
Tandis qu'elle fixait sur lui son œil pensif...
Les deux ailes portaient sur leurs plumes obliques,
La droite : « Châtiments », la gauche « Républiques ».
Deux mots de feu que rien ne pouvait raturer.

Et l'Empereur rugit :
— Tu veux m'épouvanter,
Monstre ! Je suis encor guerrier. Et j'ai mon glaive.
Meurs. —
Le manchot bondit comme un nain qui se lève

Et frappa de son fer l'auguste Liberté.
Le glaive dans le flanc divin resta planté.
Mais on n'a jamais fait de blessure aux étoiles.
L'infirme couronné se crut mort. Dans ses moelles
Un long frisson courut, sinistre avant-coureur
D'un frisson qui viendra plus tard, et l'Empereur,
Le failli, le despote aux serments infidèle,
Reçut comme un soufflet un immense coup d'aile
Qui le jeta béant sur le sol, écrasé !

Le Rhin coulait plus vert sous le ciel embrasé
Et l'aube d'un jour clair dorait au loin les chênes...

— Nain, ton heure viendra. Je briserai les chaînes,
Dit la Femme. Mon cœur à l'amour est enclin,
Mais ton trône de fou me gêne dans Berlin
Et je dois accomplir une chose sacrée.
Je ferai de ton sceptre un bâton pour la Sprée !
Je te l'annonce ici, le Juge est résolu. —

Elle dit. Et l'arrêt que l'infirme avait lu
Flamboya de nouveau sur les ailes splendides :

— Le peuple monte. Il veut sur sa route des guides,
Non des maîtres. Le sang du peuple a mérité
L'immense amour de la déesse Liberté,
Quand ce peuple est celui de France ou d'Amérique !
Ton peuple, à toi? Un chancre au palais l'intoxique.
Il faudra supprimer ton palais ancien.
Roi, le socialisme est un chirurgien
Dont ton palais royal me dira des nouvelles.
A bientôt. —

A ses pieds chantaient des tourterelles,
On eût dit la Vénus chaste des temps nouveaux
Le Rhin coulait, cherchant de plus nobles niveaux,
Et pensait :
— Je serai bientôt l'ami du Rhône. —
Et là-bas, à Berlin le bois pourri du trône

Sentait déjà les vers sinistres le ronger.
L'homme flaira dans l'air l'âcre odeur du danger
Et se dit :

— Le Destin sans appel se rapproche. —

Tout frissonnait d'orgueil, l'eau, le roseau, la roche...
Un aigle, qui semblait de l'Olympe accouru,
Dit :

— Je suis libre enfin. —

La Femme disparut
Aux yeux de l'Empereur avec un bruit terrible.
Et l'Empereur pensa :
— J'ai fait un rêve horrible,
Et fantasque. Pourquoi ces attaques de nuit?
L'imagination me travaille et me nuit...
Mais rien n'est vrai. —

Soudain il sentit une plume,
Vivante, entre ses doigts crispés ! Comme un roseau,
Cette plume — sans doute une plume d'oiseau —
Se courbait sans que rien ne la brisât ! Était-ce
Une plume arrachée à cette aile qu'on blesse
Quand on se bat, la nuit, avec la Liberté?
Était-ce le témoin par le rêve apporté?

L'Empereur effaré ne savait que résoudre.

Une voix le frappa comme frappe la foudre
Et qu'il entendit bien étant bien réveillé :

— Empereur, par le ciel à jamais surveillé,
Cette plume est pour toi. Ton destin la conserve,
Avec des soins de Juge, afin qu'elle te serve...
Ou si tu meurs trop tôt qu'elle soit pour ton fils ! —

La plume, entre les doigts, blanche comme les lys,

Frissonnait d'un frisson qui paraissait comprendre.

La Voix reprit :
(Le Roi ne pouvait s'y méprendre :
Dans cette aube d'argent où l'or déjà coulait,
Soleil, ce n'était plus la Femme qui parlait !
C'était une autre Voix plus sonore et plus large,
Et qui semblait parler comme on court à la charge ;
Une Voix dont Gavroche égaré dans ce lieu
Aurait dit : — Une Voix du tonnerre de Dieu ! —
Car elle semblait bien, cette voix, un orage !
Divine par le son, humaine par la rage,
Elle faisait un bruit âpre de sirocco !)

Et personne pourtant n'en percevait l'écho
Dans le vieux burg guerrier qui s'éveillait à peine,
Ni les monts, ni le Rhin, ni la cour, ni la plaine,
Personne !

Cette voix venait pour l'Empereur
Ainsi qu'un bec d'aiglonne et lui rongeait le cœur ;
Et lui, ne savait plus si ce cristal de flamme
Tombait du ciel d'aurore ou montait de son âme?
Si c'était prophétie ou bien pressentiment?
Si le remords parlait ou bien le firmament?...

Quoi qu'il en fût, les mots tombaient comme des arches :

— Sire, la Liberté t'a dit vrai. Sur les marches
Du trône impérial, ton casque va rouler !
Tu donneras l'exemple au château de crouler !
Et tu seras la cuirasse atteinte par la rouille.
Et ton aigle hideux, si bien dressé, qui fouille
Les crânes des héros et des mères en deuil,
Déchirera du bec ta pourpre et ton orgueil !
L'avenir, dans mes mains d'ouvrier, se reforge.
Tu mourras par le cou si ce n'est par la gorge ;
Tu perdras à la fois la couronne et Strasbourg.
Santerre prêtera peut-être son tambour,

Pour attendre à loisir le grand Clairon du Juge !
Tu seras sous des yeux flamboyants sans refuge,
Et nu devant l'Histoire avec ton petit bras...
Sous la torpille Peuple, homme, tu sombreras ! —
Vois : d'immenses clartés accablent les pénombres ;
Et l'on entend venir à travers les jours sombres,
Comme de grands lions par des couloirs étroits,
Les Révolutions qui dévorent les rois. —

Et l'Empereur, hideux comme un requin dans l'onde,
Resta muet...

*
* *

Demain, abîme dont la sonde
Du poète pensif connaît la profondeur !
Demain, bois ténébreux dont il est le rôdeur,
Problème dont il lit déjà le corollaire,
Vous savez, n'est-ce pas, que la Voix de colère
Dans l'aube merveilleuse avait bien sa raison?
Le soleil est déjà derrière l'horizon
Quand la nuit est encor funèbre, — et la montagne
La plus haute, Taunus ou tyran d'Allemagne,
A le destin de voir, avant tous, les rayons !
— (Et les prophètes seuls ou les alérions
Peuvent, comme un sommet, voir l'aurore à sa pointe !)
Mon âme, ô Vision, dans le ciel t'a rejointe
Et, parmi le Symbole, elle a compris pourquoi
Ton aile avait laissé cette plume à ce roi,
Et j'ai su le secret du songe fatidique :

La plume avec laquelle un Empereur abdique
La force, le pouvoir, l'or, et la majesté,
Est prise sur ton aile immense, ô Liberté !

PIERRE FRONDAIE

D'INDO-CHINE EN FRANCE[1]

(AOUT-DÉCEMBRE 1914)

C'est à Dalat, petite station d'été perdue dans la montagne du Sud Annam, que j'appris la déclaration de guerre.

J'avais fui Haïphong et son été torride du mois de mai et je songeais déjà au retour, quand ces deux dépêches : « Mobilisation française », puis : « État de siège proclamé » vinrent jeter le désarroi dans notre petite colonie d'Européens. Là-haut, les dépêches Havas sont rares, et rien ne nous avait annoncé la crise. C'était la guerre. Nos conjectures à ce sujet étaient vagues : tout cela, pensions-nous, devait sortir du conflit austro-serbe ; mais l'Allemagne attaquait la France et c'est cela seul qui importait.

Pour moi, qui n'avais que des journaux vieux de deux mois que j'avais mal parcourus, le lien était assez difficile à retrouver. Les lettres de mon mari, demeuré à Haïphong, n'avaient jamais fait allusion à la politique étrangère ni aux affaires d'Europe, ce qui me fit penser que probablement la guerre était inattendue. Tout à coup je compris que si la France entrait en guerre, tous les officiers allaient être appelés et

1. Ces notes de voyage ont été prises par une Anglaise, femme d'un médecin militaire français ; la déclaration de guerre vint la surprendre dans les montagnes de l'Annam, où elle espérait passer la saison chaude de l'été de 1914.

que mon mari, major dans l'armée française, devrait lui aussi rejoindre son corps. Craignant d'arriver trop tard pour rentrer avec lui en Europe, je précipitai mon départ, car je savais que si la guerre éclatait, il voudrait en être.

De Dalat à Haïphong, ce serait un voyage de dix jours si tout allait sans encombre et sans surprise, — quatre jours de cheval jusqu'à Saïgon et le reste en bateau. J'allais rester sans nouvelles pendant les deux premiers jours de mon voyage; il n'y a pas de télégraphe, pas de gîte européen jusqu'à la seconde nuit, où l'on fait étape dans un village.

Me voilà en route, avec mon escorte de vingt coolies « Moïs » et mon « boy » annamite, ignorant tout des événements de là-bas. Allait-on nous attaquer en chemin? M'assassiner? Ou bien assassiner mes coolies? Et l'Angleterre quel parti allait-elle prendre? Doute et angoisse.

C'est avec joie que j'arrivai à Djiring le deuxième jour. J'y trouvai le « délégué » pris de la fièvre des fortifications. Sur ses ordres on allait dresser autour de la résidence une barricade de pieux de plus de quatre mètres de hauteur. Il voulait réunir dans cette forteresse improvisée les six ou sept Européens du poste et quelques agents voyers. En même temps il avait demandé par dépêche à la ville voisine, une grande quantité de munitions et de nombreux miliciens indigènes. Et contre qui? contre les Moïs, les Annamites ou les Allemands? Je n'osai interrompre par une question si futile l'exposé rapide et fiévreux que l'on me faisait de ces premiers plans. Les Moïs de Djiring sont des sauvages pacifiques qui vont nus et sans armes. Il n'y a pas d'Annamites dans ces hautes régions; leur village le plus proche est à cent kilomètres de là. D'ailleurs, si contre toute vraisemblance ils voulaient se révolter, ce serait pour marcher contre Saïgon ou Hanoï, mais jamais vers ce trou perdu dans la montagne boisée. Quant aux Allemands, que diable viendraient-ils faire par là?

A peine arrivée, j'avais demandé les dernières dépêches. On ne me les tendit qu'à regret, à quoi je devinai que l'Angleterre ne s'était pas encore déclarée. Pourtant la flotte avait déjà quitté Portsmouth « pour une destination inconnue ». Le délégué me mit au pied du mur, me priant de lui faire savoir incontinent ce que l'Angleterre voulait faire. Ma

réponse fut courte et véhémente. Je ne savais rien et je brûlais d'envie de lire les nouvelles.

Djiring avait l'honneur d'abriter trois ménages français et, le soir venu, je m'entretins paisiblement avec les dames, tandis que les maris continuaient à s'échauffer sur la traîtrise possible des Moïs, des Annamites ou des Allemands. Je compris ce soir-là pour la première fois, ce que signifiait ce mot de « mobilisation ». Elles disaient comment leurs pères et leurs frères allaient quitter femmes et enfants, soudain, et parfois sans même un adieu. Deux de mes interlocutrices avaient leurs parents « dans l'Est » et l'une se prit à pleurer en songeant à l'invasion possible. En 1870, son père et sa mère encore jeunes avaient déjà bien souffert, qu'allaient-ils devenir maintenant qu'ils étaient vieux si leur village tombait entre les mains de l'ennemi?

La guerre, ce n'était donc pas ce que j'avais imaginé? J'avais cru que c'était une armée aux prises avec une autre, sans que les familles des soldats fussent inquiétées; mais si les fils étaient arrachés tout d'un coup à leurs mères, les maris à leurs femmes, comme on me le disait là, comment tous ces hommes allaient-ils pouvoir mettre les leurs en sécurité? Ma pensée revint alors aux familles d'Angleterre paisibles dans leur île, à celle de mon mari loin de la frontière. Je croyais deviner la désolation et la terreur de ces braves gens, qui n'avaient jamais pris les maux de la vie d'un cœur léger; mais lorsque bien plus tard leurs premières lettres nous eurent enfin retrouvés, nous fûmes tout heureux et tout surpris d'y lire leur résignation calme et digne.

A Djiring, j'appris aussi qu'il était interdit par ordre du gouvernement de télégraphier en anglais ou en toute autre langue que le français. Toutefois, à ma grande surprise, je pus avoir sur-le-champ les vingt coolies moïs que j'avais demandés au délégué, chose fort difficile à obtenir d'ordinaire. Malgré les barricades, les munitions et le reste, je m'embarquai seule. Je m'étonnai cependant que le délégué n'eût pas insisté davantage pour que je ne fisse pas sans escorte les cent kilomètres qui me séparaient de la première petite gare de la ligne Saïgon-Phanrang. Mais comme l'Angleterre ne s'était pas encore déclarée, ce pauvre homme ne savait

pas s'il avait affaire à une amie ou à une ennemie; il était trop heureux de se débarrasser au plus vite de ma présence.

J'arrivai sans incident au premier refuge, au « tram ». Le chef moï du village voisin suivi d'un groupe de notables m'apporta une grande jarre de *ternum*, boisson alcoolique du pays, faite de riz fermenté. On m'avait d'abord priée de venir au village, mais sur mon refus, on se décida de venir en bande avec le pot de ternum, car tout voyageur qui s'arrête là est prétexte à l'ouverture d'une nouvelle jarre : aubaine que personne au village ne voudrait manquer. Ils s'accroupirent en rond autour de leur jarre. Après en avoir brisé le bouchon de terre, on me tendit un bambou creux et flexible que je suçai la première et qui passa ensuite à la ronde. Toute la nuit le bambou allait circuler. Je fis des vœux pour ne pas trouver tous mes hommes ivres-morts au matin. Il est vrai qu'un Moï n'en vient là qu'après deux jours au moins de ternum.

Les bruits étranges jaillis de la profondeur de la forêt, les conversations des buveurs de ternum et des porteurs moïs, le ronflement du soldat annamite et de mon « boy » couchés sur le sol, près de moi dans une petite pièce du refuge, le vacarme des rats qui se battaient dans le chaume du toit sans plafond, tout cela vint augmenter la confusion où m'avaient déjà jetée la guerre, le souci de mon mari, la peur de manquer le train de Saïgon.

Je repartis au petit jour avec une nouvelle escorte de coolies. J'avais déjà parcouru une dizaine de kilomètres à pied — les pentes à cet endroit sont si dures qu'il ne fait pas bon les descendre à cheval —, quand je trouvai le résident de Phantiêt venu en automobile à ma rencontre et qui avait poussé aussi loin que le permettait l'état de la route. Écourtant les salutations, le voilà qui me récite les dernières dépêches dans leur ordre d'arrivée. Enfin, l'Angleterre prenait part au conflit. Nous restâmes sans paroles, perdus dans nos pensées sous le soleil cuisant de l'Annam, pour nous retrouver là dans la forêt, sur une route de montagne et pour nous rappeler que la guerre avec les combats furieux où nos esprits nous avaient portés se passait à des milliers de kilomètres de nous et de cette paix immobile.

Grâce à l'auto du résident je pus attraper le train et j'arrivai à Saïgon le même soir.

Rien n'y était changé ; on ne mobilisait pas.

C'était la même vie brillante de cafés, de pousse-pousse confortables, légers et rapides sur les belles routes bordées de grands arbres où les automobiles n'étaient pas moins nombreuses. C'est avec le même cri d'allégresse que je fus reçue par tous mes amis français : « L'Angleterre est avec nous ! » Ils voulaient dire : « Maintenant, la victoire est sûre! » Je demeurai toute surprise devant les multiples témoignages de confiante sympathie que me valut le débarquement du premier contingent anglais en France. La certitude même de savoir les côtes de France protégées par notre marine ne semblait pas avoir causé autant de plaisir que l'envoi de ces quelques soldats sur le continent français. J'eus d'ailleurs plus d'une occasion de regretter mon ignorance de l'organisation de notre flotte et de notre armée pendant les deux jours qui précédèrent mon départ pour le Tonkin ; car de tous côtés je fus assaillie de questions auxquelles je dus répondre par de vagues généralités, et aussi des promesses de désintéressement politique de l'Angleterre : chose difficile à croire pour beaucoup de Français.

C'est pendant mon bref séjour à Saïgon que la police fit partir tous les Allemands installés dans la colonie. Ceux qui arrivèrent à Singapoure et à Hong-Kong furent internés par les autorités anglaises; quant aux autres, dirigés sur Java ou Manille, ils doivent être à cette heure rentrés en Allemagne. Cet incident me fit faire des réflexions sur les dangers d'un mariage entre étrangers, car que serais-je devenue, qu'aurais-je éprouvé et quelle aurait été la situation de mon mari, si l'Angleterre au lieu d'être l'amie avait été l'ennemie de la France ?

***

Je quittai Saïgon le 15 août sur l'un de ces petits caboteurs des Messageries Maritimes, qui font en quatre jours la traversée de Saïgon à Haïphong. Incertaine du départ, j'avais

passé la nuit à bord et quand je m'éveillai au matin, nous étions déjà au large.

Avant même d'accoster à Haïphong, je reconnus mon mari dans un groupe qui attendait notre bateau et je fus tout étonnée de ne pas le voir en uniforme, car j'avais pensé trouver le branle-bas du départ et tout l'appareil de la mobilisation. C'étaient les mêmes gens, la même vie avec les mêmes visages. A terre pourtant, on ne parlait que de la guerre, la foule entrait et sortait sans cesse et se pressait au petit bureau où l'on affichait les derniers télégrammes. On ne mobilisait pas, il est vrai, et les troupes étaient toujours là, ce qui divisait la colonie en deux camps violemment opposés ; les militaires voulaient que toutes les forces disponibles fussent envoyées sur l'heure en France, et les civils, qui tremblaient d'avoir à se défendre eux-mêmes et d'être abandonnés, ne voulaient pas en entendre parler. Ils craignaient de perdre leur prestige, leur influence sur les indigènes, ils imaginaient des troubles à la frontière et toutes sortes de désastres. Les journaux de la colonie publiaient de longs articles qui soutenaient tantôt l'un, tantôt l'autre parti.

Pour nous, cet état de choses était incompréhensible. Tous nos renseignements confirmaient que notre colonie était la seule, qu'elle était l'unique coin du monde, où les Français ne fussent pas encore mobilisés. Nous savions qu'à Hong-Kong tous les Anglais avaient endossé l'uniforme, que des volontaires étaient venus prendre la place des réguliers en route vers l'Europe et que des directeurs de banques, des chefs d'entreprises importantes y montaient la garde dans les rues devant les édifices publics.

Cependant l'ennemi entrait en France. Le 20 août les journaux annoncèrent enfin le départ pour le front d'un premier groupe d'officiers : de la troupe il n'était pas encore question. Les militaires saluèrent la nouvelle avec enthousiasme, comme le présage de futurs départs. Cette heureuse décision, avait du reste déjà trouvé des détracteurs :

— Une fois nos troupes parties, c'en est fait de notre prestige sur les indigènes et nous devrons nous attendre à un soulèvement général.

— Mais c'est la défaite en Europe qui nous ôtera notre prestige. L'essentiel est de s'efforcer de parer au plus pressé.

— Et que ferons-nous de nos marchandises si tout le monde rentre en France?

— Quand il s'agit de notre armée quelle importance ont les calculs de quelques boutiquiers exotiques!

Et les mêmes arguments et les mêmes discussions de se renouveler à chaque départ.

Petit à petit, non par régiments entiers, mais par petits paquets, toute la troupe fut embarquée; si bien qu'au quatrième mois le Tonkin avait déjà constitué un contingent important. Ceux des officiers et des hommes qui brûlaient le plus de se jeter dans la mêlée avaient déjà réussi à se faire inscrire sur les listes de départ et j'imagine que plus tard les discussions durent se calmer. Toutefois il ne semble pas que l'irrésistible vague de patriotisme qui entraîna dans son courant les hommes et les femmes de tout âge et de toute condition en France ait été aussi forte dans la colonie.

C'est le 29 septembre que le cargo *Amiral Olry*, protégé par le croiseur russe *Jemtschoug (Perle)*, fit escale à Haïphong. Il venait de recueillir à Shanghaï les mobilisés français accourus des extrémités de la Chine. Ils avaient laissé famille et affaires et, qui en bateau, qui à cheval, qui en chaise à porteur, ils étaient accourus, commerçants, professeurs, étudiants, consuls généraux, docteurs, ceux que la science avait déjà rendus célèbres, comme les camarades inconnus. Aux uns il avait fallu quelques jours, aux autres plusieurs semaines pour arriver des postes perdus jusqu'à Shanghaï. *L'Olry*, qui d'habitude ne transportait guère plus de trois cents personnes, en avait déjà près de mille. Ils étaient tous gais, sans souci des difficultés du voyage, et n'avaient que le seul désir de rejoindre le front au plus vite.

Nous avions connu l'un d'eux à Yunnan-Fou l'année précédente. C'était un commerçant à qui la prospérité venait de sourire quand il reçut l'ordre de départ ; il partit sur-le-champ après avoir confié ses affaires à sa femme qui était venue jusqu'à Haïphong pour lui dire adieu. Des Français ont dû ainsi abandonner leurs femmes, et les laisser seules au milieu

des populations chinoises, dans un pays où tout voyage est si difficile et si pénible !

La municipalité d'Haïphong fit aux officiers du *Jemtschoug* une réception enthousiaste, où discours et champagne abondèrent.

Un jeune lieutenant de la marine anglaise avait été détaché sur ce croiseur par les autorités de Hong-Kong pour y diriger le service des signaux, car au début des hostilités, chaque marine ayant un code différent, plusieurs bâtiments l'avaient échappé belle dans les parages de Hong-Kong, et le même *Jemtschoug* avait failli canonner un des paquebots de la compagnie anglaise *Empress*. Notre lieutenant, entre autres anecdotes sur les coutumes du croiseur russe, nous raconta que tous les matins, après avoir rassemblé ses hommes sur le pont, le commandant leur demandait s'ils avaient passé une bonne nuit, à quoi les hommes lui ayant crié « oui ! » en chœur, lui lançaient à leur tour la même question. C'était au moment où l'*Emden* faisait des siennes. Notre lieutenant connaissait bien le commandant von Muller qui, avant la guerre, était fort répandu dans les milieux de la marine anglaise à Hong-Kong.

A notre : « Que ferez-vous si vous le rencontrez? », il se contenta de cette réponse laconique : « Nous coulerons. » C'était cependant un beau croiseur. Je venais de le visiter et je le trouvais superbe.

Quand le *Jemtschoug* prit le large, toute la population de la ville était massée sur l'appontement malgré une chaleur torride. Les cuivres jouaient les airs nationaux et les acclamations du navire répondaient sans cesse à celles de la foule. Dès qu'il eut gagné le milieu de la rivière, il nous salua d'une première bordée de tribord, puis de bâbord suivie de plusieurs autres. C'était la première fois que la paisible Haïphong était à pareille fête, car jamais les croiseurs français redoutant le chenal difficile de notre rivière ne s'étaient aventurés au delà de la baie d'Along.

Vint le tour de l'*Amiral Olry* : les passagers s'écrasaient sur le pont; on en voyait aux mâts, sur les cordages, agrippés d'une main, agitant de l'autre drapeau ou chapeau. Toutes les voix étaient enrouées; nos bras, d'avoir trop salué, étaient endoloris, et les musiciens semblaient prêts à défaillir de

fatigue et de chaleur. Quand les deux navires eurent disparu à nos yeux qui les cherchaient encore, nous dûmes revenir à la réalité, aux visages familiers, à nous-mêmes. Nous nous en voulions de ne pas être avec ceux qui venaient de nous dire adieu.

*
* *

Le 21 octobre, une dépêche de la métropole demanda vingt médecins; mon mari était le premier sur la liste de départ. A cette nouvelle, il était venu frapper à ma porte, mais malgré tous mes efforts pour comprendre et partager sa joie, malgré le désir que j'avais toujours eu de le voir désigné, je sentis tout à coup mon enthousiasme défaillir. S'il devait prendre, comme il l'espérait, le premier paquebot, qu'allions-nous faire? Toutes les petites difficultés de la vie de tous les jours, les regrets, les inquiétudes, me laissaient interdite : qu'allaient devenir notre maison, nos chevaux, nos chats, nos oiseaux et nos chèvres, tous les animaux familiers qui répondaient à mon appel? Où les caser? Et faudrait-il quitter tous les amis? Pour mon mari, il était si heureux que rien ne lui était pénible, ni malaisé ; il ne regrettait rien, enfin débarrassé de l'affreux cauchemar de ne pas être de la guerre. Car au Tonkin tous tablaient sur une fin rapide du conflit, et si je venais à dire que Kitchener enrôlait à l'heure même les hommes pour trois ans, la repartie était toujours qu'il ne s'agissait là que d'une mesure de précaution et que tout serait terminé à la Noël de 1914.

Malgré les prévisions et les espoirs de mon mari, nous ne fûmes pas du premier transport, et bien nous en prit ; car c'était le *Latouche-Tréville*, dont le pont fut recouvert d'un bout à l'autre de plusieurs centaines de mules malodorantes, qui ne laissèrent au petit contingent qui les accompagnait qu'un médiocre espace pour se mouvoir.

Notre bateau, le *Chili*, arriva à l'entrée du port de Singapoure le soir du 9 novembre sans pouvoir y pénétrer de toute la nuit. Nous fûmes d'abord soumis à l'inspection des projecteurs et de deux patrouilleurs qui tournèrent plusieurs fois autour de nous pour s'assurer que nous étions en effet le *Chili* et non pas quelque navire allemand maquillé. On nous

permit, le lendemain matin, de venir jeter l'ancre au quai de Bornéo où nous retrouvâmes le *Latouche-Tréville* et l'*Euphrate*, qui avaient quitté Haïphong l'un le 15 et l'autre le 2 octobre. On avait débarqué les pauvres mules du *Latouche-Tréville* dans des écuries provisoires et les soldats de l'*Euphrate* dans un campement aménagé par les autorités militaires anglaises. Nous espérions qu'ils n'avaient attendu notre arrivée que pour former un convoi escorté suivant le nouvel usage; mais nul ordre n'étant encore arrivé, nous prîmes des pousse-pousse pour nous rendre en ville.

J'avais pensé trouver le monde transformé à notre sortie d'Indo-Chine, et cependant Singapoure, avec ses rues actives et prospères, semblait aussi peu bouleversé par la guerre que Saïgon et Haïphong. Nous apprîmes ce jour-là que l'*Emden* venait d'être coulé par le *Sydney*. On s'inquiétait du sort du commandant von Muller dont on avait suivi les exploits avec un intérêt mêlé d'étonnement. On disait qu'il s'était comporté avec une humanité qui contrastait fort avec les procédés de ses compatriotes de l'armée. On fut satisfait de savoir qu'il avait la vie sauve. A Singapoure le bruit courait que sa mère et que sa femme étaient anglaises.

Quand je m'éveillai le lendemain, nous étions en marche et nous étions déjà tout heureux de reprendre le large quand, à notre désappointement, nous allâmes nous ranger contre le *P...*, ce cargo grec qui avait si longtemps ravitaillé l'*Emden*. Impossible de reconnaître une nationalité à l'équipage dans cet affreux rebut de l'Asie et de l'Europe ; c'était d'ailleurs le bateau le plus sale et le tas de brigands le plus horrible que j'aie jamais vus; c'est à peine si j'osais traverser le pont pour aller à terre.

Pendant cinq jours ce furent des « Quand partons-nous? Pourquoi nous retient-on si l'*Emden* est pris? » Mais à toutes nos questions les officiers restaient muets. Il fallut se résigner à subir la chaleur du port et le voisinage du *P...* contre lequel notre flanc était collé, après avoir vu la poste partir sur un paquebot de la *Compagnie Péninsulaire*.

Le lendemain de notre arrivée, un ami de Singapoure vint nous prendre en automobile. En chemin, il nous indiqua le grand édifice des armateurs allemands Beher et Seyer

dont le directeur était en prison, pour avoir installé chez lui un poste clandestin de télégraphie sans fil, et d'autres maisons allemandes également fermées : depuis une semaine seulement leurs propriétaires étaient internés dans les camps de concentration. A la sortie de l'admirable jardin botanique, notre ami nous dit de nous préparer à une agréable surprise : un instant après nous vîmes quelques constructions basses sur la pente qui dominait la route, avec des rangées de fils barbelés et, sur de petites plates-formes carrées, espacées de vingt ou trente mètres, de grands Sikhs en armes, que leur haut turban faisait encore plus grands. Nous aperçûmes les prisonniers au détour de la route, qui prenaient leurs ébats dans de vastes terrains de sport, jouant au football, ou au croquet. Il y en avait de Singapoure et de Penang et de la Malaisie tout entière.

Nous roulions plus tard dans les plantations d'*Havéas*, et le long des champs d'ananas, puis dans les forêts de cocotiers où, sous le jaillissement des palmes des cases d'un bleu cru se détachent sur le sol blanchi, qui scintille comme du givre. Alors comme je parlais à mes compagnons de mon désir d'être utile aux blessés, nous renversâmes un pauvre Malais qui s'était jeté devant notre voiture et qu'il fallut transporter à l'hôpital indigène. Du coup, voilà tout mon beau courage évanoui. Le retrouverai-je à l'armée?

C'est à la petite église anglicane de Singapoure, sous les ventilateurs, au milieu des sièges de bambou que j'entendis prononcer, pour la première fois, les prières pour la victoire, pour nos blessés et ceux de l'ennemi. Je n'avais encore entendu que des discours enflammés, discours de vengeance et d'extermination et pour moi, qui croyais encore que notre ennemi était loyal, jouant franc jeu comme nous, ces prières furent émouvantes.

De retour au *Chili* je trouvai mon frère qui était venu de Penang, où il était engagé volontaire depuis que l'Angleterre avait déclaré la guerre à l'Allemagne. Depuis cette époque, tout son temps, comme celui des autres volontaires, avait été pris par l'exercice et le tir. Il nous fit le récit de la fâcheuse aventure des marins russes du *Jemtschoug* coulé par l'*Emden*, dans la baie de Penang à quelques centaines de mètres du

rivage. A Penang même on ignorait pourquoi il y avait eu si peu d'officiers à bord et pourquoi le croiseur se trouvait en réparation dans un port ouvert. Le bruit courait que l'*Emden* avant d'entrer dans le port avait envoyé prendre à terre deux officiers allemands.

Notre adieu fut aussi rapide que sa visite : à peine mon frère avait-il sauté du *Chili* à terre que nous quittions le port en procession majestueuse, derrière la *Philomel*, notre escorte armée, et l'*Euphrate*, cargo dont la lenteur devait modérer notre allure et celle du *Latouche-Tréville* qui nous suivait.

Nous mîmes une semaine entière pour aller de Singapoure à Colombo. Quand l'*Euphrate* se risquait à filer plus de 12 nœuds, une avarie de machines s'ensuivait et toute la procession, croiseur, cargo, paquebots, restait en panne en plein océan. Cependant la mer était calme et nous tâchions de régler notre humeur sur elle. Tous les jours, sur chaque navire, un marin anglais montait à son poste de signalement; toutefois, malgré nos espoirs d'aventure, il n'eut jamais qu'à régler la marche commune : l'*Emden* étant coulé, rien n'était à craindre dans nos parages.

A la vue du port, notre soif de nouvelles se fit plus ardente. Que s'était-il passé en Europe pendant toute cette semaine? Allions-nous apprendre une victoire ou une défaite? Les drapeaux qui flottaient sur les bâtiments ancrés bord à bord nous firent deviner une victoire; mais hélas, un de nos officiers nous dit négligemment au passage que tout ce pavoisement n'était qu'indications de service ou d'origine. Enfin le pilote vint à son tour avec la dernière nouvelle : « Situation inchangée. » Depuis une semaine entière, deux armées immenses étaient aux prises et tout cela pour que, contre tout calcul, la situation fût encore inchangée ! On nous cachait sans doute, comme au Tonkin, des événements importants. Ne sachant que croire, nous nous consumions dans l'attente des dépêches officielles. Nous les lûmes d'un premier trait pour les relire ensuite et sans cesse. Disaient-elles vrai? N'y avait-il rien d'autre? Nous cachait-on quelque chose? Quel sens trouver à ces mêmes noms toujours répétés : Dixmude, Yser, Ypres, à ces mêmes expressions d'attaques et

de contre-attaques? Étions-nous retombés dans une guerre de troglodytes? Désormais, plus de grands triomphes éclatants, mais au contraire dormir, manger, vivre dans la boue, résister, tenir et guetter dans le secret de la terre.

En ville, impossible de trouver journaux ou revues chez les libraires ; tout avait été enlevé d'un coup au débarqué. Nous fûmes d'ailleurs assez heureux pour découvrir en chemin une salle de lecture « réservée aux souscripteurs ». Nous y passames deux heures. Le jardin du mont Lavinia, où nous avions été plus tard nous reposer, nous ramena de nouveau bien loin de la guerre. Sur les pentes de gazon qui descendent doucement à la mer sous les cocotiers, de jolis groupes de jeunes Anglaises fraîches, insouciantes et libres, prenaient gaiement le thé devant l'océan.

A notre retour au bateau on nous dit qu'une barque avait chaviré dans le port et qu'on nous tenait déjà pour noyés, ce qui n'avait rien d'invraisemblable, car l'amas de navires était considérable et l'on ne voyait plus que les petites lanternes des sampans sauter sur les vagues recouvrant bouées et câbles.

Le lendemain, à minuit, nous levâmes l'ancre. A notre sortie du port les faisceaux des projecteurs couraient autour de nous, se croisaient sur nous et transformaient les ailes blanches des mouettes en points de lumière, en étoiles mouvantes dans le vide de la nuit.

A Colombo, nous pûmes laisser notre escorte et abandonner encore une fois l'*Euphrate* et le *Latouche-Tréville* à leur triste sort. C'est le 1er décembre, au petit jour, que nous aperçûmes Djibouti comme un point entre la ligne bleue de l'eau et la bande sans fin du sable jaune. Nous venions de passer une autre semaine sans nouvelles; mais à notre désir de grande victoire, on répondit encore par : « Situation inchangée ». Voilà nos hommes toujours à leurs souterrains ! Je crois que cette fixité du front fut encore plus pénible pour nous qui avions attendu si longtemps, que pour nos compatriotes à terre, qui avaient eu les deux communiqués de chaque jour.

La journée de Djibouti fut bien triste. Un jeune officier français venait de mourir à bord, après une cruelle maladie. Il fut enterré dans un petit cimetière qui est à l'écart de la

ville, à l'orée du désert africain. Les quelques arbrisseaux qu'on y a plantés ne pourront jamais tenir contre le sable et le climat malgré les plus tendres soins. Le marbre même y est lentement rongé. De rares noms et quelques dates y sont encore lisibles et pourtant nombreux sont les hommes qui moururent ici sur le chemin du retour. Ils venaient, j'imagine, de quelque station de la côte d'Orient ou de l'Afrique, certains d'être sauvés s'ils arrivaient jusqu'à Suez et à la Méditerranée ; mais il leur avait fallu s'arrêter. Notre jeune officier français qui avait cru partir pour la guerre resterait là, lui aussi, sans prendre part au combat, laissant sa femme et son petit enfant poursuivre seuls leur chemin.

Tout est sable ici. Les huttes indigènes sans bois, ni pierres, sont les plus misérables qui se puissent imaginer. Les routes, les chemins, les rues sitôt percés, croulent et s'enfoncent dans le sable, les jardins retournent au sable. Et pourtant il se peut que cette ville des sables, débouché d'un vaste pays, soit un jour riche et prospère. Mais ce fut un soulagement de quitter cet enfer.

Un groupe de pères blancs mobilisés s'était embarqué à Djibouti sur notre bateau. Ces missionnaires qui n'avaient jamais espéré revoir leur patrie venaient du fond de l'Afrique rejoindre leurs régiments. Et ces moines qui tenaient des rosaires ou des livres de prières, seraient tout à l'heure des soldats en uniforme armés d'un fusil ! C'est d'eux que nous apprîmes les revers anglais de l'Est africain, auxquels nous ne voulions pas croire.

Depuis Colombo nous savions que soixante-quatre transports australiens nous précédaient de cinq jours et nous avions espéré les rejoindre dans la mer Rouge, mais à Suez on ne les vit toujours pas. L'inspection médicale y fut faite par une femme médecin ; c'était une Anglaise, qui fit son entrée solennelle dans la salle à manger, suivie du médecin du bord, des gardes-malades et de deux Égyptiens coiffés du fez. Tous les bébés endormis, tous nos majors eux-mêmes durent se présenter à elle et tirer la langue à leur tour.

Le lendemain nous étions dans le canal, et nous suivions l'étroite bande bleue dans les sables qui, même à ceux qui la connaissent bien, semble toujours si émouvante. C'était un

dimanche ; les voix fortes des missionnaires résonnaient à l'office. Malgré le soleil brillant, l'été venait de disparaître ; tout le monde sentit le changement, car les femmes avaient pris leurs fourrures et leurs robes d'hiver et les majors leurs uniformes de drap.

C'est alors que je vis le premier « Tommy » anglais tout équipé pour la guerre ; il était, quand je l'aperçus, dans le sable, sur la berge, à vérifier des caisses que des Arabes déchargeaient d'une barque plate. « *Are you going to Tipperary?* » nous cria-t-il. C'est ainsi que nous entendîmes le célèbre refrain pour la première fois. Puis nous vîmes un groupe de ses camarades qui montaient un camp ; ils plantaient des tentes, déchargeaient des chameaux, dans un prodigieux remue-ménage d'ustensiles de cuisine et d'équipements. Ils s'arrêtèrent pour nous regarder passer.

De chaque côté du canal, on voyait déjà des camps et des retranchements. A notre œil novice, ceux-ci semblaient aussi puérils que peu faits pour repousser une attaque ; châteaux de sable, faibles petits réseaux de fil barbelé, rares piles de sacs à terre, à quoi ces fragiles obstacles dans une telle immensité de sable pourraient-ils bien servir? Ce n'était peut-être que les préparatifs d'un ouvrage plus sérieux ? Dans certains de ces camps, on ne voyait que des soldats indigènes encadrés d'officiers anglais. Plus loin, ce fut toute une compagnie de méharis de retour d'une longue course ; puis quelques éléments de cavalerie dont les chevaux, qui roulaient et butaient dans le sable à chaque pas, semblaient exténués.

Chose étrange que de voir apparaître contre le désert les petites villas de briques rouges des fonctionnaires du canal !

Il faisait nuit noire à l'approche de Port-Saïd. Des deux côtés du *Chili* vint à briller une rangée de petites lumières que nous pensâmes venir des bâtiments du quai, mais c'étaient les feux des soixante-quatre transports australiens que depuis si longtemps nous avions espéré rejoindre et dont les longues files auraient été si belles à voir.

Port-Saïd, tout plein de croiseurs, de paquebots, de cargos et de transports, était transformé. Dans les rues une fourmilière de soldats et de marins s'agitait, se pressait aux tables des

cafés. Rien dans les journaux de l'endroit pour dire ce qu'ils étaient, d'où ils venaient, où ils allaient. Un libraire égyptien, nous en voyant tout dépités, nous donna de plein gré les renseignements que voici : il y avait alors quelque quatre-vingts transports venus d'Australie, des Indes et de l'Afrique du Sud; plusieurs débarquaient leurs troupes à Port-Saïd pour aller en reprendre de nouvelles à leur port d'attache; d'autres poursuivaient jusqu'à Marseille ou bien Alexandrie. Il se disait très satisfait de voir l'Égypte solidement occupée par l'Angleterre, mais je ne sais si c'était là une opinion générale. L'Égypte, au dire de notre homme, avait d'abord vu le départ du corps d'occupation avec épouvante, craignant quelque mauvais coup des Turcs; mais j'ose croire que de nouveaux soldats plus nombreux ont dû les rassurer.

Dans le salon de l'hôtel où nous avions été lire nos lettres, je fus toute heureuse de voir un joyeux groupe d'officiers anglais d'un des plus célèbres régiments de cavalerie des Indes. Ils étaient grands, bien bâtis, élégants dans leurs uniformes corrects et aisés. Je me laissai aller au plaisir de les voir et de les entendre rire, pendant que mon mari leur enviait tout ce que l'uniforme anglais a de commode et de pratique.

Port-Saïd que j'avais déjà admiré me sembla devenu plus beau encore depuis la guerre avec le mouvement précis et secrets de ses innombrables navires ; foule effrayante qui obéissait à la volonté d'un seul homme en Angleterre, vers qui allait notre confiance et notre admiration.

C'est le matin du 7 décembre que notre bateau quitta la dernière escale. Nous fîmes nos adieux en Méditerranée. Après avoir vécu quarante jours la même vie nous avions appris à nous connaître et il y eut de sincères regrets dans la séparation. Il est vrai que cette fois tous les esprits avaient été trop hantés de la guerre pour que les querelles ridicules, les intrigues, les fiançailles et les flirts aient prévalu. Les médecins se dirent adieu sans avoir pu se convertir à leurs théories réciproques. Ils se demandaient avec anxiété s'ils allaient être désignés au débarqué ou bien à Paris seulement? s'ils pourraient disposer de quelques jours pour installer leurs familles et régler leurs affaires? Quatre jours après Port-Saïd nous vîmes, au bout de l'horizon, la côte de France comme un léger nuage

bleu et, sur la mer, les longs cônes de lumière des projecteurs de Toulon qui balayaient la pénombre. Après une absence de deux ou trois ans, cette minute est toujours émouvante, mais combien plus cette fois : le rivage aimé où allaient nos regards anxieux était celui de la terre où l'on se battait.

GABRIELLE M. VASSAL

(TRADUCTION DE MARGUERITE MESPOULET)

RÉFLEXIONS

SUR

L'ART DE LA MISE EN SCÈNE

Le succès récent du *Marchand de Venise*, au théâtre Antoine, fut mérité. Il marquera dans l'histoire de la scène, à Paris, pendant la guerre. Un homme de talent, un véritable artiste, a trouvé le moyen de réaliser les aspirations de la scène moderne, d'y intéresser l'élite intelligente, d'esquisser ainsi le premier pas vers un idéal nouveau de la salle de spectacle au moment précis où nous nous heurtons brutalement sur tous les domaines aux résultats néfastes de notre imprévoyance d'avant-guerre. Le théâtre est une arme intellectuelle de propagande dont il était urgent de reconnaître enfin la valeur. Nous devons être reconnaissants à Gémier de son énergie et de sa clairvoyance. Certainement, la dure leçon de choses que nous subissons actuellement donne à cette manifestation une signification spéciale, une répercussion et une ampleur inattendues. C'est ainsi qu'à une simple question d'art et d'esthétique s'est juxtaposée, sous l'influence des événements, une manœuvre de politique extérieure. Il semblerait donc que seule la guerre nous ait fourni l'occasion de découvrir officiellement Shakespeare, sous les auspices d'un comité franco-anglo-américain, et d'admettre du même coup

la nécessité d'ouvrir enfin nos esprits trop conservateurs à la compréhension des génies étrangers [1]. Qu'importe cette forme épisodique imposée par les circonstances au remaniement de notre vie théâtrale, si les résultats en sont féconds ! La guerre finira bien un jour. La Société Shakespeare dépassera le cadre étroit de son programme initial. Toute la scène française bénéficiera de l'effort loyal commencé déjà.

Cette première sensationnelle nous promet donc de beaux lendemains. Tout n'y fut pas parfait, sans doute. Là, comme ailleurs, s'est avérée la nécessité d'*improviser*, faute des éléments indispensables. Le délabrement de notre technique, l'éclairage défectueux, l'absence d'un personnel éduqué et discipliné obligèrent le metteur en scène à recourir à des moyens de fortune, à subordonner la réalisation de sa conception aux maigres possibilités dont il disposait. Par contre, l'initiative intelligente, qui distingue le tempérament français, a fait merveille. Aux prises avec mille difficultés presque insurmontables, Gémier a réussi néanmoins à assurer à la représentation un caractère d'harmonie organique. Il a tiré de chaque situation le maximum d'intensité, et ce qui distingue sa mise en scène c'est l'impression de vie qui s'en dégage.

Plusieurs critiques autorisés ont déjà émis des réserves sur « l'adaptation » littéraire de M. Népoty. Elles sont fondées. Shakespeare n'est pas seulement un grand génie dramatique ; il ne faut pas oublier qu'il fut lui-même acteur. Il possède un sens si profond du théâtre qu'il est absolument oiseux de le « corriger », de refondre et de retoucher son œuvre à l'usage d'un public. A peine si, dans quelques cas, on peut admettre certaines coupures. Pour justifier toutes les mutilations, toutes les transformations, toutes les transpositions imposées à ses pièces, on invoque, en général, les difficultés scéniques et les exigences du goût français.

Le premier de ces deux prétextes renferme implicitement

1. Je tiens à rappeler, au début de cet article, l'effort artistique accompli par Antoine et par Lugné-Poë, les tentatives du théâtre des Arts et du théâtre du Vieux-Colombier. Ce serait faire preuve de la plus noire ingratitude que de méconnaître les services éminents rendus par ces précurseurs à la cause du théâtre moderne. Il est assez triste de penser qu'ils furent mal soutenus et peu compris.

l'aveu de notre infériorité technique. Grâce à l'électricité — qu'il s'agisse de l'éclairage ou de la force motrice — la machinerie moderne est devenue si subtile qu'elle se prête à toutes les réalisations. D'un côté, la scène tournante facilite les changements de décors, multiplie les possibilités de perspective et de pittoresque, d'un autre côté la coupole d'horizon (système Fortuny) permet l'illusion parfaite des plein-air et supprime l'odieuse convention des frises en toile peinte. Elles sont d'un usage courant dans la plupart des grandes villes de l'étranger. J'y reviendrai plus loin. Mais il est toujours possible, sans le secours de ces perfectionnements, de conserver aux œuvres de Shakespeare leur aspect multiforme et bigarré. Ce n'est pas sans raison que le dramaturge anglais morcelle son action en épisodes différents et transporte à chaque instant le spectateur d'un lieu dans un autre. D'aucuns ont prétendu qu'ignorant à son époque les difficultés du décor, Shakespeare avait eu tout le loisir d'entremêler ses scènes au gré de sa fantaisie. Quelle méconnaissance de l'essence même de son génie dramatique ! La fantaisie de Shakespeare n'est pas de l'incohérence. Il a voulu nous montrer chaque sujet, chaque action sous toutes ses faces. Il réalise au théâtre la variété de la vie. Rien n'est plus harmonieux, au contraire, que cette succession d'images, tour à tour interrompues et reprises. Elles s'opposent les unes aux autres. Elles élargissent le cadre étroit et conventionnel où l'auteur est forcé d'amener ses personnages. Leur alternance et leur contraste donnent à l'œuvre sa vraie signification. Et cette signification se dégage peu à peu, s'affirme progressivement, sans qu'une prévision trop hâtive paralyse notre intérêt. C'est pourquoi Shakespeare, qui mélange à dessein tous les genres, qui place le bouffon à côté du héros, l'homme du peuple à côté du monarque, qui s'affirme tour à tour lyrique, épique, jovial, truculent, fruste ou compliqué, profond ou superficiel, nous promène à travers l'espace, d'une rue sur une place, d'une plaine dans une forêt, d'une salle de trône dans une auberge, d'une ville dans dans une autre. Le devoir du théâtre moderne est de respecter sa volonté.

Aucun obstacle insurmontable ne s'y oppose, du reste.

Si on lit attentivement un acte quelconque d'une pièce de

Shakespeare, si l'on s'attache à en définir le côté visuel, on s'aperçoit que toutes les scènes peuvent se diviser en deux grandes catégories : celles où les personnages et les mots qu'ils prononcent occupent la première place dans l'attention du spectateur, à l'exclusion du cadre où elles se déroulent ; celles où le pittoresque de l'action et de ce cadre l'emporte sur le verbe ou lui est indispensable pour en souligner le sens. Il ne s'agit que de jouer les premières devant un simple rideau de velours noir, indifférent et neutre, ce qui fait précisément ressortir les attitudes, le costume et la physionomie des acteurs, et de créer une image plus fouillée, plus décorative, autour des secondes. Pour éviter tout arrêt dans l'action, pour faciliter la transition naturelle d'une scène à l'autre, on jouera les fragments sans décors sur une sorte de proscenium en contre-bas, relié à la scène principale par des marches noires, recouvertes d'un tapis épais, afin d'assourdir les pas. Ce proscenium prend une importance capitale et quelque peu mystérieuse dès que des personnages y agissent. Il est, en effet, puissamment éclairé par le rayon d'un projecteur — la salle étant, bien entendu, plongée dans l'obscurité la plus complète. A la fin de la scène, la lumière de ce projecteur est réduite progressivement, si bien que le proscenium disparaît peu à peu du champ visuel, cesse d'exister pour le spectateur qui n'aperçoit plus que le théâtre principal, où l'action continue dans un nouveau décor.

On obtient un résultat similaire en divisant la scène principale en deux parties dans le sens de la profondeur et en surélevant la partie postérieure de quelques marches, après l'avoir encadrée d'un portique stylisé ; un rideau sombre l'isole à volonté. Le système d'éclairage est réparti de telle sorte que, seule, la partie située dans le champ lumineux est visible pour le spectateur.

A défaut d'une scène tournante, on peut donc, à peu de frais, conserver aux œuvres de Shakespeare leur caractère mouvementé et respecter la succession des scènes.

Reste le dernier argument qui cherche à justifier l'opportunité d'une adaptation : les exigences du goût français.

Sommes-nous de si piètres esprits, nos conceptions artistiques sont-elles si étroitement exclusives, nos préjugés si

profondément enracinés qu'il nous soit vraiment impossible de saisir les beautés d'un chef-d'œuvre, sans les accommoder d'abord à notre goût national? S'il en était ainsi, aucun échange intellectuel n'aurait été possible entre la France et les autres nations, au cours des siècles. Isolés du reste du monde, pétrifiés dans une formule définitive, nous n'aurions jamais subi les contre-coups de l'évolution mondiale et nous ne nous serions pas assimilé — comme nous l'avons fait maintes fois — l'essence même des civilisations étrangères. Où est le peuple vraiment vivant qui s'immobilise derrière une muraille de Chine et s'hypnotise dans la contemplation béate de son propre nombril? Actions et réactions, telle est la loi fondamentale du progrès. Dans la chaîne ininterrompue qui relie les effets aux causes à travers le temps et l'espace, l'humanité entière demeure profondément solidaire. Il peut paraître étrange d'invoquer l'internationalisme artistique alors que le plus atroce des conflits lui donne un démenti cruel. La contradiction n'est qu'apparente ; c'est précisément le mépris de cette solidarité humaine qui provoque la guerre à une époque de civilisation où la conscience universelle, plus éclairée et plus omnipotente, sembla devoir s'opposer aux empiètements brutaux de l'égoïsme national et cette même solidarité pousse aujourd'hui le monde entier à se lever contre les fauteurs de trouble.

En tout cas, nous n'avons pas besoin pour comprendre l'art d'un Homère, d'un Eschyle, d'un Dante, d'un Tolstoï, de nous placer au point de vue étroitement français. Le propre du génie est d'être universel, de parler le même langage clair et persuasif à travers les âges à tous les individus. Pour apprécier, par exemple, la valeur d'une toile de Gainsborough, de Whistler ; d'un dessin de Beardsley, nul interprète pictural ne se hasarderait à déformer la couleur ou le trait de ces maîtres pour les rendre plus accessibles à notre œil. Pourquoi donc éprouverions-nous la nécessité de changer une pièce de Shakespeare, d'en altérer la portée, le cours de l'action, la valeur des personnages? Tout au plus existe-t-il l'obstacle de la langue. Mais l'art du traducteur doit consister à trouver des équivalences là où la pensée de l'auteur revêt une forme spéciale à sa race, à son pays. La licence ne doit pas aller

jusqu'à trahir les intentions essentielles de l'original. C'est affaire de tact. Quant à prétendre que le public français n'est pas à même de goûter la conception dramatique d'un Shakespeare, c'est émettre une hypothèse gratuite et ridicule. Il fut peut-être un temps où chaque pays, possédant un degré de culture fort inégal, vivait davantage sur son propre fonds et se montrait plus rebelle à l'exotisme artistique du voisin — et ceci est très discutable —; aujourd'hui, les relations internationales, plus faciles et plus générales, ont non seulement nivelé les conditions économiques de l'existence à travers le monde, mais encore façonné de manière plus uniforme les aspirations des différents peuples. La science, l'art, la mode ont depuis longtemps dépassé les frontières. Mettant en commun le patrimoine des siècles passés, l'humanité s'applique à en jouir librement ; sa lente éducation lui permet d'en mieux estimer la valeur. Cette constatation est si vraie qu'avant la guerre, la physionomie des grandes capitales tendait toujours davantage à s'égaliser. Le caractère autochtone de chacune d'elles disparaissait peu à peu pour faire place à un type général mieux en harmonie avec nos besoins et nos habitudes modernes, devenus partout sensiblement les mêmes. Qui oserait déclarer que seuls, les ballets russes, les séances de tango, *la Veuve joyeuse*, les inepties neurasthéniques des *Magic-City*, les élucubrations cinématographiques sont des manifestations internationales, à la portée de tous, à l'exclusion de ce qui fait la grandeur et la noblesse du génie humain?

Il est hors de doute que l'œuvre de Shakespeare nous est accessible, telle qu'elle est, sans retouches, sans remaniements. Au contraire, son meilleur titre de gloire est d'avoir résisté à l'épreuve de la mutilation, aux interprétations irrespectueuses ou maladroites, telle la *Victoire de Samothrace*, rongée, défigurée, morcelée, et qui s'affirme aussi magnifiquement belle en dépit des injures du temps.

***

En employant des procédés nouveaux pour réaliser la mise à la scène du *Marchand de Venise*, Gémier a eu le courage de

rompre avec la tradition. Les Français — peuple éminemment conservateur et casanier en matière de théâtre — ont une tendance fâcheuse à s'immobiliser dans des formules caduques et à respecter des conventions périmées.

La tradition ressemble aux langues d'Ésope. Elle est à la fois ce qu'il y a de meilleur et de pire. Tout dépend de la dose à laquelle elle est employée. Elle rappelle un peu la fiole de poison chère aux pièces romantiques. Quelques gouttes et la victime est plongée dans un sommeil léthargique qui lui conserve, néanmoins, toutes les apparences de la vie. Encore quelques gouttes ; c'est la mort.

L'art a besoin d'une tradition, lien invisible qui relie le passé au présent, mais sa vitalité et son évolution exigent une souplesse constante, une faculté d'adaptation aux conditions ambiantes, qui se transforment sans cesse. Dans l'antiquité et au moyen âge, le théâtre, sorti du peuple, mélangé à lui, ignorait les subtilités de la salle moderne de spectacle. Le XVIIe et le XVIIIe siècle, en le situant dans un cadre plus intime, en fait un jeu de société. Peu à peu il se sépare du public ; il devient toujours plus factice. Aujourd'hui le besoin se fait sentir de revenir à la conception initiale, tout en se servant des perfectionnements dont nous disposons.

La tradition que nous invoquons pour excuser le manque d'initiative de nos grandes scènes ne repose sur aucune base solide. Jouons-nous nos classiques d'après la tradition? Non, car nous n'en sommes plus au temps des chandelles, où les petits marquis s'asseyaient sur les planches. Le monde a marché depuis ; la technique a accompli quelques progrès. De quel droit nous serions-nous arrêtés? Pourquoi ne suivrions-nous pas le développement naturel de la science scénique? Racine, Molière, Corneille sont immortels par leurs œuvres, non par la manière surannée dont nous les présentons au public. Les portants de toile peinte, qui tremblent à chaque secousse, les décors gris et ternes, les frises maladroites, le manque d'unité et d'originalité dans l'interprétation décorative, ne sont point indispensables à leur succès. Ils conserveront d'autant mieux leur fraîcheur et leur attrait que nous saurons les agrémenter d'une parure extérieure plus en harmonie avec notre esthétique théâtrale moderne.

D'aucuns estiment cette question fort accessoire. A leurs yeux, le mérite d'une production dramatique ne dépend point de sa mise à la scène, ni du degré de perfection de sa réalisation matérielle. C'est méconnaître l'essence même de l'art théâtral. Il en est d'une pièce comme d'une symphonie ; toutes les deux sont créées en vue d'être jouées. Une sonate de Beethoven, par exemple, si géniale soit-elle en elle-même, perdra toute valeur effective si elle est exécutée par un musicien sans talent sur un piano désaccordé ou fatigué. Pour faire impression, elle exige un grand artiste et un instrument parfait. De même, une pièce de théâtre. L'ambition artistique vise à la perfection *dans tous les domaines*.

La vérité est que nous représentons nos classiques d'après une tradition conventionnelle et caduque. Nous nous sommes arrêtés à Louis-Philippe et à Napoléon III dans l'évolution de la technique théâtrale. Nous nous cramponnons à cette époque où notre influence politique rayonnait encore sur l'Europe avec une intensité victorieuse. Pendant ce temps-là, d'autres nations ont continué à évoluer d'après les principes modernes, à perfectionner leurs sciences appliquées, à s'assimiler les découvertes utiles, faites ailleurs. Je me borne à parler du côté technique et pratique de l'art théâtral. C'est une matière réaliste qui exige la ténacité, la méthode et l'organisation. Je ne partage pas complètement au sujet de notre production dramatique les opinions sévères que Gémier a dernièrement émises au cours d'une conférence destinée à expliquer les buts de sa société. La France n'a pas périclité. Elle a continué, au contraire, à produire des talents incontestables dans toutes les branches de l'art. Notre peinture, notre littérature sont autrement originales et puissantes, à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe, que la peinture et la littérature allemandes, par exemple, directement influencées par nous. A part Gerhardt Hauptmann, dont le rôle est depuis longtemps terminé, Frank Wedekind et peut-être Schnitzler, l'Allemagne n'a personne à opposer à Henry Becque, à Octave Mirbeau, à Courteline, à François de Curel, à Hervieu, à Tristan Bernard, à tant d'autres. Toutes les innovations, toutes les évolutions, toutes les tentatives sont venues de chez nous. Ce qui nous manque c'est le sens pra-

tique des réalisations, c'est surtout l'appui efficace des pouvoirs publics et l'audace financière[1]. Nous sommes les victimes de notre régime politique, de notre conception de la vie sociale. Le mal est déjà suffisant, sans qu'il soit besoin de l'amplifier.

Dans sa nouvelle interprétation scénique du *Marchand de Venise*, Gémier a enfin aboli l'obstacle de la rampe. Il fait descendre l'action vers le spectateur. Ce dernier est enveloppé, entraîné par les événements ; il devient le figurant involontaire du drame. Aucune barrière ne sépare plus la scène de la salle, prolongement naturel du cadre où se déroulent les péripéties. C'en est fini de cette dualité hostile et néfaste qui partageait le théâtre en deux camps distincts : le public et les acteurs.

Qu'y a-t-il de plus faussement conventionnel que la rampe? Cette barre de lumière, jaillie du sol contre toute vraisemblance, déforme la plastique des personnages, colore avec une insistance stupide le bas de leurs vêtements, souligne à tort les exagérations du maquillage. Elle coupe désagréablement l'image scénique ; grâce à elle, les premiers rangs de spectateurs n'aperçoivent plus les acteurs qu'à partir des genoux. Retranché derrière elle, le monde de la scène, n'a plus de contact direct avec le monde de la salle. Cette salle elle-même est tellement outrecuidante dans sa disposition, dans son architecture, qu'elle écrase la scène de son importance au lieu de lui être subordonnée. On vient au théâtre pour voir, pour être vu, pour s'amuser de mille choses étrangères au spectacle. La pièce, réduite au rôle d'accessoire, n'est plus considérée que comme une distraction fortuite et passagère [2].

Mais le plus grand mérite de la tentative de Gémier est d'avoir souligné de manière irréfutable l'importance capitale du metteur en scène. On l'avait trop méconnue jusqu'ici.

1. La seule supériorité effective de l'Allemagne réside dans la manière intelligente dont elle a aidé financièrement le théâtre à réaliser toutes ses aspirations artistiques Grâce au système des subventions copieuses, l'Allemagne a pu incorporer à sa vie théâtrale Ibsen, Björnson, Strindberg, Tolstoï, Gorki, Shakespeare ; elle a fait peu à peu siennes leurs œuvres ; elle les a popularisées en les imposant de façon régulière à chacune de ses villes.

2. Ce qui faisait écrire à Alfred de Vigny, non sans amertume : « Tout Français, ou à peu près, naît vaudevilliste et ne conçoit pas plus haut que le vaudeville. Écrire pour un tel public, quelle dérision ! quelle pitié ! Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni le théâtre, ni la poésie, mais la *société* les salons, l'esprit. »

Qu'on parcoure nos affiches et nos programmes. Le nom du metteur en scène n'y est presque jamais mentionné. Son travail si personnel et si *créateur* relève de l'anonymat.

Si Gémier n'avait pas convié le public parisien dans des circonstances particulièrement solennelles, s'il n'était pas l'acteur que nous connaissons tous, s'il n'avait pas occupé la scène pendant une partie de la soirée, sous les traits de Shylock, on eût peut-être ignoré la part la plus significative de sa tâche et personne n'eût réclamé bruyamment sa présence sur le plateau à la chute du rideau, quoique toute l'interprétation du drame fût sortie de son cerveau. Ce n'est pas à Gémier-Shylock que nous devons le plus grand tribut d'admiration, c'est à Gémier-metteur en scène. Sa personnalité domine toute la pièce, même quand il est absent. Et de cette constatation découlent les directives essentielles du théâtre moderne. Je vais essayer de les développer dans leurs lignes principales.

***

Quel est le trait dominant du théâtre à notre époque? Un besoin profond d'absorber en lui l'univers entier — tout au moins son reflet artistique. Pour atteindre à ce but, non seulement il doit se servir de toutes les branches de l'art, non seulement il doit placer à côté de l'auteur et de l'acteur le peintre et parfois le musicien, mais encore il doit faire appel à tous les progrès de la technique moderne et les adapter à ses buts.

Toutefois, il est indispensable que le théâtre subordonne le rôle de chaque art à l'impression d'ensemble. La technique ne doit jamais rester qu'un instrument docile au service de l'idée artistique. Quel que soit le degré de perfectionnement d'une machinerie, c'est toujours l'élément « spirituel » qui prédomine au théâtre. Sans doute, la technique est un adjuvant indispensable, mais sa valeur toute relative dépend du facteur artistique.

Plus une scène cultive le genre que j'appellerai « théâtre stylisé », moins elle peut se passer de la technique. Autrefois, cette dernière n'était pas aussi nécessaire, parce que le théâtre restait une sorte de cadre fixe et traditionnel auquel on adaptait indifféremment toutes les productions. Aujourd'hui,

au contraire, où chaque pièce réclame un style personnel, les perfectionnements de la technique deviennent indispensables. Il s'agit, en effet, de réaliser le style qui convient à chaque cas par des procédés très différents : soit de concrétiser l'atmosphère qui se dégage, par exemple, d'Hamlet, du roi Lear ou de Macbeth, soit de faire revivre un ballet de Rameau dans le cadre d'une époque, soit de souligner d'un peu de couleur et de mouvement la musique des vers de Racine. Un jour, nous voulons vivre dans le monde des dieux païens, un autre jour, nous illustrons la fantasmagorie d'un *Songe d'une nuit d'été*. A côté d'Aristophane vient se ranger Ibsen, à côté de Tolstoï, Molière, et il faut réveiller toutes ces œuvres à leur propre vie, les jouer d'après leurs propres mélodies, en dégager leur signification. La scène moderne exige donc une possibilité de transformations à l'infini ; c'est pourquoi la technique marche de pair avec l'art théâtral ; c'est pourquoi elle lui est devenue indispensable et a atteint un degré de subtilité inconnu jusqu'ici. Mais étant né d'un besoin purement artistique, son rôle reste inéluctablement subalterne.

Pour fixer les limites de ce rôle d'une façon précise, le théâtre moderne doit être dominé par une personnalité qui ne perd jamais de vue le but artistique du travail scénique, par le metteur en scène.

Ce type nouveau est sorti de l'évolution théâtrale. Il s'impose du jour où le théâtre se met à styliser chaque œuvre d'après son caractère propre. Sans lui, les tentatives nouvelles n'amèneraient qu'une révolution pernicieuse et désordonnée. Au théâtre, comme ailleurs, chaque réforme exige un pouvoir central, un organisateur conscient, une autorité qui donne le ton, qui assigne à chacun et à chaque chose sa place, qui provoque et surveille les innovations, qui assume toute la responsabilité et qui a profondément conscience de cette responsabilité. Tel est le rôle du metteur en scène moderne, qui tient dans sa main tous les fils de la subtile organisation théâtrale, qui porte dans son cerveau, dès le début, la vision nette de l'œuvre qu'il va mettre à la scène, qui en surveille pas à pas la réalisation et possède la science de montrer les chemins à suivre.

Comment un metteur en scène moderne met une pièce à la

scène, comment il fait évoluer ses acteurs, comment il les situe les uns en face des autres, comment il pèse leurs rôles et leurs personnalités, comment il les pétrit, les adapte les uns aux autres, comment il crée le cadre où ils évoluent, tout cela est encore peu connu. Or, étudier le côté technique d'un art, c'est apprendre à le mieux connaître dans son ensemble, à en dégager le sens vraiment idéal. On l'a déjà fait pour le peintre, pour l'architecte, pour le musicien. Pourquoi n'appliquerait-on pas cette méthode au metteur en scène, chez qui le côté art et le côté métier sont si étroitement unis?

Il faut avant tout que le metteur en scène s'intéresse profondément à l'œuvre qu'il veut représenter. Il n'obtiendra jamais de bons résultats d'une pièce qui le laisse froid et il ne sera capable d'obtenir une représentation remarquable que là où il a été pris d'émotion et d'enthousiasme. De même que tout ce qui est profondément humain excite le grand poète à créer, de même le grand metteur en scène ne se sentira inspiré que par ce qui est vraiment poétique.

Cette sorte d'emprise de l'œuvre se manifeste en général très tôt. Au premier contact une étincelle jaillit. Dès ce moment commence déjà le travail intellectuel du metteur en scène. Il se prolonge parfois plusieurs années. De même que deux amants reconnaissent leurs affinités dès la première heure et se voient perpétuellement séparés soit par leur propre nature, soit par les circonstances extérieures, de même le régisseur et la pièce sont souvent séparés par des obstacles de différentes sortes. Mais l'amour du metteur en scène pour cette pièce n'est pas refroidi par l'attente, et l'impression qu'il porte en lui ne perd point de sa fraîcheur. Au contraire, son intérêt grandit avec son désir croissant. L'expérience qu'il a acquise entre temps et une compréhension toujours plus intime de l'œuvre rendent plus riche l'image qu'il s'en fait.

Le travail intérieur du metteur en scène commence donc longtemps avant son activité effective. La première lecture lui donne déjà l'essentiel, une impression « visionnaire » d'ensemble. C'est la naissance embryonnaire d'une œuvre d'art. La parole du poète a cette puissance d'éveiller dans l'âme du metteur en scène des forces artistiques latentes et de leur donner l'occasion de s'épanouir librement.

Le metteur en scène commence alors à se documenter en lisant non seulement les ouvrages parus sur la pièce et sur l'auteur, mais encore tout ce qui peut lui livrer des indications dans l'histoire : mémoires du temps, traités sur les costumes, les mœurs, les beaux-arts, etc. Ces études préparatoires, si utiles soient-elles, ne donneront jamais au metteur en scène l'essence de son interprétation scénique. Elles ne peuvent qu'étayer sa vision et lui fournir des inspirations de détails. L'idée fondamentale de la mise en scène se trouve dans l'œuvre elle-même. Une pièce de Shakespeare parle à l'âme du metteur en scène vraiment doué un langage si impérieux et si clair, que quiconque ne le comprend pas s'entourera en vain de toute une documentation historique.

Il suffit, par exemple, de lire une comédie de Molière avec l'intelligence scénique nécessaire pour l'illustrer aussitôt d'une vision saisissante. Prenons *Georges Dandin*. Nous y voyons un bourgeois vaniteux et faible qui voulut épouser une femme noble pour se donner l'illusion du rang. Il est exploité, bafoué, trompé. Le fardeau qu'il assuma est trop lourd pour ses épaules. J'aperçois ce contraste dans le cadre où sa vie s'écoule. Voici le jardin du XVIIe siècle aux arbres soigneusement taillés, aux allées régulières, où le malheureux promène ses regrets tardifs et stériles. Une pièce d'eau, encadrée de granit, surmontée d'un triton de bronze, miroite mélancoliquement sous le ciel gris. Dans le fond s'élève la maison coquette où s'obstine à vivre la cause de tous ses soucis : sa femme. Les baies cintrées sont ornées de mascarons grimaçants et symboliques. C'est derrière cette façade close que se joue le drame intime du pauvre Dandin, drame dont les éclats, de temps à autre, parviennent jusqu'à nous quand la porte ou la fenêtre s'ouvre. Nous sommes loin des traditions de la Comédie-Française.

Il existe une pièce de Strindberg à peu près ignorée ici : *la Danse macabre*. L'idée fondamentale réside dans la haine latente qui sévit entre deux vieux époux que les contingences de la vie quotidienne ont néanmoins rivés l'un à l'autre. L'homme est un fonctionnaire des douanes maritimes en Norvège. Il habite au bord de la mer, dans un coin solitaire et perdu. Je situe les deux personnages immédiatement dans une tour. La forme circulaire, l'épaisseur des murailles tra-

duisent davantage le caractère symbolique de la prison morale où se débattent les conjoints. Cette tour doit peser de tout son poids fatal sur le drame. Elle est percée d'une porte ogivale et revêche qui s'ouvre sur la dune. On aperçoit le sable de la grève légèrement ondulé, la ligne lumineuse de la mer, en opposition avec la pénombre de l'intérieur. La silhouette d'un douanier de service, en sentinelle sur le rivage, passe et repasse avec monotonie sur cet écran lumineux...

Une fois le metteur en scène muni de tous les renseignements complémentaires, il lui faut songer à la matérialisation de son projet. Le « livre de régie » fournit la base de ce nouveau travail. Fouillé dans ses plus petits détails, ce livre de régie constitue une paraphrase de l'œuvre dans une langue concise et spéciale. A côté du texte du poète, le metteur en scène note toutes les remarques nécessaires à l'interprétation. Les choses les plus importantes et les plus minimes y sont soigneusement consignées : l'atmosphère de chaque scène, dans chaque scène chaque discours notable, dans chaque discours chaque phrase typique, chaque mot puissant, l'expression du débit, l'indication des pauses, la valeur de la voix, le groupement des personnages, la mimique, etc., etc. Au commencement de chaque scène se trouve une description minutieuse du décor, accompagnée au besoin de dessins et d'un plan schématique. Pour chaque personnage entrant en scène, il existe une description exacte du costume. Les mouvements de scène ne sont pas seulement enregistrés, mais encore illustrés par des esquisses en marge. Le livre de régie porte aussi les indications d'éclairage, la signification, la valeur et la durée des musiques d'accompagnement, l'explication motivée des différents bruits, etc. Rien n'a été oublié de ce qui a trait à la représentation de l'œuvre. C'est une œuvre en elle-même, originale et complète, sans aucun trou.

Ceci terminé, le temps est venu de tenir enfin conseil avec le peintre, l'ingénieur ou le machiniste en chef et, au besoin, le compositeur. Voici déjà pour le metteur en scène la nécessité de faire triompher sa volonté. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, d'une simple question d'autorité. Le metteur en scène ne doit pas oublier qu'il a affaire à des artistes, imbus du sentiment de leur responsabilité, à qui on ne peut rien

commander et qui ne feront quelque chose de bon que s'ils ont du cœur à leur ouvrage. Sa diplomatie consiste donc à leur laisser leur indépendance, mais à les pénétrer si profondément de sa propre pensée qu'ils accompliront ensuite leur besogne, en croyant agir d'eux-mêmes. La grande sagesse du metteur en scène consiste, du reste, à ne jamais rester inflexible dans son point de vue et à lâcher la bride à ses collaborateurs, là où il sent qu'ils ont raison. Cet échange d'idées est fécond pour l'œuvre. Le metteur en scène voit s'ouvrir de nouvelles perspectives, des simplifications se révèlent, des constatations se font qui porteront peut-être leur fruit à l'occasion d'autres mises en scène.

Il est indispensable que les collaborateurs artistiques soient familiarisés avec l'installation du théâtre où ils opèrent. Le peintre, par exemple, doit préparer ses maquettes et ses figurines en tenant exactement compte de la scène à laquelle elles sont destinées. Ce travail du peintre exige, lui aussi, plusieurs études préparatoires. Il ne s'agit pas seulement de réaliser la vision du metteur en scène, de se tenir dans la limite de ses intentions, il faut encore accorder les différentes parties de l'ouvrage pour en faire un tout harmonieux. Chaque décor doit avoir une signification précise par son apparence et ses proportions. Chaque scène doit être pour ainsi dire encadrée et les costumes doivent se présenter sur un fond favorable. Ces costumes eux-mêmes portent le cachet qui répond au caractère fondamental de toute l'œuvre. Ils mettent en valeur chaque personnage, soulignent sa signification, s'amalgament au décor, tout en gardant leur propre harmonie de ligne et de couleur.

Pour obtenir un tel résultat, il faut, outre une grande documentation et des connaissances approfondies, un sens visuel et pictural du théâtre ; il faut surtout des quantités d'essais avant de trouver la note juste[1].

Quand on se sert de la scène tournante, il est urgent de s'arranger de manière à ce que l'agencement d'une scène ne devienne pas une gêne pour les suivantes. La superficie du disque tournant n'est pas très grande. Chaque espace doit

1. Et ces essais exigent beaucoup d'argent. Voilà pourquoi le théâtre artistique a besoin d'être soutenu financièrement, au lieu d'être considéré comme une « affaire ».

être utilisé avec une merveilleuse précision. Il faut tenir compte de la situation respective des plein-air et des intérieurs. Parfois, une scène n'est pas à considérer comme un tableau limité. S'il s'agit, par exemple, d'un paysage ou d'une rue, il suffira de faire tourner le disque de quelques mètres pour obtenir une nouvelle perspective, quelquefois une sorte de transition entre la scène qui précède et celle qui suit. Les possibilités d'entrée et de sortie pour les acteurs doivent être prises en considération dès le début, ainsi que la méthode des changements de tableaux : soit dans l'obscurité, soit en pleine lumière, soit avec rapidité, soit avec lenteur, quelquefois même pendant un mouvement de masses. Un modèle en réduction de la scène rend d'excellents services. Le peintre d'accord avec le metteur en scène fait des maquettes d'après ses dessins préparatoires. Ces maquettes sont une réduction mathématique des décors futurs. Il est alors possible de les essayer sur le modèle de la scène tournante, de fixer leur position respective, de délimiter les différences de hauteur et de profondeur, de déterminer les fuites d'horizon. De cette façon, on se rend un compte exact de l'effet de chaque image scénique, cette scène en miniature possédant exactement le même éclairage que la grande.

Pour conserver à la partie décorative et picturale d'une mise en scène son unité artistique, il est indispensable de confier les costumes et les décors à un seul peintre et non, comme on le fait trop souvent chez nous, chaque acte, chaque tableau à un autre décorateur et les costumes à un dessinateur spécial. Cette division d'un travail essentiellement organique émiette forcément la valeur de l'ensemble. Nous imaginons-nous une toile où un peintre aurait dessiné les arbres et les maisons et un autre les personnages?

Les répétitions d'éclairage se font d'après les bases arrêtées sur la scène en réduction et dans les derniers jours qui précèdent la représentation.

La technique vraiment moderne de l'éclairage scénique se divise en deux parties :

I. — Une source de lumière en forme de grosse lanterne invisible, suspendue dans le milieu de la scène (synthèse de

l'appareil Fortuny), jette sur le haut d'un horizon circulaire l'éclairage désiré, tandis que la partie inférieure de l'horizon est commandée par un appareil spécial pour les effets de crépuscule et d'aurore.

II. — L'éclairage des acteurs, obtenu par plusieurs appareils, se divise en éclairage de surface, rampes mobiles (toujours invisibles), herses, lampes de projection, etc.

Sur l'horizon circulaire teinté par l'appareil Fortuny, un système spécial composé de plusieurs lampes de projection, rangées en cercle et mobiles autour d'un pivot, donne la représentation exacte des nuages mouvants. On emploie à cet effet des clichés de ciels. Pendant que cet appareil fonctionne, une autre lampe mobile dans le sens de la verticale projette la montée des petits nuages moutonnants qui sont plus éloignés dans l'atmosphère et glissent plus lentement, ce qui donne l'illusion de la transparence céleste et de l'infini.

Dans certaines occasions, il est recommandable d'employer des projecteurs puissants dont la lumière éclaire de façon symbolique un personnage ou un groupe important et le fait ressortir de son entourage. Dans tous les cas, il est un axiome indiscutable : toutes les sources de lumière doivent être invisibles au public.

Pour illustrer la nécessité qu'il y a parfois d'éclairer un personnage au détriment d'un autre afin d'obtenir une intensité d'effet spéciale, je ne saurais mieux faire que de citer l'exemple suivant.

Au cours d'une pièce que je montais à Munich en 1902, il y avait une courte scène qui m'embarrassait beaucoup. Un tambour de la garde du temps du vieux Fritz, condamné à mort, emprisonné dans un cachot, y monologuait durant quelques minutes. Ce qu'il avait à dire ne manquait certes pas de puissance dramatique, mais je redoutais soit une immobilité trop monotone, soit une exubérance fâcheuse de gestes. De plus, le cadre décoratif où le personnage se présentait était trop nu ; même plongé dans une demi-obscurité, il conservait une apparence banale et froide. Je fis asseoir le prisonnier enchaîné sur un escabeau, auprès d'une table grossière supportant un vieux chandelier de bronze. La lumière

de la chandelle, aveuglée du côté du public par un écran de fer forgé, représentant un animal héraldique dont les contours se découpaient en silhouette sombre, tombait en plein sur un personnage muet, un grenadier de l'époque, que j'avais placé en faction contre le mur gris de la prison, juste au coin de la porte basse et massive. Lui seul était violemment éclairé et devenait le centre de l'attention. Le spectateur était hypnotisé, pour ainsi dire, par sa mine farouche, ses buffleteries, son fusil à aiguille sur lequel il s'appuyait et son casque de cuivre repoussé, en forme de mitre. Tout le reste de la scène était plongé dans la plus complète obscurité. A peine si l'on entrevoyait le prisonnier affalé dans un angle. La voix sortait de l'ombre, infiniment grave, scandée par le cliquetis des lourdes chaînes. On entendait la plainte de la victime, sans la voir, mais la face rigide de la sentinelle, immobile, en pleine clarté, prenait une signification particulièrement tragique, attestait l'impassibilité du destin. L'effet fut énorme.

Le travail avec l'acteur demeure néanmoins pour le metteur en scène la tâche la plus importante. Il y emploie plus de temps que pour tout le reste. Déjà lorsqu'il prépare son livre de régie, il compte avec chacun de ses acteurs, il les identifie avec les personnages du drame, il s'inspire de leur caractère, lorsqu'il s'agit de véritables individualités. Les autres, il les pétrit à sa guise pour les adapter au milieu qu'il peut réaliser.

En résumé, mettre une pièce à la scène ce n'est pas lui donner une forme scénique approximative ou conventionnelle, c'est faire corps avec le poète, c'est fondre avec son âme celle de l'acteur, c'est animer la matière inerte d'une étincelle intelligente, c'est reconnaître du premier coup d'œil l'essence du drame, en faire le centre, le pôle de toute la représentation. Celui qui est capable de créer de la sorte est un vrai metteur en scène, qu'il emploie la machinerie la plus compliquée ou qu'il joue entre de simples murs blancs. Le théâtre exige cet art à notre époque ; il réclame surtout la personnalité qui sait le concevoir et le réaliser.

MARC HENRY

QUESTIONS D'APRÈS-GUERRE

LA FORMATION DES INGÉNIEURS[1]

LES RÉFORMES NÉCESSAIRES

Si l'on veut faire besogne vraiment utile, il faut envisager d'ensemble notre enseignement technique supérieur. Jusqu'au jour où sont intervenus les instituts techniques de nos Universités, les deux grandes sources de recrutement de nos ingénieurs étaient l'École Polytechnique, avec les écoles spéciales (Mines, Ponts et Chaussées, etc.), et l'École Centrale des Arts et Manufactures.

En 1906, M. André Pelletan, sous-directeur de l'École nationale des Mines, a analysé, avec beaucoup de pénétration et de franchise, les résultats donnés par l'organisation combinée de l'École Polytechnique et de l'École des Mines[2] : et ce qu'il dit de l'École des Mines peut, selon lui, s'appliquer à la plupart des autres écoles d'application.

Le cycle d'études préparatoires est presque toujours de cinq ou six années consacrées en grande partie aux sciences mathématiques. Cette étude ne tient en Allemagne qu'une place restreinte. L'ingénieur des mines en Allemagne sait à peine ce qu'a appris un de nos élèves de mathématiques spéciales en une année.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai 1917.
2. *Revue de Métallurgie*, novembre 1906.

D'ailleurs, les mathématiques transcendantes n'ont pas d'application dans l'art de l'ingénieur. « Les plus ardents défenseurs de notre enseignement mathématique... l'ont seulement préconisé comme un exercice intellectuel. »

Deux années en moyenne, souvent même trois, de mathématiques spéciales, pendant lesquelles l'élève ressasse les mêmes théories, suivies de deux années d'École Polytechnique où les mathématiques transcendantes tiennent encore une place prépondérante :

Croit-on que ce système soit de nature à développer chez la jeunesse, le goût des mathématiques? Ne voit-on pas qu'il doit produire fatalement la lassitude, même dans les esprits les mieux trempés? On en est arrivé (et ici c'est M. Appell[1], le grand mathématicien, que cite M. Pelletan) à un enseignement qui est moins une science qu'un sport... Nos jeunes savants sont incapables de résoudre une question terre à terre, et, si on leur pose un problème concret qui n'exige qu'un calcul de simple arithmétique, ils se trouveront plus déroutés qu'un élève de l'école primaire...; c'est un véritable crime que de gaspiller ainsi le temps et les forces intellectuelles de la jeunesse qui nous est confiée.

M. André Pelletan ajoute :

Il ne saurait être question de supprimer l'École Polytechnique ; on est forcé cependant de regretter qu'elle soit entrée dans la voie qu'elle suit aujourd'hui. Elle a oublié qu'elle est destinée à former des techniciens et non des savants voués aux sciences spéculatives, et des membres de l'Institut... Un effort intellectuel énorme, réalisé par des professeurs de premier ordre, par des jeunes gens qui ont fait l'objet d'une forte sélection et qui donnent une somme de travail dix fois supérieure à celle des étudiants allemands, n'aboutit qu'au surmenage des maîtres et des élèves ; si bien que nos futurs ingénieurs arrivent à l'École d'application fatigués, dégoûtés des mathématiques et très sceptiques sur leur utilité... L'Allemand, d'une culture mathématique bien inférieure, conserve le goût et le respect de la science et sait en tirer parti.

Tandis que l'étudiant allemand, après avoir passé quatre ans à l'école technique, un an à l'atelier, un an au service militaire, peut entrer dans l'industrie à vingt-quatre ans ; tandis que l'Anglais et l'Américain sont ingénieurs de vingt-deux à vingt-quatre ans, le jeune Français n'arrive à l'École d'application qu'à vingt-cinq ans. C'est à vingt-cinq ans qu'il va commencer à apprendre son métier, et encore dans des conditions d'infériorité réelle au point de vue des applications pratiques.

1. *L'Enseignement mathématique*, 15 septembre 1909.

Ce que M. André Pelletan écrivait il y a dix ans de l'École Polytechnique est encore vrai aujourd'hui, car aucune réforme n'a été entreprise, malgré tous les avertissements donnés.

La direction de la *Revue de Métallurgie*, tirant les conclusions du mémoire de M. André Pelletan, écrivait en 1906 :

L'indifférence avec laquelle les questions d'enseignement technique sont envisagées en France est incompréhensible... Les écoles sont abandonnées à elles-mêmes, sans aucune indication, sans aucun conseil des intéressés. Pour se transformer, s'améliorer, elles n'ont aucun appui. Et pourtant, il est aussi impossible de se réformer soi-même qu'à un mobile isolé de modifier la trajectoire de son centre de gravité, si on ne lui offre un point d'appui extérieur.

Non seulement ce point d'appui extérieur fait défaut à nos grandes écoles officielles, mais les administrations dont elles dépendent font obstacle par leur inertie à tout projet de réforme :

Il y a quelques années, dit M. André Pelletan, les professeurs des écoles d'application s'étaient concertés pour formuler leurs vœux (sur l'enseignement donné à l'École Polytechnique). Chaque école avait désigné ses délégués ; mais, au moment où la commission ainsi formée allait se réunir, l'intervention des hautes autorités fit échouer nos projets.

La direction de la *Revue de Métallurgie* demandait donc que l'importance donnée aux études préparatoires de mathématiques fût considérablement réduite :

L'enseignement donné en vue de l'École Polytechnique, disait-elle, ne développe pas le respect de la science ; les anciens polytechniciens, dans les usines, manifestent parfois une horreur des méthodes scientifiques que l'on ne retrouve pas toujours au même degré chez les vieux praticiens de l'industrie anglaise [1].

1. En Allemagne, les officiers des armes spéciales sont avant tout des officiers, des militaires. Lorsqu'ils ont à résoudre un problème scientifique, ils s'adressent aux savants les plus qualifiés, qui leur apportent les solutions de la science la plus récente. En France, nos officiers polytechniciens — qui savent tout par définition — se croiraient déshonorés s'ils s'adressaient à des savants ; ils appliquent à la solution des mêmes problèmes une science qui date trop souvent de leur passage à l'École et par conséquent retarde en moyenne d'une trentaine d'années. Telle est, aggravée d'ailleurs par l'esprit de système et l'esprit de corps mal entendu, l'une des principales causes de l'état d'infériorité où notre organisation militaire technique (téléphonie, télégraphie, traction mécanique, aviation, poudres, etc.) fut surprise en août 1914.

Elle déclarait inutile, et même nuisible, l'enseignement de la pratique en *simili* donné dans les écoles et, au contraire, profitable le séjour à l'usine avant le commencement de l'enseignement technique. Sans viser au luxe des laboratoires étrangers, elle réclamait des installations suffisantes. La question la plus sérieuse est celle du personnel enseignant. « C'est de lui seul, et nullement des bâtiments, que dépend la valeur des résultats obtenus. » — Le nombre des chaires est souvent le double de ce qu'il devrait être, et la rémunération individuelle insuffisante : c'est ainsi que les professeurs de l'École nationale des Mines ont des traitements ridicules (1 000 francs par an pour les cours préparatoires ; 1 500 francs pour les cours spéciaux) [1]. Il faudrait s'attacher

à ne prendre que des professeurs ayant des occupations industrielles concordant avec l'enseignement qui leur est confié... ; obtenir que ces professeurs s'intéressent à leur école comme à leur chose propre, comme à leur maison ; mais la question qui prime toutes les autres est celle de la liberté d'enseignement. Les progrès incessants des écoles étrangères tiennent à leur autonomie ; elles peuvent faire des essais individuels d'amélioration ou s'approprier ceux des écoles voisines, quand elles les ont vu réussir.

Chez nous, les écoles d'application ne sont même pas consultées sur le programme des connaissances jugées nécessaires à la préparation des élèves qui leur sont destinés ; et il leur est interdit d'avancer la limite d'âge pour l'admission des candidats, malgré les réclamations unanimes des industriels.

Conclusion : il faut « peut-être moins d'argent qu'en Allemagne, mais autant de liberté et des hommes pour s'en servir ».

I

Il est donc à souhaiter que les mêmes principes qui ont inspiré la réforme de nos Universités et préparé la création des instituts qui s'y sont agrégés, inspirent également la réforme nécessaire de l'École Polytechnique et des écoles d'application auxquelles elle fournit les élèves.

1. *Revue de Métallurgie*, novembre 1906, p. 619.

Cette réforme est nécessaire à un double point de vue : dans l'intérêt même de ces écoles et aussi dans l'intérêt national. Tant que subsistera le régime actuel du concours d'entrée, la préparation intensive continuera à entraîner l'abus de tous les exercices artificiels qu'engendrent les concours. Ces écoles, agissant par le prestige d'une longue possession d'état, par l'appât des services que se rendent entre eux leurs anciens élèves, continueront d'attirer nombre de candidats qui, d'eux-mêmes, auraient suivi la voie plus naturelle, mais considérée comme moins brillante au point de vue social, des instituts techniques annexés aux Universités régionales. Les grandes industries, où règnent les anciens polytechniciens, continueront de se recruter parmi les anciens élèves de l'École, et cela trop souvent, on l'a vu, au détriment du progrès scientifique et technique.

Des hommes éminents, MM. Appell, H. Le Chatelier, A. Pelletan, L. Houllevigue condamnent unanimement le concours. Il établit un classement artificiel et prématuré ; c'est la vie pratique et non l'école qui doit être le grand agent de sélection. Marquer les jeunes gens pour toujours d'après des épreuves théoriques où la mémoire plus que le jugement est en jeu, c'est une erreur dont les conséquences sociales sont incalculables.

Le concours organise une sélection à rebours : c'est un crible trompeur qui trop souvent laisse échapper les sujets désirables, les caractères, les hommes d'action, les esprits qui réagiront comme il convient en présence de la réalité, en un mot les vrais chefs.

Sans doute, il faut exiger des garanties de savoir à l'entrée des écoles techniques, et instituer des sanctions à la sortie : mais ces garanties et sanctions ne doivent point servir à établir des classements prématurés et toujours décevants ; il suffit qu'elles ferment la porte aux incapables ; mais il faut aussi qu'elles réservent entièrement l'avenir et lui laissent le soin de mettre en lumière les hommes qui, n'ayant point réussi à briller dans les examens, déploieront dans la vie pratique ces qualités essentielles qu'aucun examen ni concours ne décèleront jamais. C'est la guerre seule qui révèle les grands géné-

raux ; c'est la bataille industrielle qui fait surgir les grands capitaines d'industrie.

Ainsi, outre que la préparation aux concours a pour conséquence de faire perdre à l'élite de la jeunesse de précieuses années, gaspillées en exercices artificiels, qui trop souvent faussent l'esprit, — le concours, en lui-même, est condamnable. Il est donc désirable qu'à l'entrée de nos grandes écoles la porte soit ouverte, non pas par le concours, mais sur justification d'une instruction préparatoire suffisante, et en limitant le nombre des admissions dans la mesure convenable, mais sans classement à l'entrée.

L'École Polytechnique fournit des fonctionnaires civils (ingénieurs des services de l'État), des officiers d'artillerie et du génie et nombre d'ingénieurs d'industrie, qui sont d'anciens officiers démissionnaires ou des ingénieurs de l'État en congé.

Une formation uniforme — et presque exclusivement théorique — soit à l'École Polytechnique, soit dans les écoles d'application, correspond-elle aux besoins actuels des services techniques, de plus en plus complexes, dont l'État a peu à peu assumé la charge et qui sont devenus de véritables industries, et de l'industrie privée elle-même? Il n'est pas téméraire de répondre : non.

Si, il y a cent ans et plus, l'unité de formation était pour séduire les esprits simplistes des Conventionnels, et si l'industrie et les services publics d'alors pouvaient à la rigueur s'accommoder de ce système sans trop de dommage, il n'en est certainement plus de même aujourd'hui.

D'abord, le caractère trop théorique de la formation reçue par nos ingénieurs d'État a une influence permanente et inévitable sur leurs méthodes de travail : la gestion des services publics reste trop bureaucratique, alors qu'elle devrait prendre un caractère de plus en plus industriel. Une autre orientation de l'enseignement technique supérieur, des stages dans l'industrie sont donc nécessaires, même pour les ingénieurs des services publics ; à plus forte raison pour ceux, et ils sont nombreux, qui entrent de plain-pied dans l'industrie après un court passage dans l'armée.

L'École Polytechnique peut-elle, sans dommages pour la

communauté, demeurer une école mixte formant non seulement des spécialistes pour l'armée, mais aussi des ingénieurs pour les services civils? Ou plutôt, puisqu'elle n'est qu'une école préparatoire, la même préparation convient-elle dans les deux cas?

Cela serait déjà fort douteux si l'on considérait seulement combien les conditions sociales, économiques et autres ont changé en France depuis un siècle ; mais nous avons aussi à tenir compte de la concurrence étrangère et à nous demander s'il est sage d'imposer à l'élite de notre jeunesse quatre ou cinq ans de préparation purement théorique (en mathématiques spéciales et à l'École Polytechnique) avant de lui faire aborder la technique supérieure, alors que partout, chez nos rivaux, le stage préparatoire est réduit à une année ou deux. Outre qu'il est un peu inquiétant de rester seuls à pratiquer un tel système en plein xxe siècle, nous perdons ainsi un temps précieux que nos concurrents utilisent à des exercices plus directement productifs.

La société civile — soit pour les services publics, soit pour l'industrie privée — n'a pas besoin d'un aussi long stage préparatoire. Il est vraisemblable qu'une pareille économie de temps et d'exercices théoriques serait également profitable aux services techniques militaires.

Nous ne saurions suggérer ici une solution à ce grave problème. Il nous a suffi de montrer qu'il se pose et qu'il est urgent de le résoudre dans l'esprit le plus large et en s'inspirant des nécessités modernes.

L'École Centrale devra se réformer aussi. Elle forme « des ingénieurs encyclopédistes qu'on appelle souvent pour ce motif des ingénieurs *omnibus* ». Dans cette conception, « l'ingénieur doit connaître non seulement les sciences pures spécialement utiles pour sa carrière, et les sciences industrielles principales qui servent dans presque toutes les carrières d'ingénieurs, mais encore avoir des notions au moins sommaires sur toutes les applications et éviter toute spécialisation (sauf pour les projets de dernière année et de sortie, ce qui est un minimum de spécialisation) ».

Le professeur A. Blondel [1], à qui nous empruntons cette définition, après avoir exposé les avantages de ce système (l'ingénieur peut trouver facilement des emplois et changer éventuellement de carrière, et ce type à connaissances étendues répond à un certain besoin de l'industrie), ajoute cependant :

A côté de ces avantages, on ne peut cacher les inconvénients de l'encylcopédie excessive qui ne laisse pas à l'élève le temps de fixer son attention sur certains sujets, ni de prendre l'habitude de creuser une question par un travail personnel dans une bibliothèque. Enfin, les derniers programmes arrivent à imposer aux élèves un surmenage formidable : le nombre d'heures de cours par an atteint, à l'École Centrale, 550 à 600 heures, tandis qu'il n'est que de 250 environ à l'École Polytechnique et à l'École supérieure d'Électricité.

Et le professeur A. Blondel conclut que

l'École Centrale sera appelée, tôt ou tard, à modifier son organisation.

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, on s'aperçoit que notre enseignement technique supérieur appelle des réformes. Il ne saurait s'agir d'imposer des règles uniformes à toutes nos écoles. Mais il faut que celles qui sont restées trop longtemps fidèles à des traditions devenues surannées évoluent.

C'est pourquoi nous souhaitons que, puisque l'on entreprend enfin de retoucher notre enseignement technique supérieur, on ne s'en tienne pas uniquement aux questions abordées par M. Goy dans sa proposition, et que l'on aborde de front les réformes depuis si longtemps réclamées par les esprits les plus éclairés de la science et de l'industrie.

II

Par bonheur une consultation libre et publique, à laquelle ont pris part les hommes les plus qualifiés, nous apporte les éléments de la solution du problème.

1. Considérations générales sur les techniciens et l'enseignement technique, par A. Blondel, membre de l'Institut. (*Revue scientifique*, 5 août 1916.)

Devant la Société des Ingénieurs civils de France, une discussion a été engagée le 3 novembre 1916 par un exposé de M. Léon Guillet, professeur à l'École Centrale et au Conservatoire des Arts et Métiers : *Étude comparative des Méthodes de l'Enseignement technique supérieur en France et en Allemagne* [1].

M. Léon Guillet résume ainsi les caractéristiques du système français :

1° *Seules* les grandes Écoles françaises prélèvent leurs élèves en mathématiques spéciales par voie de concours. Toutes les autres prennent leurs élèves avant et après l'Enseignement secondaire, sur diplôme de la valeur du baccalauréat ou sur des examens correspondant à ce programme.

2° *Seules* les grandes Écoles françaises conduisent leurs élèves à entrer dans l'industrie entre vingt-cinq et vingt-huit ans, alors que les autres écoles permettent à leurs élèves d'entrer dans la carrière entre vingt-deux et vingt-quatre ans.

3° *Seules* elles ont un enseignement général, non spécialisé.

4° *Seul* l'enseignement français présente une discipline sévère.

5° Les stages d'usine ne sont point systématiquement organisés en France, tandis qu'ils le sont partout à l'étranger.

6° Les travaux de laboratoire, très développés en Allemagne, Belgique et Suisse, ont pris une part importante dans l'enseignement des Instituts français et commencent à jouer un certain rôle dans nos grandes Écoles.

Faut-il maintenir les concours d'entrée? Faut-il réformer ou supprimer les classes de mathématiques spéciales? Quelle est leur influence sur le recrutement de nos écoles et sur la formation de nos ingénieurs? Les avis diffèrent, comme il était aisé de le prévoir.

M. Léon Guillet reconnaît qu'une sélection s'impose, puisque telle école ne peut admettre que deux cent cinquante élèves sur mille candidats qui se présentent chaque année ; si l'on ouvre largement les portes, il faut que l'élimination nécessaire se produise à un moment où l'élève rayé pourra encore entrer dans une autre école spécialisée ou un institut

1. *Mémoires et comptes rendus des travaux de la Société des Ingénieurs civils de France.* (Bulletin d'octobre-novembre 1916, p. 634 et suiv. Voir aussi, *d°*, *Résumé de Quinzaine*, 1916, n° 10 ; 1917, n°s 1 et 2.)

universitaire ; et il propose : suppression de la classe de mathématiques spéciales ; admission aux grandes écoles sur simple examen avec notes éliminatoires ; avantages très sérieux accordés aux candidats possédant la culture classique ; limite d'âge : dix-sept ans minimum, dix-huit ans maximum ; élimination très sérieuse, pouvant atteindre 50 p. 100, après une première année d'études, regardée comme année préparatoire ; programmes de cette année préparatoire établis de manière à permettre aux jeunes gens évincés de se diriger vers les écoles spécialisées et instituts universitaires.

Mais à cette réforme radicale on oppose des objections qui ne sont pas sans force et qu'il convient d'examiner.

L'École des Mines, dit M. Chesneau, sous-directeur de cette école, a pratiqué les deux systèmes. Avant la loi militaire de 1887, le nombre des candidats — soixante environ — ne dépassait pas de beaucoup la capacité des salles de cours et des laboratoires. On en recevait quarante-cinq à cinquante aux cours préparatoires et l'on éliminait le dernier tiers par des examens de passage avant l'entrée aux cours spéciaux. L'afflux des candidats provoqué par la loi de 1889 a entraîné la nécessité de placer le concours définitif à l'entrée des cours préparatoires, et le niveau des élèves n'y a pas perdu, dit M. Chesneau. D'ailleurs, à Liége, lorsque le nombre des candidats dépasse celui des places disponibles, on hausse la moyenne des notes d'examen exigée pour l'entrée à l'école, et cela revient à établir le concours.

Le remède aux inconvénients du concours consisterait, selon M. Chesneau, à abaisser la limite d'âge maximum des candidats jusqu'à dix-neuf ans, en révisant les programmes d'entrée, de telle sorte qu'une seule année de mathématiques spéciales dites « préparatoires » puisse suffire. Et M. Chesneau demande, lui aussi, que l'on favorise les études littéraires par des avantages considérables de points attribués aux candidats possédant un baccalauréat classique.

M. André Blondel, membre de l'Académie des Sciences, reconnaît que nous pratiquons « une élimination excessive par des concours trop restreints à la suite des mathématiques spéciales ». Le système allemand met à la disposition de la communauté un nombre considérable de techniciens, parmi

lesquels les industriels peuvent puiser largement un personnel même secondaire, ayant des connaissances plus ou moins étendues; de là, et de la forte natalité, vient le nombre relativement plus élevé de techniciens dans les usines allemandes et le chiffre relativement bas de leurs salaires; l'industrie semble en tirer réellement profit dans l'ensemble, mais non pas les ingénieurs les plus méritants, dont la situation pécuniaire pâtit de la concurrence; en France, une rémunération aussi basse écarterait de la carrière technique, au profit des autres, un grand nombre des candidats actuels.

D'ailleurs, en Allemagne et aux États-Unis, « on se plaint d'un excès de non-valeurs ». Le système des portes trop ouvertes embarrasse les écoles d'une foule de jeunes gens qui ne sont pas travailleurs ou ne sont pas doués; il réduit la considération attachée au diplôme et par suite aux écoles qui le délivrent; il encombre la carrière et abaisse ainsi la rémunération moyenne de l'ingénieur.

Le concours, au contraire, permet l'élimination des non-valeurs et l'établissement d'une proportionnalité entre le nombre des jeunes gens qui entrent dans les écoles et le nombre de places qu'ils pourront trouver dans l'industrie; il offre des garanties d'impartialité pour le recrutement de certaines carrières où le nombre des situations disponibles est rigoureusement limité; il permet d'uniformiser le niveau de chaque promotion et d'avoir par conséquent un enseignement proportionné à un niveau moyen; il est enfin une épreuve d'endurance au travail : « Il est le meilleur moyen de reconnaître quels sont ceux qui ont la plus grande puissance de travail, la plus grande mémoire, la plus grande facilité d'élocution, en même temps que la plus grande intelligence et le plus robuste bon sens. »

M. Lecornu, inspecteur général des Mines, professeur à l'École Polytechnique, membre de l'Institut, attribue au concours des vertus non moins efficaces : « L'ingénieur, dit-il, est un homme d'action, de réalisation, un conducteur d'autres hommes. Pour cela il lui faut la rapidité de conception, la netteté d'explication, le sang-froid imperturbable en présence des difficultés imprévues. Or ces qualités sont précisément appelées à se manifester jusqu'à un certain degré

dans l'assaut rapide qui se déroule entre l'examinateur et le candidat et, si celui-ci se tire à son honneur de cette épreuve palpitante, on peut avoir confiance dans son avenir : il y a là un mode de sélection que rien ne saurait remplacer. »

Ce sont là vues théoriques et *a priori* ; la pratique seule met à leur place et à leur rang les vrais conducteurs d'hommes. Un concours permet d'éliminer les non-valeurs intellectuelles, il ne fournit certes pas les moyens de distinguer ceux qui auront les qualités de tempérament et de caractère essentielles à un chef d'industrie ; et c'est pourquoi, malgré l'avis formulé par MM. Blondel et Lecornu, nous persistons à penser que le concours d'entrée à l'École Polytechnique, après deux ou trois années de mathématiques spéciales, n'est pas le moyen adéquat de choisir les candidats pourvus « du plus robuste bon sens », tel qu'un industriel peut l'entendre, et du « sang-froid imperturbable en présence des difficultés imprévues », tel que seule la pratique des affaires pourra le révéler plus tard.

D'ailleurs, M. Henry Le Châtelier, inspecteur général des Mines, lui aussi, professeur à l'École des Mines et à la Sorbonne, membre de l'Institut, réfute avec beaucoup de force un des arguments des partisans du concours, à savoir que « le système des portes trop ouvertes encombre la carrière et abaisse la rémunération moyenne de l'ingénieur ».

Chez nous, dit-il, « le contremaître est resté le roi de l'usine ; l'ingénieur joue seulement un rôle effacé, plutôt administratif. C'est le contre-pied de l'organisation déjà ancienne de nos ennemis et très prochaine de nos alliés... Les anciens élèves des écoles techniques redoutent l'augmentation du nombre des diplômes d'ingénieur, par crainte de la concurrence, de même que les ouvriers s'opposent à la formation d'un trop grand nombre d'apprentis, ou les fabricants à une production trop intense des usines similaires à la leur. Ce malthusianisme économique est funeste pour le pays en général et va même à l'encontre du but particulier recherché, car la prospérité plus grande de l'industrie augmente les places disponibles pour les ingénieurs et les ouvriers, les débouchés pour les produits fabriqués. La grande prospérité de l'industrie allemande tient avant tout au développement énorme du per-

sonnel technique employé dans les usines. Les contremaîtres ignorants ont disparu devant les ingénieurs sortis des écoles techniques et des Universités. Il faut entrer résolument dans la même voie ; c'est un devoir impérieux. Une fois cette décision prise, on peut étudier comment rendre cette augmentation du personnel technique la moins nuisible possible à ses membres. Cela n'est pas impossible. »

Ce langage est la sagesse même ; il est celui que dicte l'intérêt national qui seul doit nous inspirer.

Au surplus, M. André Blondel lui-même nous apporte une solution qui mérite de retenir toute notre attention, car elle revient à supprimer ce funeste concours d'entrée à l'École Polytechnique qui draine toutes les forces vives de la jeunesse française.

M. Blondel propose de fixer à l'entrée des grandes écoles la limite d'âge maximum à vingt ans ; les candidats n'auraient plus le droit de concourir après un délai de deux ans à partir du baccalauréat de mathématiques, et de trois ans à partir du baccalauréat de philosophie ; car il est bon, dit-il, de favoriser le passage par la classe de philosophie, qui, l'expérience l'a prouvé, confère une réelle supériorité intellectuelle aux jeunes gens.

Un certificat M. P. C. (mathématiques, physique, chimie), dont la création est réclamée depuis dix ans, servirait de sanction aux études dans les classes de mathématiques spéciales. Ce diplôme d'État serait obtenu à la suite d'un examen oral et écrit passé devant la Faculté des Sciences de l'Académie dont dépend le candidat ; il comporterait les mentions « passable », « assez bien » et « bien ».

La mention « bien », obtenue à la fin de la première année de spéciales, « donnerait au candidat le droit d'entrer *sans aucun examen oral* à l'École Polytechnique ou aux autres écoles de son choix, sous réserve qu'il ait fait les compositions écrites de l'école choisie et n'ait pas une note éliminatoire pour une de ces compositions. Le même droit serait acquis à la suite, et jusqu'à la limite du nombre des admissibles, aux candidats qui auraient obtenu la mention « bien » après deux années de spéciales. »

Pour le reste, les écoles choisiraient leurs élèves au concours,

ou admettraient sans examen les possesseurs de la mention « assez bien », si le nombre n'en est pas trop élevé.

« Il n'y aurait *pas de classement à l'entrée des écoles*, mais seulement une limitation du nombre des admis, d'après le nombre des places disponibles. Pour favoriser la décentralisation, on limiterait à 150, par exemple, le nombre des élèves admis à l'École Polytechnique et à 220 celui des élèves à l'École Centrale... Le reste des candidats diplômés aurait le droit d'entrer sans examen dans les Instituts techniques aux cours de deuxième année, quitte à leur faire suivre quelques cours complémentaires pendant cette deuxième année... Enfin, à l'entrée des écoles et des instituts, on exigerait une épreuve supplémentaire de dessin (sauf à l'entrée des Instituts chimiques et des Facultés des sciences)... »

« Cette réforme, ajoute M. Blondel, réduirait les chances d'échec injuste des bons élèves et la prolongation des études de spéciales : elle donnerait enfin aux Facultés des sciences, à la fois l'occasion d'exercer un contrôle fort utile sur l'orientation de l'enseignement des sciences expérimentales (physique et chimie) et d'améliorer le recrutement des candidats à la licence et aux Instituts techniques... On pourrait même constituer pour l'ensemble des grandes écoles un jury unique contrôlé par un comité supérieur d'enseignement technique : les élèves choisiraient leurs écoles d'après le classement et d'après leurs préférences. »

Les Instituts techniques continueraient à assurer leur recrutement complémentaire par un simple examen d'entrée pour l'admission à une première année dite « préparatoire ».

Cette ingénieuse solution a le grand mérite de tenir compte des mœurs particulières à notre pays ; elle semble devoir s'adapter aux nécessités diverses des grandes écoles et Instituts techniques de nos Universités ; elle assure les éliminations nécessaires, tout en laissant maintes portes largement ouvertes à ceux qui n'auront pas obtenu d'emblée les meilleures notes ; elle supprime délibérément le classement à l'entrée. Mais elle exige l'accord de plusieurs ministères (Guerre, Instruction publique, Commerce et Travaux publics) et des conseils de plusieurs grandes écoles, sans compter l'intervention du Parlement trop souvent soumis à des influences

qui n'ont rien à voir avec l'intérêt supérieur du pays : M. Blondel rappelle que, depuis 1909, la Société des Amis de l'École Polytechnique réclame l'abaissement de la limite d'âge maximum à l'entrée et que c'est le Parlement qui a toujours fait échouer cette réforme, « par suite de l'intervention de parents influents de candidats ayant atteint la limite d'âge ».

III

Mais il convient, cette question du concours ainsi supposée réglée, de rechercher quelles sont les réformes à apporter dans l'enseignement soit pour la préparation aux écoles, soit dans les écoles mêmes.

Sur l'influence fâcheuse de l'École Polytechnique et des classes de mathématiques spéciales qui y préparent, les avis sont pour ainsi dire unanimes. Tous les ingénieurs se plaignent que les conseils universitaires aient peu à peu embroussaillé les programmes de mathématiques spéciales, et ils se rencontrent ici avec M. Appell.

Il faut, dit M. André Blondel, « rendre à ces classes le caractère vraiment *préparatoire* qu'elles avaient autrefois, lorsque les programmes étaient faits par les grandes écoles elles-mêmes... Du jour où l'Université a voulu modifier elle-même ce programme par la réforme de 1904, elle y a ajouté une grande partie du cours d'analyse qui se trouvait autrefois enseigné à l'École Polytechnique et à l'École Centrale... On voit maintenant les malheureux élèves de spéciales obligés d'atteindre à dix-sept ou dix-huit ans des matières qui sont au-dessus de leurs forces... Il en résulte qu'il devient très difficile d'être reçu pour le jeune homme, après une année de spéciales, tandis que c'était autrefois assez facile. » La faute en est au choix des matières qui a été fait par l'Université elle-même. De plus, « déséquilibre complet entre les sciences mathématiques et les sciences expérimentales : on ne développe chez le candidat que le goût des subtilités mathématiques,... et on considère la physique comme une application

des mathématiques et la chimie comme une ennuyeuse science de mémoire. »

Il est aisé de deviner les conséquences funestes d'un pareil état de choses sur la formation intellectuelle de l'élite de notre jeunesse scientifique ; on comprend alors la sévérité du jugement porté par M. Léon Guillet : « Cette exagération de l'enseignement des mathématiques — qui n'a lieu qu'en France — est dû à l'influence de l'École Polytechnique dans la définition des programmes de l'enseignement. En faisant graviter autour de ses classes préparatoires celles des autres grandes écoles, l'École Polytechnique a joué, il faut le reconnaître, un rôle tout à fait néfaste à l'Enseignement technique supérieur. »

En 1900, M. Fayol, directeur général de la Société de Commentry-Fourchambault-Decazeville, disait déjà : « Les ingénieurs ne se servent pas des mathématiques supérieures dans l'exercice de leur fonction, et les directeurs pas davantage. Il faut apprendre les mathématiques, c'est entendu ; mais dans quelle mesure? Telle est la question qui se pose et que les professeurs ont presque toujours été seuls à résoudre jusqu'à présent. Or, en pareille matière, les professeurs me paraissent particulièrement redoutables, et d'autant plus qu'ils sont plus savants et plus zélés... » Et M. Haton de la Goupillière, ancien professeur de mathématiques à l'École des Mines et à la Sorbonne, ajoutait : « Je crois que ce que dit M. Fayol est juste et qu'il conviendrait de réduire les mathématiques pures à ce qu'ont à appliquer les jeunes gens[1]. »

M. Chesneau confirme pleinement ces vues : il souhaite, lui aussi, une « revision des programmes de mathématiques spéciales dans le sens pratique si excellemment défini par M. Appell » ; il demande, en outre, que « les grandes écoles élaguent de leurs programmes d'entrée, — comme l'a fait déjà l'École des Mines il y a cinq ans, — les questions de mathématiques trop supérieures et sans utilité pour les ingénieurs, introduites peu à peu dans les programmes d'entrée

1. *Bulletin de la Société de l'Industrie minérale* (T. XV, 1901) (Congrès international des Mines et de la Métallurgie), cité par M. Léon Guillet.

à l'École Polytechnique par une commission surtout universitaire. »

Mais il faut aussi obtenir des examinateurs « qu'ils s'attachent à s'assurer de l'intelligence et du sens critique, non de la puissance mnémonique du candidat : leur maintien en fonction doit être à ce prix. » C'est M. l'ingénieur général Maurice, directeur de l'École d'application du Génie maritime qui parle ainsi : et il voudrait que l'on donne, « dès les spéciales, et même largement avant, *le sens des réalités* et la notion des grandeurs numériques aux futurs élèves ingénieurs. Cela doit se faire notamment en physique, en chimie, en mécanique. »

Si l'on adopte le plan de réforme proposé par M. André Blondel ; si, comme il paraît désirable aussi, pour des raisons pratiques que nous allons dire, on maintient les classes de mathématiques spéciales et si, par suite, la préparation aux diverses grandes écoles reste uniforme, un accord entre elles devient nécessaire pour établir sinon un programme d'entrée commun, du moins un niveau maximum à ne pas dépasser. Si cet accord n'est pas réalisé, on retombera ou l'on restera dans les mêmes erreurs, par esprit de concurrence et désir de surenchère.

M. Chesneau a fort bien montré les raisons pratiques qui militent en faveur du maintien des classes de spéciales : si chacune des grandes écoles devait organiser elle-même les cours préparatoires, les locaux feraient défaut, car le nombre des candidats est considérable ; au contraire les classes de spéciales des lycées de Paris et de province constituent des cadres tout établis, où les jeunes gens sont soumis à une discipline qui donne toute garantie à leurs familles et trouvent un enseignement qui leur permet de se présenter, le plus souvent indistinctement, à une quelconque des cinq grandes écoles et, par cela même, augmente d'autant leurs chances de s'ouvrir la carrière.

Donc maintenons les classes de spéciales, mais réformons l'enseignement qui y est donné et qui est conditionné par les programmes d'entrée aux grandes écoles. Telle est la conclusion qui se dégage de l'enquête.

IV

Abordons maintenant l'enseignement technique supérieur lui-même : comment et par qui doit-il être donné?

Nous avons exposé l'œuvre des Universités françaises, qui, dans les trente dernières années, ont créé de toutes pièces des Instituts techniques où se forment des ingénieurs spécialisés. Mais il faut aussi à un grand pays, — et surtout à un pays comme le nôtre, avide de larges généralisations et attaché à la haute culture, — des ingénieurs à formation générale, comme en produit l'École Centrale, et qui pourraient d'ailleurs aller étudier ensuite dans les instituts telle ou telle spécialité. Tout le monde est d'accord là-dessus.

Mais encore faut-il que les écoles qui forment les ingénieurs non spécialisés mettent ceux-ci en mesure de jouer comme il convient le rôle de chefs d'industrie. Et c'est ici qu'une réforme de l'École Centrale et du recrutement de nos ingénieurs des services publics apparaît nécessaire.

Comme l'a dit M. Appell, il est « très mauvais qu'une école, quelle qu'elle soit, ait le privilège d'ouvrir seule certaines carrières. C'est ainsi que les fonctions d'ingénieurs des Ponts et des Mines de l'État, recrutés par la voie de l'Enseignement supérieur, sont réservées aux élèves sortant de l'École Polytechnique. Il faut qu'on puisse nommer aux Ponts et Chaussées et ailleurs les hommes capables, quels qu'ils soient, les hommes qui ont fait leurs preuves en construisant un pont ou en perçant un tunnel... Il serait nécessaire que les candidats soient nommés sur la présentation de certains corps d'ingénieurs, afin que la politique ne puisse intervenir dans ces nominations. »

M. Colson, inspecteur général des Ponts et Chaussées, ancien directeur des chemins de fer au Ministère des Travaux publics, membre de l'Institut, est d'un avis diamétralement opposé. A ses yeux, le monopole de l'École Polytechnique s'impose, comme le concours, « car toute fonction publique est un monopole ».

« M. Appell, dit-il, voudrait substituer à ce monopole le recrutement des ingénieurs de l'État parmi les ingénieurs civils. L'État pourrait s'adresser, pour faire ses travaux, à un ingénieur qui a fait un beau pont, comme il s'adresse à un architecte quand il a un édifice à faire construire ou entretenir[1]. Cette proposition ne peut s'appliquer que par une méconnaissance complète du rôle véritable des ingénieurs de l'État. » En même temps qu'ils sont des techniciens, nos ingénieurs sont des administrateurs ; ils consacrent certainement plus de temps à la besogne administrative qu'à la besogne proprement technique. Ils ont dû faire des études de droit administratif que les ingénieurs civils n'ont jamais abordées. Leurs appointements sont médiocres et ne tenteraient pas les ingénieurs de l'industrie, mais ils ont la sécurité et sont à l'abri des débuts hasardeux. Beaucoup d'entre eux quittent le service de l'État et très peu y reviennent.

Et M. Colson rappelle une constatation faite par M. Heurteau, alors directeur de la Compagnie du Chemin de fer d'Orléans, que « la France est le seul pays où la plupart des grandes affaires sont menées par des ingénieurs : la France est le seul pays où nous voyions des ingénieurs à la tête de tous les chemins de fer, de la plupart des entreprises de construction, des mines, des industries chimiques, etc... » Un Anglais disait un jour que l'idée de donner à un ingénieur la direction des chemins de fer équivaudrait à celle de confier à un vétérinaire le commandement d'une batterie d'artillerie. « En Allemagne, parmi les présidents des vingt-deux ou vingt-trois directions de chemins de fer prussiens, il y avait, la dernière fois que j'ai vu la liste, ajoute M. Colson, deux ingénieurs et vingt ou vingt et un juristes. »

A l'étranger, les ingénieurs sont considérés comme des agents spéciaux, des techniciens, mais non pas comme étant normalement destinés à mener l'industrie et les affaires.

Et M. Colson conclut : « On doit penser que très probablement la haute situation des ingénieurs en France

1. La comparaison — qui est de M. Colson et non de M. Appell — ne nous paraît pas exacte ; car les « architectes du gouvernement » sont aussi en quelque manière des fonctionnaires, recrutés au concours. Et l'on sait, de reste, les conséquences du système, non moins fâcheuses ici que là.

est la conséquence des conditions dans lesquelles ils se recrutent. »

Tout de même, M. Colson permettra à quelqu'un qui n'est ni polytechnicien, ni ingénieur de l'État, mais simple citoyen et homme d'affaires, et qui essaye de se placer, en toute impartialité, au point de vue de l'intérêt bien entendu de la collectivité, abstraction faite de tout préjugé d'école et de bureaux, de soutenir que ce pays souffre d'un malaise économique indéniable, que nos administrations techniques d'État ont des mœurs trop purement bureaucratiques, que nos grandes compagnies à monopoles ne sont pas gérées dans le sens commercial qui s'impose, que nos grandes industries sont trop timides et gérées trop souvent à la manière des administrations d'État. Et si nous sommes tout prêt à reconnaître une fois de plus la supériorité intellectuelle de nos grands ingénieurs sur leurs collègues de l'étranger, nous sommes aussi obligé de constater leur infériorité dans la lutte économique.

C'est précisément pour justifier la haute situation qui est faite en France aux ingénieurs, — et qu'il n'est nullement question de leur enlever, — que nous estimons nécessaire que soient modifiées les conditions dans lesquelles ils se recrutent. Il nous apparaît que M. Colson nous a fourni, contrairement à son attente, les meilleurs arguments en faveur des réformes qu'il semble combattre.

Maintenons donc cette haute culture nécessaire à l'élite de nos ingénieurs, mais assurons un recrutement plus en rapport avec les services que nous sommes en droit d'attendre d'eux : mettons fin au monopole de l'École Polytechnique et des ingénieurs bureaucrates ; établissons entre eux et ceux que la lutte pour la vie aura révélés supérieurs, même s'ils ne sortent pas de la chapelle consacrée, la libre concurrence pour les plus hautes fonctions ; préparons nos ingénieurs à l'action hardie qui ne s'enseigne pas à l'école, et cherchons à mettre fin au régime actuel où nos grandes entreprises industrielles sont trop souvent menées d'après les méthodes administratives et nos industries d'État d'après les méthodes bureaucratiques.

Il faut donc que notre enseignement technique supérieur

continue à former des ingénieurs non spécialisés, en nombre limité, destinés à devenir des chefs d'industrie. Il y a réussi en partie, en dépit de ses graves défauts, parce que la nature finit toujours par être la plus forte, parce que quelques hommes d'une trempe supérieure ont résisté au terrible surmenage de notre régime polytechnicien et ont conservé malgré tout assez de fraîcheur et de souplesse pour s'adapter aux réalités et devenir dans l'industrie de grands chefs. Et ils ont été alors des chefs incomparables que les Allemands, les Anglais, les Américains nous envient. (Congrès des *Naval Architects* de 1911 : opinions du professeur Flamm et de Sir W. White citées par M. l'ingénieur général Maurice.)

Mais il ne faut pas se fier à la seule nature ; il faut l'aider et, mieux encore, ne la point contrarier ; il faut donc, tout en maintenant le caractère de haut enseignement scientifique qui doit rester celui de nos grandes écoles, y introduire un esprit nouveau, un sens des réalités plus aigu, l'air du dehors, le contact avec l'industrie. Et c'est dans ce sens que M. Guillet propose des conclusions assurément dignes d'inspirer les réformes à faire.

Seul l'enseignement encyclopédique, dit M. Guillet, permet de prendre avec sécurité la direction des affaires d'une complexité chaque jour croissante. La spécialisation ne forme pas de chefs. Mais l'enseignement ne peut être encyclopédique que s'il se borne aux facteurs communs à toutes les industries et aux questions primordiales de fabrications. Les cours de science industrielle doivent prendre une importance de plus en plus grande au détriment des cours descriptifs : ainsi l'enseignement *ex cathedra* pourra être plus condensé. Actuellement, l'École Centrale donne en deux années 1 690 heures de cours, tandis que les écoles allemandes, qui ne forment que des spécialistes, 1 090 à 1 820, suivant les spécialités, et cela en quatre années.

L'École nationale des Mines a déjà orienté ses cours, dit M. Chesneau, vers la science industrielle, en s'attachant à diminuer la partie purement descriptive, pour n'y laisser autant que possible que l'exposé des principes en jeu dans les opérations industrielles ; et elle a pu ainsi réduire à 750

le nombre des leçons faites dans le trajet des trois années d'études : le cours de chimie analytique a été ramené de 80 leçons à 38. C'est un exemple à suivre.

Car il faut déblayer largement pour faire place à l'effort personnel, aux études pratiques, complément nécessaire et trop négligé jusqu'ici de l'enseignement *ex cathedra* :

1° Travaux pratiques et manipulations : il faut apprendre aux futurs ingénieurs à faire des mesures et des déterminations ayant un véritable caractère industriel.

2° Travaux graphiques et projets : il faut exiger l'effort personnel et la réflexion, des recherches documentaires et bibliographiques et exclure les méthodes actuelles, où les projets sont tels que l'élève trouve aisément chez les industriels des dessins qu'il se contente de copier en changeant les cotes.

3° Visites d'usines ; voyages d'études ; stages d'ateliers : les stages sont régulièrement organisés en Allemagne, en Belgique et aux États-Unis ; on les organise en Angleterre. Il faut que nos élèves soient mêlés à la vie de l'atelier, que, au cours de stages de longue durée, ils y participent et se soumettent à la discipline générale. Il faut donc que nos industriels comprennent l'importance capitale de ces stages pour l'avenir de l'industrie française, et qu'ils ouvrent toutes grandes aux élèves de nos grandes écoles les portes de leurs usines et de leurs ateliers.

M. Serge Heryngfel (capitaine commandant le parc automobile de la 3e armée) nous fournit un argument très important, et qui avait échappé aux autres témoins entendus dans l'enquête, en faveur de ces stages prolongés dans l'industrie :

« Jusqu'ici, dit-il, on s'est attaché exclusivement au rôle technique de l'ingénieur ; on a laissé à peu près complètement de côté son rôle économique et social. On s'efforce de développer les connaissances scientifiques et pratiques du futur ingénieur ;... mais on ne se préoccupe pas, ou presque pas, de l'élément *humain* grâce auquel toutes ces transformations et tout ce travail se trouvent réalisés, c'est-à-dire de *l'ouvrier* et du rendement que ce dernier pourrait et devrait fournir... A quels intermédiaires a-t-on actuellement recours pour la détermination des salaires des ouvriers, c'est-à-dire

pour la question qui, pour eux, est la question vitale, celle qui les intéresse plus que toutes les autres? Aux contremaîtres... L'une des causes indirectes de tant de malentendus, d'hostilité latente et de conflits, c'est que l'on se trouve dans l'impossibilité d'apprécier avec une exactitude suffisante la somme de travail réalisée par l'ouvrier et surtout le rendement qu'il pourrait et devrait atteindre. »

Et M. Heryngfel conclut qu'il est nécessaire que, dans les grandes écoles techniques, le futur ingénieur soit déjà initié à ces questions par des cours ou par des conférences.

Sans doute cours et conférences ne pourront être inutiles, surtout s'ils sont faits par des maîtres ayant un pied dans l'industrie; mais l'on vient de dire que jusqu'à présent ces questions de salaires ont été presque exclusivement résolues d'après les renseignements fournis par les contremaîtres; l'enseignement qui sera donné participera donc des défauts du système. Au contraire, si les stages industriels sont fortement organisés; si, en France, nos futurs ingénieurs font, *comme ouvriers* parmi les ouvriers, ainsi que cela se passe à l'étranger, des stages de plusieurs mois dans les usines, l'expérience personnelle et directe leur enseignera sur le rôle social de l'ingénieur, beaucoup mieux que les meilleurs cours et conférences, tout ce qu'ils doivent savoir.

Mais, pour réaliser ce programme de réformes dans l'organisation des écoles, il ne suffit pas de changer les horaires des cours; il faut qu'un esprit nouveau anime les conseils de perfectionnement, les directeurs et surtout le corps enseignant; il faut aussi que le recrutement du corps enseignant soit modifié dans une large mesure.

Sans doute, on conçoit que les cours théoriques puissent continuer à être faits par de purs savants, encore qu'il soit désirable que ces savants aient quelques liens avec l'industrie; mais les cours théoriques doivent être réduits au strict nécessaire. Pour tous les autres, pour les cours industriels en un mot, une règle s'impose : seuls les ingénieurs qui pratiquent une industrie ont le droit de l'enseigner. Sur ce point, M. Léon Guillet est formel. Le professeur doit être mêlé à l'industrie qu'il enseigne : le rapport de la commission Mosely avait

abouti à la même conclusion, et cette conclusion essentielle dominait toutes les autres. « Seuls, dit M. Léon Guillet, les maîtres ayant vécu dans les usines peuvent non seulement donner une idée exacte des fabrications, mais seuls aussi ils peuvent apprendre aux élèves ce que sont les exigences de la vie industrielle, ce qu'est la notion capitale du prix de revient et du prix de vente ; ce qu'est la conduite, de jour en jour plus délicate, de l'ouvrier ; seul l'ingénieur peut faire naître, chez les jeunes gens, l'amour du métier. »

M. Chesneau demande avec raison que l'on apporte à l'application de ces principes quelques tempéréments : il faut sans doute que le professeur de cours techniques connaisse son sujet de première main, mais il faut aussi que ses occupations industrielles ne l'empêchent pas de consacrer tout le temps voulu et à son cours et à la formation de ses élèves. Il faut aussi, et avant tout, que le professeur ait le don de l'enseignement. Et M. Chesneau demande que le statut de toute école technique laisse au pouvoir directeur le droit de faire appel aux compétences les plus incontestables, quelle que soit leur origine, et permette aux professeurs des cours techniques de rester en contact avec l'industrie en prêtant leur concours à des établissements publics ou privés. Le décret du 30 juillet 1914 a tenté de réaliser pour l'École nationale des Mines ce dosage délicat de droits et de devoirs.

M. l'ingénieur général Maurice, directeur de l'École d'application du Génie maritime, approuve sans réserve les idées de M. Guillet. Dans son école, les ingénieurs-professeurs sont renouvelés tous les six ans et se retrempent ainsi dans la profession, « apportant à l'école un enseignement entièrement à jour, bien vivant, jamais figé ».

Et l'on voit ainsi que les meilleurs esprits sont d'accord sur les réformes à apporter dans le recrutement des élèves, l'organisation des études et le choix des professeurs ; tous tendent au même but : sauvegarder les droits de la culture scientifique qui a de tout temps fait le renom de notre pays, mais faire pénétrer partout le sens des réalités et des nécessités industrielles.

M. André Blondel complète l'œuvre en proposant une réforme de la loi militaire qui aurait certainement les effets

les plus heureux : il s'agit de tirer le meilleur parti possible pour les futurs ingénieurs des deux années de service militaire.

On emploierait la première année de service à un stage industriel, à titre d'ouvrier militaire, dans les établissements industriels de l'armée ou de la marine ; ce stage aurait lieu dans les ateliers mécaniques, car l'expérience prouve que c'est là que l'on obtient la meilleure formation.

Quant aux futurs chimistes, ils seraient versés comme ouvriers dans les poudreries dépendant de l'armée ou de la marine.

On serait admis à ce stage sur la présentation du diplôme M. P. C. ou d'un certificat de licence (mécanique, physique ou chimie générale).

L'élève entrerait ensuite à l'école ou à l'institut et y complèterait ses deux ou trois années d'études, tout en suivant des cours de préparation militaire. Puis il entrerait au régiment pour une seconde année à titre d'aspirant, s'il sort d'une école civile, ou comme sous-lieutenant, s'il sort d'une école militaire ou des écoles assimilées :

« Ce système que je propose pour les carrières recrutées à l'École Polytechnique, ajoute M. Blondel, permettrait de réduire à 150 au plus le nombre des élèves reçus à cette école, tout en favorisant le développement des instituts de province. »

En ces matières — comme en beaucoup d'autres — il faudra que l'initiative privée prenne les devants; n'attendons pas de la bureaucratie qu'elle entreprenne de se réformer elle-même et méfions-nous de l'intervention de la politique. Pourquoi la Société des Ingénieurs civils de France ne convoquerait-elle pas elle-même ce grand Comité de l'Enseignement technique supérieur dont M. André Blondel souhaite la création? Après l'admirable enquête qu'elle a instituée, elle est désignée tout naturellement pour cette tâche. Elle ferait l'union sacrée des représentants de l'industrie, des grandes écoles et des instituts techniques; elle composerait équitablement le comité qui, partant des données fournies par l'enquête, établirait le plan de réforme, et ce plan s'imposerait de lui-même aux pouvoirs publics.

MAX LECLERC

FRANCE ET SUÈDE

DE DESCARTES A GOBINEAU[1]

Le 11 février 1650, Descartes mourait à Stockholm après une courte maladie. « C'était un homme rare dans le siècle, écrivait le lendemain l'ambassadeur de France, son ami ; la reine de Suède avait désiré le voir avec passion ; il était venu cet automne, et Sa Majesté le voyait deux ou trois fois la semaine dans son cabinet d'étude à cinq heures du matin... »

Vers la fin de l'été 1874, le ministre de France en Suède, Arthur de Gobineau, auteur d'un *Essai sur l'inégalité des races humaines*, faisant une excursion à Djursholm, aux environs de Stockholm, fut saisi d'une sorte de frénésie ethnologique à la vue des ruines d'un mur cyclopéen entouré de sapins. Proclamant que sa propre ascendance, rattachée à Ottar Jarl, chef scandinave, avait dû avoir en ce lieu son berceau, il affirma (peut-être pour se moquer un peu de ses compagnons de promenade) la persistance indélébile des caractères impliqués dans une race, l'éternité des éléments primitifs des diverses espèces d'hommes, l'immanence du principe ethnographique dans les affaires de l'humanité.

1. Sous une forme un peu différente, cette étude a paru dans la revue suédoise *Forum* des 18 et 25 novembre 1916, traduite par les soins de madame Akerman et de M. Ant. Blanck, que l'auteur remercie ici de leur aide bienveillante. Parmi les journaux suédois qui ont repris quelques-unes des suggestions impliquées dans ces pages, il convient de citer *Göteborgs Handels Tidende* qui proposait, en diverses matières, un meilleur contact de la Suède avec la France.

De Descartes à Gobineau ! Entre ces deux épisodes significatifs dont la capitale suédoise est le théâtre, c'est vraiment toute une période qui vient prendre place dans les rapports de civilisation entre la France et la Suède : une période de plus de deux cents ans avec son ascension, sa crise et son déclin. Le philosophe rationaliste, dont le *Discours de la Méthode* avait ouvert la voie à la civilisation française classique, et à cent cinquante années d'idées claires est bien le héraut d'une période européenne où d'étroits rapports intellectuels vont unir la Suède et la France. L'aventureux sociologue, de son côté, met à sa manière le point final à l'ère déclinante de ces rapports : les lourdes fatalités ethniques, le primitif, l'irrationnel, le subconscient ayant été, au XIXe siècle, considérés en général comme plus puissants que les facultés intellectuelles, il n'est pas surprenant que la fin d'une période où les rapports franco-suédois s'appauvrissent soit marquée par l'auteur qui avait prétendu que « la question ethnique domine tous les autres problèmes de l'histoire et en tient la clef ». Car l'on sait assez combien des thèses de ce genre ont été tournées contre la France, contre le génie même de la civilisation française, contre les tendances qu'elle représente et qui font des *nations*, « personnalités morales », des réalités plus hautes et plus fortes que les *races*, substratum premier et simple matière initiale de la civilisation auxquels la vraie culture ne saurait s'arrêter, qu'elle dépasse et qu'elle domine par son effort même.

I

Les quatre mois d'hiver passés par Descartes en Suède, sur l'invitation de la reine Christine, ont une valeur symbolique et les promesses qu'ils recèlent dépassent leur portée immédiate. La Suède est toute à la joie de la paix récente d'Osnabrück et de Münster ; à la cour, les réjouissances alternent avec les affaires, et l'auteur du *Discours de la Méthode*, en homme du monde qu'il savait être, a lui-même donné son concours aux divertissements officiels. La fille de Gustave-Adolphe, curieuse des choses de l'esprit par vanité peut-être autant que par

goût, n'en est pas moins séduite par la « nouvelle philosophie » et par tant de clairs aperçus que Descartes, avait su lui donner sur des points difficiles de psychologie et de morale. Autour de ce philosophe étranger, si discret, si représentatif de la véritable spéculation intellectuelle, s'agitent dans l'ombre ceux qu'on appelle les « grammairiens de la reine » — toute une arrière-garde scolastique, avec son érudition laborieuse et sans profit pour l'intelligence, qui s'inquiète et le regarde des yeux sournois.

C'est bien le prologue de l'ère qui va s'ouvrir, préparée par d'anciennes relations savantes ou artistiques entre les deux pays [1], appuyée dorénavant sur des rapports diplomatiques et d'opportunes alliances. Entre la Suède et la France, il y aura désormais mieux que l'entente conclue, avec les vues les plus réalistes, par une politique de résistance à la Maison d'Autriche : il y aura, pendant un siècle et demi, confiance mutuelle, contact entre les éléments supérieurs des deux pays, émulation réciproque et amitié.

***

On fait un tort évident à l'influence française des XVIIe et XVIIIe siècles quand on ne lui attribue, comme il arrive souvent et comme il a été répété tout récemment [2], qu'une valeur

1. Cf. E. Wrangel, *Ett blad ur historien om Sveriges litterära förbindelser med Frankrike. Samlaren*, t. XIX, p. 54, où sont énumérés les principaux contacts entre la société suédoise et la société française. L'étude de Castren, *Norden i franska literaturen*, Helsingfors, 1912, ne touche qu'à des points de littérature. L'influence exercée par la France sur l'architecture et l'ornementation en Suède, à la fin du moyen âge, commence à être étudiée de très près ; de même l'action du génie français sur la période « gustavienne » du XVIIIe siècle. De nombreuses études de détail seraient encore nécessaires pour un tableau d'ensemble.

2. La littérature « activiste » en Suède, au début de la guerre, n'a pas manqué de rétrécir dans ce sens l'action que la France a exercée sur la littérature et l'art suédois. C'est ainsi qu'il est question, dans l'ouvrage fondamental qui prétendait dicter l'attitude de la Suède et la placer aux côtés de l'Allemagne, *Sveriges utrikespolitik i världkrigets belysning*, Stockholm, 1915, du « brillant vernis de la culture toute formelle » de France. De même, « la clarté gallique de la forme », est tout ce que nous accorde R. Kjellén, *Världskrigets politiska problem*, Stockholm, 1915, p. 163. Dans un numéro consacré à la Scandinavie par les *Süddeutsche Monatshefte*, en janvier 1916, M. F. Böök, qu'on supposerait mieux préparé à parler avec équité sur ce sujet, traite avec la même désinvolture l'influence ancienne de la France.

de pure forme : et les historiens étrangers de la civilisation qui ont parlé avec compétence de ces questions, Buckle en Angleterre, Steinhausen en Allemagne, n'ont pas manqué de signaler la haute valeur humaine que possédait l'exemple de la France pour les nations européennes qui subissaient son prestige.

Et d'abord, « forme » est bientôt dit. Si c'est une question de « forme » que de savoir mettre de l'ordre et voir clair dans ses idées, appliquer à un raisonnement le critérium de l'évidence, distinguer entre des nuances voisines de pensée et d'expression, établir une hiérarchie entre l'essentiel et l'accidentel, donner enfin à ce que l'on veut dire la tournure qui permet de le communiquer aux autres, — le « fond » de l'être pensant a bien des chances d'être touché par un tel assouplissement. Et combien d'influences, plus « foncières », en apparence, semblent telles parce qu'elles restent surtout confuses et indéterminées, séduisantes par leur obscurité et flatteuses pour la paresse naturelle des esprits !

Mais il y a plus. La culture française, organisation de la vie de société, prend au XVIIe siècle une conscience très nette des devoirs et des droits de l'homme en tant qu'individu sociable, perfectible dans le plan de la société humaine. Il y a là un idéal laïque, procédant de l'humanité plutôt que de la sainteté, qui va s'imposer à l'émulation générale. Sans doute, la libre communication des esprits paraissant être le premier objet de la société, le savoir-vivre, la conversation, le genre épistolaire, les belles-lettres, plutôt que les recherches savantes, ont été les premiers à tirer bénéfice de cette orientation. Sans doute aussi, à la fin du XVIIIe siècle, cet idéal se sera appauvri et figé chez tous ceux qui ne le renouvellent point par d'autres sources. Il n'en reste pas moins que l'essence même et le principe de cette culture se placent dans les régions les plus sûres de la nature humaine, — celles où la modération, la bienveillance et la sympathie tiennent leurs assises, où règnent la fidélité à la parole donnée, l'honneur et la sincérité avec soi-même.

« La noblesse de cœur et la hauteur de l'esprit » : telles étaient les vertus principales d'où procédaient, au gré des moralistes qui en parlaient, le caractère propre de l' « honnête homme », fleur par excellence de cette civilisation française.

« Il est — écrivait en 1659, S. Sorbière, qui avait pu le confronter avec d'autres variétés d'idéal humain — plus éclairé que l'homme de bien, et il ne suit pas les seules lumières qui conduisent l'homme dévot. Il se laisse guider aussi aux clartés naturelles du bon sens et de l'équité, vers lesquelles il fait autant de réflexion que sur celles que la piété lui donne. C'est pourquoi sa vie est plus en dehors ; sa science est plus étendue ; et ses actions, de même que ses paroles, sont plus accommodées à quelque bienséance et à quelques civilités par lesquelles il tâche de se rendre utile et agréable à tout le monde. »

Devant cette variété séduisante et nouvelle de l'*homo europaeus*, on vit s'évanouir, ou du moins se cacher pour un temps, d'autres types sociaux, de l'antique *Grobianus*, franc partisan de la grossièreté et du sans-gêne, au mince *cortegiano* agréable et plaisant, mais de si faible substance ; du *gentleman* correct et sûr, mais sans mobilité d'esprit, au *dévot* confit rigoureusement dans les seules vérités prônées par l'église : l' « honnête homme », peu à peu, triomphe sur toute la ligne.

On sait quelle fut la littérature correspondant à cette culture ; son influence agissait sur les esprits sans les asservir, puisqu'elle laissait intactes les parties inconscientes de l'être, par où se renouvelle et se maintient la personnalité. Cette action littéraire se faisait sentir, assurément, du dehors au dedans, par la comédie ou la satire des mœurs, par le théâtre tragique et son ardent appel à l'héroïsme ou au sacrifice, par l'émulation résultant d'une vie de société perpétuellement attentive : mais cela ne signifie point du tout que les sources profondes de la réflexion et de la volonté n'aient point été touchées ou épurées, ni que l'action extérieure de la civilisation française ait manqué d'atteindre le fond des âmes. Charles XII, par exemple, se faisant lire le *Mithridate* de Racine [1], quel

1. C'est le lieu de rappeler ici que la véhémence foncière de Racine a été expliquée, par un de ses descendants, par l'origine scandinave de la famille de sa mère. Les Skonin, la batailleuse tribu dont celle-ci avait transmis au poète le sang impétueux, seraient venus de Scanie : d'où leur nom. (Cf. Masson-Forestier, *Autour d'un Racine ignoré*. Paris, 1910.) Ce livre et cette thèse ont fait peu de bruit en France, où les questions de race sont, par définition, assez indifférentes. Mais il est piquant de songer que A. W. Schlegel déniait à l'auteur de *Phèdre* toute vertu profonde et se faisait, en Suède même, le dénigreur d'un poète qu'il représentait comme un Français exsangue et musqué.

hommage rendu par une imagination héroïque à un poète capable de mettre en scène, sous une forme mesurée, les plus âpres sentiments ! Et si l'on veut comprendre quel genre d'action le théâtre comique français semblait propre à exercer dans la lointaine Scandinavie, il n'est pas inutile de se rappeler cette profession de foi d'un traducteur suédois, Samuel Columbus, écrivant à son protecteur, le chancelier De la Gardie, le 5 mai 1679 : « Cette âpre atmosphère septentrionale pourrait être quelque peu adoucie par l'effet de ces gais divertissements, et mainte humeur bizarre, que je me permettrai d'appeler traditionnelle à l'excès, pourra reconnaître son défaut et en rire la première. »

***

Ce qu'on ne saurait trop proclamer, c'est qu'une telle civilisation était, à proprement parler, aristocratique : non point au sens hiérarchique du mot, puisqu'on y préfère « le fils d'un portefaix qui serait honnête homme au fils d'un prince qui se conduirait bassement ». Mais c'est le principe même de cette culture française qui est d'essence aristocratique, puisqu'elle vise à constituer des élites, et que, surtout, elle se fonde sur une notion claire des facultés de l'âme, sur une conscience qui tend vers la lucidité plutôt que vers l'enthousiasme, sur une analyse psychologique qui ne fait guère de crédit aux parties troubles de l'être. Même quand les héros du théâtre classique, de leur côté, tiennent sur leurs sentiments des discours qui en retardent l'évolution ou l'effet, un principe supérieur de claivoyance tient à s'affirmer et à se manifester, conformément à la notion dominante de la société contemporaine, qui proclame la supériorité de l'esprit sur la matière.

Le même ressort aristocratique, dans le sens véritable de ce mot, se retrouvait dans tous les domaines où l'étranger copiait des modes françaises. Préciosité qui exagère la tendance à la distinction du langage, sociétés savantes et « ordres » plus ou moins mondains qui agissent, par une étroite émulation, sur le recrutement et le maintien de l'effort intellectuel, salons où la présence de femmes d'esprit stimule l'ingéniosité des

hommes, discussions littéraires où s'aiguisent, parfois à l'excès, la perspicacité et le sens critique de chacun, commerces épistolaires qui comportent un certain examen de conscience et prolongent encore la coquetterie du langage net et sûr de lui-même en la fixant par l'écriture : tout cela peut paraître à des « barbares » aussi vain que des propos de rhéteurs dans une école byzantine. Derrière ces souplesses de langage et ces soucis d'expression juste, c'est en réalité un vif sentiment de la mesure et de la sincérité, une Καλο κ'αγαθία nouvelle qui tend à s'organiser et à se communiquer au monde, — et le monde qui sent le besoin de cette discipline et de cet assouplissement, se laisse faire la plus douce violence.

***

Vers ce perfectionnement des êtres, en effet, se tournaient ceux qui, aristocrates par d'autres côtés, offraient certaines affinités avec une telle culture. Et puisque, en ces matières comme dans tous les rapports des hommes entre eux, il n'y a véritable action que s'il y a quelque réciprocité, l'accueil le plus flatteur était fait aux étrangers qui se mettaient à l'école de cette sociabilité, parce qu'ils y étaient poussés par un sens, encore un peu obscur, de leur propre distinction.

La France a discerné volontiers, chez les jeunes Suédois qui s'asseyaient dans ses universités ou dans ses académies, commandaient les compagnies de son Royal-Suédois ou complétaient chez elle leurs voyages éducatifs, l'allure aristocratique. Elle a goûté, chez ceux qu'elle appelait à l'occasion les « paladins du Nord », une fière humeur, souvent batailleuse « à l'imitation des Gots leurs ancêtres », en tout cas franche, et sans mesquinerie : sans doute plus entraînés que sa propre jeunesse à la vie au grand air, beaux danseurs, joûteurs énergiques, les représentants de la Suède en France y faisaient vraiment figure fort distinguée par toute une fraîche et forte et loyale allure.

D'ailleurs, l'image que projetait sur eux leur patrie lointaine, légendaire et mal connue, contribuait à les maintenir dans ce jour favorable. Gustave-Adolphe à l'hôtel de Rambouillet, Christine dans l'imagination de mademoiselle de

Scudéri, Charles XII dans l'opinion émerveillée des contemporains, et Gustave Vasa dans de hasardeuses évocations du passé, les révolutions de Suède, enfin, au gré de nos historiens, — tout cela constituait une atmosphère héroïque où se mouvait à son avantage n'importe quel Suédois du XVIIIe siècle.

C'est pourquoi les affinités de culture entre la Suède et la France, esquissées au temps de Christine vers le milieu du XVIIe siècle, culminantes sous le règne de Gustave III, à la fin du XVIIIe, apparaissent surtout, dans leurs meilleurs éléments, comme un contact entre une aristocratie de tempérament et une aristocratie plus raffinée et nullement hiérarchique : celle qui se fonde sur la supériorité de l'esprit, des manières et du talent.

Ainsi placés sur un plan d'égalité, ou tout au moins d'équivalence, les représentants des deux pays n'avaient rien qui les séparât à fond. Dans la sympathie que les libres réparties d'un maréchal Sparre trouvaient à Versailles et qui faisaient les délices de Saint-Simon, dans l'amitié de Fontenelle pour un comte Tessin ou de Marmontel pour un Scheffer ou un Creutz, dans le succès d'un Stedingk auprès des Français que Lafayette suscitait pour l'Indépendance américaine, on discerne aisément la bienveillance française pour des êtres intacts et enthousiastes, des natures toutes fraîches, des hommes pleins d'élan, de beauté physique ou de noblesse de cœur. « Sensibilité, chaleur, sympathie » : ce sont les mots qu'on retrouve, de Voltaire à Marmontel, sous la plume de leurs amis de chez nous, dès que sont en cause ces hôtes de la France. C'était mieux encore quand leur ouverture d'esprit correspondait d'avance à la souplesse intellectuelle de leurs amis français, et que Scheffer pouvait écrire de Voltaire, juge difficile : « Il aime tout à fait les Suédois depuis qu'il nous trouve de l'esprit. »

Peu d'exceptions, semble-t-il, à cette règle jusqu'à la fin de l'ancien régime. « Tous nos Suédois, écrit de Paris le comte de Creutz le 7 mars 1779, réussissent ici au delà de toute expression. On les trouve instruits, aimables, et de la meilleure compagnie : on m'a demandé récemment si le roi choisissait ceux à qui il permettait de venir en France. »

Il va sans dire que l'effort émancipateur, dont ces jeunes nobles étaient les témoins dans notre pays, trouvait sa contrepartie dès que, rentrés chez eux, ces disciples plus ou moins conscients de nos réformateurs, ces lecteurs de Fénelon et de Montesquieu, ces élèves de Quesnay prenaient part aux affaires de l'État. Cependant une bonne partie de l'histoire sociale de la Suède, et pas seulement de l'histoire de ses modes ou de ses goûts, s'explique par de fortes impulsions venues de la patrie des phydiocrates et des encyclopédistes.

Or la même crise violente qui modifie les alliances diplomatiques de la France va traverser, au point de vue des relations intellectuelles, ce commerce excellent, et mettre en défaut pour longtemps des rapports d'intimité véritable entre les deux pays. La politique n'est pas seule intéressée, il s'en faut, dans les divergences qui, sous la Révolution et l'Empire, jettent d'anciens alliés dans des camps opposés. C'est à vrai dire un fait de civilisation qui domine cette rupture : il est manifeste que les élites des deux nations ne se cherchent plus, et sont même prêtes à s'éviter et à se discréditer mutuellement.

Rien de plus saisissant, à cet égard, que l'entrevue de Fersen avec Bonaparte à Rastadt, en 1797 ; rien qui marque mieux la différence profonde des deux élites, leur refus de se connaître encore et de s'apprécier. L'aristocrate suédois chevaleresque, à la figure de héros de roman, arrivant en somptueux équipage auprès du citoyen-général qui daigne à peine le recevoir, aigre et froid, dans sa raideur de génial parvenu, cruellement railleur pour ce visiteur qu'il avait aperçu, jadis, dans le beau monde quand il n'était, lui, qu'un obscur petit officier... La fin d'une époque, l'amère confrontation de deux mondes divergents se jouent là au milieu de l'imbroglio diplomatique et militaire de cette heure troublée.

II

En dépit de la reprise de relations amicales après 1815, un malentendu va subsister. L'échelle des valeurs est changée ; pendant longtemps, un désaccord foncier empêchera la con-

fiance mutuelle qui avait rendu l'ancien commerce si précieux aux deux parties. C'est que le fond même des idées générales s'est modifié de part et d'autre ; et rien ne fait mieux l'éloge de la France que ce simple fait : par son génie compréhensif elle a contribué elle-même à un changement dont elle sera la première à souffrir.

Songeons en effet au livre où madame de Staël — si Française par tout un côté de sa nature, son goût de la société et de la conversation, sa tendance à mettre toute chose dans le plan de l'humanité — avait forgé des armes contre cette culture qui malgré tout lui restait chère [1]. L'ironie du destin veut qu'elle ait en personne apporté ces armes chez ceux qui devaient s'en servir contre son pays : elle-même, le 16 octobre 1812, faisait à la cour de Suède la lecture d'un des chapitres de son *Allemagne*, celui qu'elle consacrait à l'*Enthousiasme*, — l'enthousiasme considéré comme la faculté noble entre toutes, en dépit de son irrationnalité (mais il va sans dire que l'enthousiasme, au gré du classicisme français, devait être tenu en bride, non étouffé). Et le long séjour de madame de Staël en Suède, dans ces mois douloureux et décisifs de 1812-1813, contribue à faire pénétrer la dépréciation de bien des choses françaises en des milieux que n'auraient pas touchés les efforts contemporains du romantisme et du « gothisme ». Déjà l'un de ses correspondants suédois, Ribbing, lui écrit : « Nous autres barons allemands, nous voulons nous distinguer par le caractère, comme vous savez, en dédommagement de la grâce, à laquelle il faut bien renoncer quand on n'est pas venu au monde au faubourg Saint-Germain ou à la chaussée d'Antin... »

Voilà les grands mots avec lesquels on va juger notre civilisation. La France rétrécie fâcheusement à sa capitale ; Paris considéré comme l'arbitre des élégances, auquel on peut demander des leçons de goût, de délicatesse et de joie aimable, mais rien de plus, dès qu'on est d'une autre race : n'est-ce

1. Une analogie singulière, à un siècle de distance, c'est le succès extraordinaire de M. Romain Rolland en Suède. Là encore, la souplesse et l'ampleur du génie français vont à l'encontre des intérêts immédiats de la cause de la France. Si Jean-Christophe, belle âme héroïque d'outre-Rhin qui se libère du caporalisme prussien, devait personnifier la « meilleure » Allemagne, « Weimar » se dressant contre « Potsdam », il faut avouer que l'auteur a fait preuve, à tout le moins, de peu de clairvoyance et d'une médiocre prévision de la réalité.

pas par ce point de vue arbitraire qu'il faut expliquer la phase des relations franco-suédoises qui occupera le reste du XIXe siècle? Et ne peut-on pas dire qu'une fois posée de la sorte, la question des rapports de civilisation entre deux pays risquait d'amener plus de divergences que de contacts féconds?

Si la race, en effet, était un facteur plus important que la véritable culture, si le sang était plus épais que le cerveau — pour modifier la fameuse formule anglo-américaine « du sang plus épais que l'eau » — on irait demander tout d'abord à des consanguins les préceptes ou les exemples qui touchent au fond de la vie ; la pédagogie, la théologie, la métaphysique, la musique, tout ce qui doit agir sur le substratum de l'être et intéresser les tendances profondes, serait sollicité vers une région différente ; alliances de famille ou séjours d'études, choix des lectures substantielles et des principes éducatifs seraient régis par des affinités que l'ancien principe de civilisation ne commanderait plus.

N'est-ce pas ainsi qu'il en alla, à le bien prendre, au cours du XIXe siècle? Sans doute, les arts d'agrément ou de pure « expression », les modes, les belles-lettres, considérées surtout dans leur technique, sauront toujours le chemin de la France — ou plutôt de Paris — et notre capitale ne perdra pas en Suède son renom de ville aimable et gracieuse : mais où sera la joyeuse et confiante intimité de l'époque gustavienne? Et quels seront, à vrai dire, les résultats de cette nouvelle orientation? Des Suédois qui ont eux-mêmes mesuré la différence nous ont dit leur nostalgie et leurs regrets :

> Il y avait de la splendeur éparse sur ces temps gustaviens,
> Chimériques, exotiques, frivoles, tant que tu voudras :
> Mais il y avait là du soleil[1] !

III

Dans ce qu'il faut bien appeler le déclin des rapports de civilisation franco-suédois, on voit assurément des voyageurs

1. Vers cités par le comte Magnus Björnstejrna, *Anteckningar*, Stockholm, 1850, p. 17 : pour lui, l'époque comprise entre la guerre de Trente ans et la Révolution française a été la plus heureuse pour l'Europe, celle qui a permis à la civilisation les plus grands progrès et qui a donné à la science ses véritables bases.

qui font à Paris des séjours d'agrément ou d'affaires, et que semble ravir également notre capitale, dont la vie est un peu embourgeoisée sous Louis-Philippe, un peu frelatée sous Napoléon III. On voit des officiers qui mettent généreusement leur épée au service de la France de 1870 : il s'est fondé en Suède, après cette guerre, une société des *Amis de la France*, recrutée parmi d'anciens volontaires ayant combattu dans nos rangs. On voit des artistes prenant pour maîtres nos peintres ou nos sculpteurs, des hommes de lettres s'inspirant de nos romanciers ou de nos dramaturges, des spécialistes venant frapper à la porte d'une bibliothèque, d'un laboratoire ou d'un cabinet de travail, des financiers intéressant l'épargne française à des entreprises suédoises, des hommes politiques empruntant des formules ou des programmes élaborés chez nous. Certaines œuvres françaises, gracieuses et spirituelles, trouvent encore accès auprès d'un public distingué. Des voyageurs sont amusés par le pittoresque de nos provinces, par le détail des mœurs populaires; d'autres font, comme Strindberg dans son livre, *Parmi des paysans français*, la description subjective de milieux ruraux. Mais il n'y a, à proprement parler, aucune émulation prolongée entre la vie française et la vie suédoise : bien souvent même, l'ancienne intimité fait place à des malentendus réciproques.

Sans doute nos révolutions fréquentes, notre instabilité gouvernementale — plus apparente souvent que réelle — ont-elles dissimulé à ces étrangers, comme à tant d'autres, la figure persistante de la France : au lieu de marquer le renoncement à la culture de l'esprit, son évolution politique et sociale manifestait le désir, parfois fébrile, d'en permettre l'accès à des classes qui n'y participaient pas jusque-là. La famille française, jalousement fermée, n'a laissé découvrir qu'à des yeux perspicaces qu'elle était la plus solide des familles se maintenant encore parmi les nations occidentales, celle où l'enchaînement entre les générations est le plus étroit, le mieux fait pour rendre possible, par une ascension progressive, le renouvellement des classes dirigeantes. Enfin, le persiflage, la « blague », le dénigrement dont nous étions coutumiers, ont dissimulé l'effort robuste qui continuait à s'exercer chez nous, dans tous les domaines de l'esprit, les plus arides aussi bien

que les plus aimables. Nos supériorités sont devenues, en quelque sorte, moins évidentes.

D'autre part, nous avons été tentés de croire que la Suède, privée de ses éléments les plus énergiques, au cours du XIXe siècle, par son émigration incessante aux États-Unis, dépourvue ainsi de sa fraîche vitalité d'autrefois, n'apportait plus au contact des deux civilisations les mêmes éléments. Nous n'allions plus guère nous rendre compte par nous-mêmes des particularités de ce pays, volontiers relégué par notre imagination dans les impraticables frimas du Nord : alors que de nombreux artistes et artisans français, des troupes permanentes d'acteurs y avaient maintenu au XVIIIe siècle la prééminence de notre goût, et que beaucoup d'émigrés, durant la Révolution et l'Empire, y avaient trouvé un refuge, notre attention se détachait peu à peu de ces anciens amis : dans la période de 1818 à 1828, sur 217 droits de bourgeoisie accordés à des étrangers résidant à Stockholm, il n'y a déjà que 24 Français contre 126 Allemands ; l'écart va s'aggravant à mesure qu'on avance dans le XIXe siècle. Notre tourisme, de son côté, est resté assez indifférent au pittoresque de ces régions et aux persistances curieuses de certaines traditions locales : trop rapprochée de nous pour séduire nos curiosités exotiques, trop éloignée pour nous attirer sans quelque dépaysement, la Suède est devenue l'une des contrées européennes où le regard de notre XIXe siècle s'est le moins porté.

Et nous avons pu nous demander si les représentants que nous en connaissions avaient encore le même souci de franche personnalité et de pensée libre, la même curiosité intellectuelle, la même sève intacte de sensibilité qui les avaient fait accueillir jadis dans nos milieux les plus distingués. Ces « Français du Nord » étaient-ils encore capables d'être eux-mêmes à fond, de se dévouer tout entiers à une idée, de lutter et de souffrir pour autre chose que des intérêts matériels? N'étaient-ils pas en proie à une sorte de dépossession inconsciente qui les détachait des plus émouvantes valeurs de la commune Europe? Et surtout, resterait-il vrai pour eux, comme l'affirmait pourtant Strindberg dans son livre sur les *Relations de la France avec la Suède*, tout plein de la crainte de l'envahissante Allemagne, que « la crainte d'être engloutis par une

race congénère a poussé les peuples scandinaves vers la culture intellectuelle de l'Occident [1] » ?

Sur tous ces points, la réponse était indécise. Sans doute, les contacts entre civilisations différentes ne supposent pas de telles questions préalables : c'est à elles cependant qu'on aboutit, dès qu'on veut dominer l'éparpillement des faits et se rendre compte des tendances profondes qui animent les groupes humains.

En somme, incertitude réciproque, en dépit de beaucoup de convenances et de mille contacts de détail, malgré des sympathies nombreuses mais assez sporadiques ; divergence mutuelle des milieux dirigeants au milieu d'une sorte d'ignorance et d'indifférence ; enfin, s'érigeant en souveraine absolue, dominante, exigeante, impérieuse, l'idée maîtresse de la *race* établissait contre notre ancien prestige des cloisonnements, déterminait des courants dont la vraie civilisation n'aurait que faire...

***

Les guerres de la Révolution et de l'Empire avaient, expérience faite, ramené dans de plus justes limites une idéologie réformatrice où l'on a pu voir une exagération de l'esprit classique français. De même, il y a tout lieu de croire que les événements actuels achèveront de démontrer l'insuffisance de la notion des races — ou en tout cas la nécessité de la subordonner dans l'histoire à celle des réalités nationales ou économiques. Une guerre comme celle-ci, qui jette dans des camps opposés des combattants appartenant à une même branche ethnique, donne un éclatant démenti, parmi d'autres, à une théorie trop légèrement adoptée [2]. Or, s'il est possible de prévoir quelque peu l'avenir par le passé — et par le présent — il est probable que nous verrons revenir, après le

1. Ce danger, l'absorption de la civilisation suédoise par la Germanie était signalé dès 1873 par le grand écrivain Viktor Rydberg (*Skrifter*, t. XIII, p. 320) qui considérait surtout l'aspect linguistique de cette question. Il semble que les événements actuels aient encore mieux ouvert les yeux des Suédois avisés sur ce péril croissant.

2. L'insuffisance de la notion de race est incidemment signalée par un ouvrage suédois consacré à la guerre sur le front français : G. Cederschiöld, *Krig och Hem*. Lund, 1916, p. 111 : « La race n'est qu'un concept biologique, la nation est le facteur psychologique. »

point le plus bas de la courbe, des conditions générales beaucoup plus favorables à de féconds rapports entre la France et d'autres peuples. Une fois écarté le sophisme de la race, les relations entre civilisés pourront se rétablir sur de nouvelles bases : la France, une des nations qui ont le mieux démontré la vanité de cette idole, a toutes les chances de s'offrir une fois de plus à l'émulation des pays civilisés.

Le fait qui, mieux que d'autres, attirera peu à peu l'attention de ceux qui croient aux destinées de l'humanité, sera sans doute l'horreur manifestée par la majorité du peuple de France pour une « organisation dans laquelle les peuples, bien nourris, bien repus, bien vêtus, bien logés, formeront un vaste, un immense troupeau de bétail, admirablement dirigé, entretenu, engraissé d'après les règles les plus savantes et seront menés de haut par des pasteurs tout-puissants [1]... » L'Allemagne s'acheminait, c'est certain, vers ce morne idéal, et toute une variété de socialisme à travers le monde, s'y ralliait implicitement. Depuis longtemps, la grande différence qui séparait nos partis politiques les plus avancés de certains partis analogues à l'étranger, c'était l'espoir de fonder l'avènement politique des classes les plus nombreuses, non sur la revendication du bien-être général, mais sur un éveil croissant des consciences : le peuple français est, de tous les peuples peut-être, celui qui s'accommode le plus aisément, s'il le faut, de la médiocrité apparente de ses conditions d'existence, parce qu'il possède la vie active de l'esprit, les satisfactions de la logique intérieure et du discernement, parce qu'il possède un sens aiguisé de ce qui lui apparaît juste ou injuste, légitime ou déloyal. Et c'est sans doute aussi le seul qui mette, dans ses heures de noblesse et d'élan, les raisons idéales de vivre au-dessus de la vie même...

Tout cela — disons-le d'autant plus haut que les étrangers clairvoyants le proclament — c'est la menue monnaie d'une incontestable « aristocratie » : je veux dire que les vertus les plus désintéressées et les plus éclatantes, celles qui sont le plus nobles, le plus pénétrées du sentiment de l'honneur, se rencontrent aisément dans notre peuple. « Petit gen-

1. Gobineau, *les Pléiades*. Stockholm et Paris, 1876, p. 273.

tilhomme ! » s'écriait un jour, en transcrivant les propos d'un simple de chez nous, celui de nos écrivains qui s'est penché avec le plus de clairvoyante émotion sur l'âme française pendant la guerre. Car il est certain que les attitudes et les propos, les gestes et les pensées de l'immense majorité des Français ont paré d'une délicatesse séduisante des forces morales qu'on a retrouvées ailleurs, mais plus ternes et moins fières...

***

Descartes, mourant à Stockholm, fut livré à des savants en *us* de qui la seule recette était la saignée ; ils soumirent inconsidérément à ce traitement le pauvre philosophe qui avait d'autres idées qu'eux sur la circulation du sang. « Épargnez le sang français ! » disait le malade avec un sourire : il ne disait pas « le sang latin » ou « le sang gaulois ». Gobineau, deux cents ans plus tard, sentait couler un sang aryen primitif dans ses veines de gentilhomme méridional, et proclamait son rattachement à la « race élue », destinée à travers l'histoire aux grandes entreprises de la vraie civilisation... Des deux philosophes c'est le premier qui représente l'esprit français, fait de confiance dans la raison, dans l'efficacité de son action sur l'évolution de l'humanité. Il est à croire que la pensée contemporaine, renonçant à d'aventureuses spéculations sur le rôle des races dans l'histoire, se tournera vers ceux qui ont exprimé ces idées, vers Descartes en particulier qui en fut l'initiateur au XVIIe siècle. La Suède le comprendra sans doute, et un nouveau rapprochement intellectuel avec la France sera nécessaire, car les penseurs français, plus que tous les autres, ont représenté ce rationalisme humain auquel doivent être acquises les sympathies des temps nouveaux.

FERNAND BALDENSPERGER

LA QUESTION GRECQUE

La tournure déplorable prise par les affaires grecques à la fin de l'année dernière est la conséquence de la mauvaise politique suivie par la Triple Entente dans les Balkans depuis le commencement de la guerre européenne. Les erreurs commises à cette époque par les Cabinets de Paris, de Londres et de Pétrograd ont été nombreuses et lourdes. Elles peuvent se ramener à deux. En premier lieu les gouvernements des trois États alliés ont méconnu le caractère du grand conflit qui venait d'éclater et ont négligé les moyens de le résoudre conformément à leurs véritables intérêts. Ensuite ils ont apprécié au rebours de la réalité les intentions de la Turquie d'abord, de la Bulgarie ensuite.

Les ministres qui dirigeaient les affaires étrangères en France, en Angleterre et en Russie dans la seconde moitié de 1914 étaient tous trois des hommes possédant une longue expérience. Au cours de leur carrière, ils avaient eu à régler maintes affaires de première importance. Ils se connaissaient personnellement, entretenaient des relations de confiance et pouvaient facilement se concerter. Ils étaient représentés les uns chez les autres par des ambassadeurs qui servaient loyalement leur politique. Toutes les conditions semblaient réunies pour leur permettre de conduire la diplomatie de la Triple Entente d'une main ferme et sûre. Ils donnèrent tout d'abord une preuve de clairvoyance en signant le pacte du 5 septembre 1914 qui solidarisait les trois États pendant la guerre

et pour la paix. Malheureusement, en ce qui concerne les Balkans, ils pensèrent et agirent à la Metternich. Absorbés par l'idée de la raison d'État, plus préoccupés de la fin de la guerre que des moyens logiques de la finir, considérant plutôt les cartes de géographie que la volonté des peuples, ils se mirent à poursuivre des solutions fondées sur des répartitions arbitraires de territoires. Ils s'imaginèrent qu'en découpant en lanières les provinces macédoniennes et en remaniant de fond en comble le traité de Bucarest du 10 août 1913, ils parviendraient à satisfaire tous les États balkaniques et à les grouper pour une action commune contre nos ennemis communs.

En cherchant à démolir le traité de Bucarest, M. Delcassé, Sir Edward Grey et M. Sazonof allaient à l'encontre de la moralité politique élémentaire. De plus ils usurpaient un rôle qui ne leur revenait point. Le traité de Bucarest était la juste sanction de l'attaque brusquée de la Bulgarie contre la Serbie et la Grèce à la fin de juin 1913. Il ne contenait certes aucune clause plus dure pour la Bulgarie que les sanctions projetées par les trois ministres contre l'Austro-Allemagne, en raison de son attaque brusquée d'août 1914. Il donnait à la Bulgarie plus qu'il ne lui prenait. A part le morceau de Dobroudja cédé à la Roumanie, il ne lui enlevait que des espérances. Ces espérances étaient grandes, il est vrai. Mais elles tendaient précisément à l'établissement de l'hégémonie bulgare sur la péninsule. Il n'était en aucun cas de l'intérêt bien entendu de la France, de l'Angleterre ou de la Russie de les encourager ou de les réveiller. L'intérêt commun de ces trois puissances dans les Balkans était d'interposer la Serbie et la Grèce d'une part, la Roumanie d'autre part, entre la Germanie et la mer Égée de sorte que l'Allemagne ne devînt pas maîtresse des routes de l'Orient. La création d'une Grande-Bulgarie, rivale déclarée de la Roumanie, de la Serbie et de la Grèce, mettait en péril notre influence du Danube au golfe Persique. Les arguments historiques et linguistiques invoqués par les Bulgares à l'appui de leur thèse ne suffisaient pas à nous faire approuver des desseins contraires à notre intérêt.

D'ailleurs ces arguments étaient spécieux. Ils ressemblaient

de très près à ceux de l'Allemagne pour justifier ses prétentions à l'expansion. Les régions revendiquées par les agents bulgares comme ayant appartenu à l'empire bulgare avaient appartenu aussi à l'empire serbe et à l'empire byzantin. Les droits historiques, source intarissable de conflits, se compensaient. Quant à l'usage d'une langue dans un pays, il ne confère aucun droit sur lui à un pays voisin parlant la même langue. Du reste le dialecte employé par les habitants de la plus grande partie des territoires macédoniens litigieux se rapprochait en général autant du serbe que du bulgare. La langue grecque était évidemment prépondérante dans nombre de villes réclamées par les Bulgares. Restait la volonté des habitants. Aux yeux d'États libéraux et constitutionnels comme la France et l'Angleterre, elle aurait dû être prise en sérieuse considération. Il ne semble pas que les Cabinets de Paris et de Londres s'en soient souciés pendant la première année de guerre. En offrant à la Bulgarie certains territoires, ils oubliaient que leurs habitants se comportaient depuis août 1913 en fidèles sujets de la Grèce et de la Serbie.

De même, avec le Cabinet de Pétrograd, ils perdaient de vue l'aspect moral de la question. Dans l'été de 1913, avec la complicité de l'Austro-Allemagne, la Bulgarie s'était jetée par traîtrise sur ses deux alliées dans le dessein avoué de les dépouiller et de se retourner, après les avoir battues, contre la Roumanie. Son calcul et son procédé étaient analogues à ceux de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie contre la Belgique, la France, la Russie, la Serbie et l'Angleterre. Ils n'étaient pas plus excusables. Politiquement et moralement, les attaques brusquées de 1913 et de 1914 sont étroitement liées. Comment donc les États victimes de la seconde pouvaient-ils s'aboucher avec les auteurs de la première? Comment osaient-ils exercer en faveur de ceux-ci une pression sur les vainqueurs légitimes de 1913? En vertu de quel principe voulaient-ils supprimer les justes sanctions du traité de Bucarest? Leur conduite s'explique seulement par le fait qu'à ce moment ils n'étaient guidés par aucun principe. Ils n'avaient en vue que des expédients.

Il faut l'avouer. De la déclaration de guerre de l'Allemagne à l'intervention des États-Unis, la diplomatie de la Triple

puis Quadruple Entente vécut d'expédients. Elle s'inspira de combinaisons amorales. Elle s'occupa du lotissement de l'Europe suivant des plans établis dans le secret des Cabinets. On fit des parts d'après les appétits plutôt que d'après le droit. Comme principe, on parla beaucoup de celui des nationalités. Mais il est susceptible des interprétations les plus opposées et c'est un peu pour cela qu'on le mettait en avant. On parla moins du droit des peuples civilisés de disposer d'eux-mêmes ; son application eût gêné les architectes de la nouvelle Europe. On négocia dans l'obscurité parce qu'on craignait que le plein soleil mît en lumière de vilaines choses. On crut être très fin, et ces finesses faillirent compromettre le triomphe de la cause du monde civilisé. En somme, on se livra dans l'arène diplomatique, au moment le plus critique de l'histoire moderne, aux manœuvres en usage dans les couloirs parlementaires. Au lieu de prendre nettement position du côté de nos amis contre nos ennemis, on chercha à débaucher un complice de nos ennemis en lui faisant une place aux dépens de nos amis. Ainsi voit-on quelquefois un président du Conseil, obligé de remanier son Cabinet, chercher à y introduire un adversaire dans l'espoir de le rendre inoffensif au lieu de consolider le bloc ministériel avec un ami sûr. On parvient quelquefois à prolonger de cette manière une médiocre existence ministérielle. D'autres fois, on hâte sa chute. A coup sûr, on ne fait pas grande figure dans le monde.

Il n'eût pas été glorieux d'obtenir un succès provisoire en réussissant à gagner momentanément la Bulgarie qui aurait sans doute saisi plus tard l'occasion de tout remettre en question par une série de chantages. Mais, pour tout observateur attentif des affaires d'Orient, qui vivait dans les réalités et non dans l'imagination, la Bulgarie était rivée aux empires centraux. On dira plus tard, plus longuement, de quoi ces liens étaient faits. On montrera aussi comment aucun homme politique raisonnable de la Triple Entente n'aurait dû ajouter foi aux protestations d'amitié du gouvernement turc. Mais, nous bornant aujourd'hui à examiner les relations de l'Entente avec la Grèce, nous verrons qu'il était impossible de satisfaire la Bulgarie en 1915 sans porter à la Grèce continentale un coup mortel.

Depuis l'entrée en ligne de la Turquie dans l'automne 1914 jusqu'à la mobilisation bulgare en septembre 1915, c'est-à-dire pendant toute la période de négociations entre l'Entente et le Cabinet de Sofia, pas une seule fois celui-ci ne formula des conditions précises dont l'acceptation aurait été suivie de la signature d'un traité ferme. Il enveloppa ses réponses dans des phrases vagues et attendit des propositions. Cette attitude générale marquait bien qu'il n'avait pas l'intention de traiter et qu'il cherchait seulement à gagner du temps. Mais plusieurs indices particuliers révélaient clairement les intentions qu'il s'attachait à dissimuler. Tout d'abord, il affecta de considérer comme négligeables des agrandissements aux dépens de la Turquie. Or la combinaison de l'Entente était précisément fondée sur la possibilité de donner des compensations à la Bulgarie aux dépens de l'empire ottoman, qui venait d'attaquer la Russie. L'idée était juste. Si la Bulgarie se fût contentée, pour s'allier à nous, de territoires ottomans et de rectifications de frontières en Macédoine, la négociation eût été irréprochable. Il convenait de l'engager pour savoir à quoi s'en tenir. Le tort fut de la poursuivre après avoir constaté que le gouvernement bulgare exigeait l'hégémonie balkanique. En effet, sans fixer de limites, elle fit entendre qu'il lui fallait toute la Macédoine et qu'elle voulait entrer en possession des territoires serbes et grecs revendiqués aussitôt après la signature du traité, avant que la Serbie et la Grèce eussent reçu des compensations. C'est ce que M. Ghénadief, ancien ministre des affaires étrangères, exprimait en ces termes à une époque où les Cabinets de l'Entente croyaient l'avoir acquis à leur cause : « Nous voulons être payés. Nous voulons que la Macédoine redevienne bulgare, car elle est habitée par nos fils. La France avait à reprendre l'Alsace-Lorraine, l'Italie, Trieste. Nous avons, nous, quatre Alsaces à reprendre : la Thrace turque, la Macédoine serbe, la Macédoine grecque et la Dobroudja... Nous voulons occuper immédiatement la partie de la Macédoine occupée par la Grèce et la Serbie [1]. » Cette déclaration émanait d'un homme que les partis gouvernementaux de Sofia accusaient de tiédeur pour la cause natio-

1. Interview du *Mattino* de Naples, fin juin 1915.

nale. Elle date, il est vrai, de juin 1915. Mais elle reproduit fidèlement les aspirations du peuple bulgare et les intentions de son gouvernement depuis l'automne 1914, et même depuis l'été 1913. Le langage de la presse et des hommes politiques de Sofia ne laisse aucun doute à ce sujet.

A peine le traité de Bucarest était-il signé que, sous l'inspiration du baron de Wangenheim, ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, le Cabinet de Sofia concluait un accord avec les Turcs, et pourtant ceux-ci avaient profité des embarras de la Bulgarie quelques mois auparavant pour réoccuper et garder Andrinople. Dès ce moment, les Bulgares étaient dominés par la passion macédonienne. Ils se réconcilièrent avec les Turcs dans une haine commune contre la Grèce. Dans l'espoir de conquérir Salonique et Cavalla, ils promirent au sultan toute la Thrace et les îles de l'Archipel. De leur côté, les Turcs étaient affolés par le désir de rentrer à Mitylène et à Chio. Les Austro-Allemands surent attiser ces convoitises et l'accord se perpétra en octobre 1913. Il fut convenu que des comitadjis susciteraient à toute occasion des troubles en Macédoine et en Albanie et qu'on tiendrait toujours prêt un motif d'intervention, soit de la Turquie, soit des empires centraux. De fait les comitadjis, munis d'armes bulgares, ne cessèrent de terroriser tantôt l'Albanie, tantôt la Macédoine. Il fallut toute la patience du gouvernement serbe pour qu'une troisième guerre balkanique n'éclatât pas. Le drame de Serajévo, à la fin de juin 1914, fournit à l'Austro-Allemagne un prétexte inespéré de conflit européen. Le conflit oriental fut momentanément relégué à l'arrière plan ; mais tous ses éléments subsistèrent.

D'une façon générale, d'ailleurs, les Bulgares n'ont jamais fait mystère de leurs intentions. En signant, contraints et forcés, le traité de Bucarest, ils ont protesté. Dans le traité même, une clause fixe leurs arrière-pensées. La Serbie leur avait laissé le choix entre le district de Kotchana et celui de Stroumitza. Ils préférèrent celui de Stroumitza, moins peuplé et plus excentrique, qui s'avançait en pointe sur la ligne du Vardar. Cela devint la base d'opérations des comitadjis qui s'élançèrent plusieurs fois de ce bastion pour couper

la ligne de chemin de fer de la vallée du Vardar, artère vitale de la Serbie.

Ainsi, d'après les hommes d'État bulgares passant pour les amis de l'Entente, la Macédoine grecque était l'une des quatre Alsaces de la Bulgarie, État dont l'indépendance officielle remontait à 1908 et celle de fait à 1878. Elle comprenait tous les territoires situés entre le Kara-Sou à l'Est et les monts d'Albanie à l'Ouest. Lorsqu'on parlait de la cession de Cavalla, c'était par dérision. S'il ne s'était agi que de ce district, la Grèce eût finalement cédé, et M. Venizélos, à un certain moment (janvier-février 1915), se montra disposé à céder sur ce point. Mais Cavalla formait un petit morceau de la Macédoine grecque. Si les Bulgares le convoitaient particulièrement, c'était à cause de sa richesse exceptionnelle, et surtout comme position stratégique contre Salonique. Le gouvernement grec avait agi fort sagement à Bucarest en 1913 en persistant à le garder malgré les objurgations russes, car il savait que la Bulgarie, résolue à prendre sa revanche, s'en servirait pour partir de là à la conquête de Salonique. Du reste Cavalla est une ville presque exclusivement grecque; durant leur courte occupation en 1912-1913 le Cabinet de Sofia ne put pas, de l'aveu des agents du roi Ferdinand, y trouver un Bulgare capable de remplir les fonctions de maire. Les Cabinets de Londres et de Paris ne s'en entêtèrent pas moins dans leur combinaison idéologique. Ils refusèrent d'écouter les hommes d'État de Grèce et de Serbie qui, pourtant, connaissaient mieux que M. Delcassé et Sir Edward Grey leurs voisins bulgares. Quant à la Russie, elle fit la politique de M. Perrichon. Ayant contribué à créer la Bulgarie, elle s'en constitua la protectrice envers et contre tous quoique sa protégée eût passé à l'Autriche depuis l'ère Stamboulof. Elle était possédée de la manie de ramener l'enfant prodigue au bercail slave. L'enfant émancipé prodiguait les bonnes paroles à son ancien tuteur et travaillait en secret contre lui pour mieux se dégager de la tutelle.

Abstraction faite du détail de négociations qu'on mena dans le secret et qui sont encore imparfaitement connues, telle est la cause profonde du trouble dans l'opinion grecque qui permit à nos ennemis de travestir nos intentions et de tourner

contre nous une partie de la population. Le souci de la vérité nous oblige à confesser nos torts. Ils aideront à comprendre, sans les excuser, ceux, bien autrement graves, dont le roi Constantin se rendit coupable envers nous.

***

La question grecque ne se serait pas posée si l'assassinat de Georges Ier à Salonique en mars 1913 n'avait fait monter prématurément sur le trône le diadoque Constantin. Ce prince, mari de la princesse Sophie, sœur de Guillaume II, avait sur le pouvoir royal des idées exactement opposées à celles de son père. Autant celui-ci respectait le régime constitutionnel, se conformait aux rites du gouvernement parlementaire et laissait tour à tour aux chefs de partis la direction des affaires, autant le fils méprisait le gouvernement démocratique. Élevé à la *Kriegsakademie* de Berlin, il admirait le régime personnel à la Guillaume II, considérait comme un fief de famille le royaume où Georges Ier avait été appelé à régner, sous certaines conditions, par les puissances protectrices et la volonté du peuple, et se comportait en élu du Seigneur quoique son intelligence n'eût rien de mystique. Lui et ses frères s'étaient approprié les principes des vieilles dynasties. Du vivant de Georges Ier, ils jouissaient de peu de prestige. Ils avaient même été exclus de l'armée après la révolution de 1909. Ce fut M. Venizélos qui remit en selle les fils de Georges Ier. En assumant le pouvoir en 1910, il se persuada que la Grèce n'était pas mûre pour la République, qu'elle avait besoin d'une dynastie et qu'il importait de consolider celle qui existait. Il rappela les princes, leur rendit leurs grades et se préoccupa de rehausser le plus possible le prestige du diadoque de manière à lui faciliter plus tard sa tâche royale. Il fit célébrer ses succès militaires pendant la première guerre balkanique. Il observa le même système après le changement de règne. Au contraire des ministres qui cherchent à éclipser leur souverain, M. Venizélos ne négligea aucune occasion d'entourer le sien d'une auréole. Ce n'était point courtisanerie de sa part ; à ce moment il était le maître incontesté de la

Grèce. C'était dans l'intérêt d'une dynastie dont la solidité lui semblait nécessaire au maintien de l'ordre dans le pays.

Pendant les premiers temps du nouveau règne, l'opposition de tempérament et de tendances entre le ministre et le souverain ne provoqua pas de choc sérieux. M. Venizélos possédait au dedans et au dehors une autorité qui s'imposait même à ses ennemis. En moins de quatre ans, il avait transformé la Grèce anarchique et discréditée en un État ordonné, glorieux, prospère et d'une étendue double. Partout où il était allé à l'étranger, il avait donné l'impression d'un homme d'État. On admirait son jugement et l'on respectait son caractère. Il inspirait confiance. A l'intérieur, les anciens hégètes, si jaloux fussent-ils, devaient s'incliner devant le restaurateur de la patrie. Le parti libéral, créé par M. Venizélos à la suite de la révolution, ralliait l'immense majorité du pays. C'était une grande force et une grande nouveauté. Auparavant le royaume était divisé en fiefs relevant de familles ayant joué un rôle saillant dans la guerre de l'indépendance (1821). Quoique l'État fut essentiellement démocratique, il s'y était installé une sorte de féodalité. Une oligarchie gouvernait le pays. Elle n'avait ni programme, ni principes. Chaque clan avait son chef ; chaque chef voulait arriver au pouvoir afin de satisfaire sa clientèle et son amour-propre. Il s'établissait entre les chefs une sorte de tour de rôle. Alternativement on se partageait les dépouilles. On votait des lois de circonstance et l'on confiait l'administration à un personnel choisi à l'image de l'hégète en fonctions. Seul peut-être M. Charilaos Tricoupis fit exception dans cet état-major de prébendiers. M. Venizélos bouscula cet appareil pourri et constitua un véritable parti fondé sur les sentiments profonds du peuple et les intérêts permanents du pays.

Jusque-là le peuple avait subi le régime oligarchique en essayant d'en profiter. Mais il n'y était pas attaché. Ceux qui pouvaient aller chercher au dehors la fortune et la dignité n'y manquaient point. Il s'établit ainsi dans les deux hémisphères, notamment en Égypte, en France et en Angleterre, de puissantes colonies helléniques dégoûtées du rotativisme et désireuses de parer l'Hellade d'un ordre et d'un éclat nouveaux. Conservant le contact régulier avec la terre d'origine,

elles y exerçaient de l'influence. Elles reconnurent promptement en M. Eleuthère Venizélos l'homme capable d'accomplir l'œuvre de rénovation. Elles l'encouragèrent et le soutinrent. Tout de suite après avoir pris les rênes du gouvernement, l'ancien chef crétois révéla ce qu'il était. Quoique issu d'une révolution militaire, il renvoya les officiers aux casernes et les soumit à la discipline. Il rétablit le régime constitutionnel faussé par un fonctionnement incohérent. Il assura l'honnête administration des intérêts locaux, stimula les forces productives du pays, allégea le fardeau des impôts, fit voter des lois protectrices du travail, restitua l'indépendance à la magistrature. A la Chambre, il rallia une majorité dévouée. Les anciens partis s'évanouirent. Aucun des vieux hégètes ne put grouper de troupes compactes autour de lui. On ne vit qu'une poussière de contradicteurs. Au regret même du président du Conseil qui eût aimé trouver en face de lui un parti constitué, discutant, il n'y eut plus d'Opposition dans le sens parlementaire du mot. Le gouvernement ne l'avait pas supprimée par les moyens en usage dans d'autres pays, en Roumanie par exemple. Elle avait disparu comme le brouillard devant le soleil. Le venizélisme représentait non une dictature, non la *prepotenza* d'un homme, mais un régime, des méthodes et des idées conformes à la volonté raisonnée de l'élite et aux désirs instinctifs de la foule.

Au moment où la guerre européenne éclata, le parti libéral était tout puissant et le roi ne pouvait songer à faire prévaloir ses vues politiques personnelles. C'est seulement à la faveur des événements extérieurs que prit corps le dessein de substituer le gouvernement personnel au gouvernement constitutionnel.

***

M. Venizélos se trouvait à Munich, en route pour Bruxelles où il devait rencontrer le grand-vizir afin de régler la question des îles, quand il connut l'ultimatum autrichien à la Serbie. Aussitôt il prend position. De Munich même, le 25 juillet, il télégraphie à Athènes des instructions dont voici la substance : « Il est du plus haut intérêt de ne laisser subsister aucun doute

sur les intentions de la Grèce. La Grèce ne peut rester les bras croisés en face d'une attaque éventuelle de la Bulgarie contre la Serbie. Elle ne pourrait tolérer une telle attaque, qui conduirait à un agrandissement de la Bulgarie et remettrait en question le traité de Bucarest. Cette attitude lui est imposée également par ses devoirs d'alliée de la Serbie et par l'instinct de sa propre conservation. » En même temps, il envoie une dépêche dans le même sens à M. Théotokis *(junior)*, ministre de Grèce à Berlin, en le priant d'informer le gouvernement allemand que, si la Bulgarie attaque la Serbie, la Grèce ne pourra rester neutre. Toujours à Munich, il reçoit une dépêche de M. Pachitch président du Conseil de Serbie, qui lui demande quelle attitude la Grèce va observer. Il répond immédiatement que, éloigné d'Athènes, il ne peut se prononcer officiellement, mais que, de retour dans la capitale, il soutiendra l'opinion suivante : la Grèce doit tenir ses forces prêtes pour les opposer à la Bulgarie dans le cas où celle-ci attaquerait la Serbie ; elle doit protéger cette dernière contre le danger d'une attaque dans le dos et assurer le respect du traité de Bucarest.

Le 2 août, d'Athènes, après délibération en conseil, M. Venizélos adresse à M. Pachitch une dépêche officielle dont voici la teneur approximative : « Le fait que l'indépendance et l'intégrité territoriale de la Serbie constituent un facteur capital de l'équilibre balkanique créé par le traité de Bucarest auquel la Grèce est résolument attachée suffit pour dicter au gouvernement grec les mesures qu'il doit prendre quant à présent pour venir en aide de la façon la plus efficace à la Serbie, pays ami et allié. Le gouvernement grec croit accomplir son devoir d'ami et d'allié en se tenant prêt à repousser toute attaque de la Bulgarie contre la Serbie. Une intervention armée immédiate de la Grèce serait plutôt funeste à la Serbie. En effet, la Grèce ne pourrait envoyer que de faibles forces pour secourir la Serbie (contre l'Autriche-Hongrie) et, d'autre part, sa situation d'État belligérant exposerait Salonique, seule voie ouverte au ravitaillement de la Serbie, à une attaque décisive. Le devoir de la Grèce est de tenir ses forces intactes en vue d'une offensive bulgare pouvant mettre en péril les deux pays. »

Le même jour, M. Venizélos fait expédier des dépêches dans

le même sens à Londres, Paris, Petrograd et aussi (*mutatis mutandis*) à Sofia. Avec la vue claire d'un homme qui embrasse tout l'horizon politique, il se décide sans perdre un instant et notifie sa décision. A ce moment, Guillaume II, résolu de son côté à mettre en ligne le maximum de forces contre l'ennemi, presse Constantin Ier d'adhérer à sa politique. Il lui envoie plusieurs dépêches en allemand. Il le dissuade de se solidariser avec les *Meuchelmoerder* de Serbie. Il lui signifie que, si la politique de la Grèce est opposée à celle de l'Allemagne, les relations de famille du roi en souffriront. Constantin Ier résiste alors à cette pression parce que son premier ministre le veut et parce qu'il sait, d'expérience personnelle, que son impérial beau-frère se soucie peu de la Grèce. Au printemps de l'année précédente, il avait fait sonder secrètement Guillaume II, à l'insu du gouvernement grec, par M. Théotokis, ancien président du Conseil, envoyé à Berlin pour notifier l'avènement de Constantin Ier. D'ordre de son maître, M. Théotokis avait demandé à Guillaume II si la Grèce pourrait éventuellement compter sur l'amitié permanente de l'Allemagne. Sur le moment l'empereur se tint sur la réserve. Mais, plus tard, il fit tenir au roi, par le comte de Quadt, son ministre à Athènes, la réponse suivante : « Le gouvernement impérial est dans l'impossibilité d'adopter les points de vue grecs. L'alliance qui l'unit à l'Autriche-Hongrie et à l'Italie lui interdit d'entrer dans des pourparlers sur des sujets touchant aux intérêts de ses alliés. L'Allemagne se fait un devoir de seconder sans tergiverser ces intérêts, et ce devoir l'empêche de prendre aucune initiative dans une question rentrant dans la sphère d'influence de ses alliés. Malheureusement, l'Allemagne ne peut rien pour la Grèce. L'ensemble de ses intérêts pousse l'empire vers des États dont les vues ne concordent pas avec celles de l'hellénisme. » Ce billet doux fut remis avant l'attaque brusquée de la Bulgarie contre la Serbie et la Grèce. Si germanomane qu'il fût, Constantin devait éprouver un certain frisson en rapprochant la fin de non-recevoir de son beau-frère et la trahison bulgare du 29 juin.

Après le traité de Bucarest, la mauvaise volonté allemande à l'égard de la Grèce avait persisté. Au mois de janvier 1914, à Londres, M. Venizélos pressentit le gouvernement britan-

nique sur la pression qu'il y aurait lieu pour les grandes puissances d'exercer sur la Turquie afin d'imposer à cette puissance l'arbitrage de l'Europe dans l'affaire des îles. Sir E. Grey répondit que l'Angleterre irait jusqu'à une démonstration navale pour faire respecter la décision de la conférence de Londres, à la condition toutefois que l'Allemagne consentît. Pressentie à son tour, celle-ci « refusa de coopérer et même de consentir à toute action contre la Turquie ayant un caractère franchement inamical ». Bien plus, elle refusa plus tard de s'associer à une simple démarche comminatoire des grandes puissances près de la Sublime Porte. Elle ne cessa d'observer la même attitude durant toute la crise orientale. Au mois d'avril 1914, M. de Bethmann-Hollweg et le baron de Wangenheim, accompagnant Guillaume II à Corfou, déclarèrent péremptoirement à M. Venizélos et à son ministre des affaires étrangères, M. Streit, qu'il ne fallait pas compter sur le concours de l'Allemagne dans les affaires turques et que, si les îles venaient à passer sous la domination hellénique par suite de la faiblesse de la Turquie, cet état de choses ne serait ni permanent, ni définitif. D'après M. de Wangenheim, les îles, suivant la loi de la nature, passeraient sous la domination du maître du littoral asiatique lors du règlement de la question d'Orient ; on ne pourrait admettre dans le voisinage aucune influence politique, surtout l'influence hellénique.

Ainsi, en ce qui concerne la Grèce, l'Allemagne déclarait s'inspirer non seulement de son alliance officielle avec l'Autriche-Hongrie et l'Italie, mais aussi d'une alliance occulte avec la Turquie. Elle soutenait à fond le cabinet Enver-Talaat à l'avènement sanglant duquel elle avait contribué au mois de janvier 1913. Elle le poussait dans la voie de l'islamisation et de la turquisation. Elle approuvait la guerre aux privilèges du patriarcat grec. Bien loin de songer à faciliter ou à tolérer le démembrement de la Turquie, elle s'employait avec ardeur à galvaniser l'homme malade. Militairement, elle avait besoin de lui contre la Russie et l'Angleterre ; économiquement, elle se réservait l'exploitation commerciale et industrielle d'immenses régions appelées à un grand avenir. En somme, elle était foncièrement antigrecque. Si elle avait opiné en août 1913 pour que le traité de Bucarest ne fût pas soumis

à la révision des grandes puissances, ce n'était nullement pour se montrer agréable à la Grèce ; c'était pour ménager le roi de Roumanie qui entendait conserver le profit de son intervention et qui avait déclaré à ses deux alliées germaniques qu'il ne souffrirait pas de Grande-Bulgarie. Guillaume II avait alors calmé l'Autriche-Hongrie en lui promettant une belle et prochaine revanche de ses derniers déboires balkaniques. En attendant, il n'avait cessé de soutenir ses prétentions, contre les intérêts grecs, dans les affaires d'Albanie et d'Épire. Dans toutes ces questions, comme dans celle des îles, le Cabinet d'Athènes ne trouva d'appui que près de la Triple Entente. Malgré quelques défaillances, celle-ci avait pour principe que les peuples chrétiens placés sous la domination ottomane avaient droit à certaines libertés et que, si l'empire ottoman venait à se dissoudre en tout ou en partie, ils devaient être appelés à constituer des États indépendants. Au contraire, l'Allemagne déniait toute existence autonome à ces peuples. Elle ne faisait d'exception que pour l'Albanie, parce que l'autonomie réclamée pour cette province anarchique recouvrait effectivement un protectorat autrichien. Le prince Guillaume de Wied, désigné comme *mbret* d'Albanie par la conférence de Londres, était un simple serviteur de Vienne et de Berlin. Il était chargé de contrecarrer de toutes ses forces l'influence serbe et l'influence grecque.

Dans ces conditions, M. Venizélos ne dut pas avoir grand'-peine à rallier Constantin Ier à sa manière de voir dans les premiers jours d'août 1914. Avec sa franchise habituelle, il s'expliqua nettement avec le comte de Quadt, Il lui exposa que, dans la guerre qui commençait, il serait inconcevable que la Grèce prît parti contre les trois puissances protectrices dont les intérêts concordaient avec les siens ; en conséquence elle resterait neutre tant que l'équilibre balkanique créé par le traité de Bucarest ne serait pas compromis. Dans une dépêche officielle du mois d'août, le gouvernement allemand reconnut le bien fondé de la thèse du Cabinet d'Athènes. Comme la Bulgarie subordonnait son intervention à la garantie de la neutralité grecque, elle s'abstint provisoirement. Guillaume II n'insista pas près d'elle parce que l'état-major de Berlin, préoccupé d'opérations plus importantes ailleurs, ne voulait

pas encore s'engager à fond dans les Balkans. Il mit en jeu d'autres moyens.

Dans la seconde quinzaine d'août, M. Venizélos tint à préciser devant l'Entente la situation du gouvernement qu'il dirigeait. Au plus fort de la ruée germanique contre la France, il jugea convenable d'informer les Cabinets de Paris, de Londres et de Pétrograd qu'il était en sympathie avec eux, et que la Grèce pourrait mettre ses forces à leur disposition pour les opérations à venir dans les Balkans. La France et l'Angleterre prirent acte de cette offre et répondirent qu'elles y donneraient suite le cas échéant. En outre, Georges V télégraphia à Constantin Ier pour le remercier et l'informer qu'il donnait l'ordre à l'Amirauté britannique de s'entendre avec l'état-major grec sur le mode de coopération des forces des deux pays. Constantin Ier répondit par un télégramme amical, en disant que l'état-major naval grec était prêt à conférer avec les agents de l'Angleterre. Cet échange de dépêches eut lieu par l'intermédiaire de l'amiral Karr.

A ce moment se place un incident significatif. La conférence gréco-turque, qui devait se tenir à Bruxelles avec la mission de liquider tous les différends entre les deux pays, fut transférée à Bucarest. Là, Talaat Bey ne se contenta pas de formuler au sujet des îles des revendications inacceptables ; il s'efforça de nouer une coalition turco-bulgaro-gréco-roumaine contre la Serbie. Malgré ses finasseries, il découvrit le jeu de l'Allemagne dont il tenait les cartes. M. Venizélos repoussa nettement la combinaison et rappela à Athènes ses deux délégués, MM. Zaïmis et Politis. Guillaume II ne se découragea point. Se rendant compte que la présence de M. Venizélos au pouvoir constituait un obstacle insurmontable à la réalisation de son plan balkanique, il entreprit de le renverser avec le concours des anciens partis. M. Streit, ministre des affaires étrangères, dont M. Venizélos avait cru pouvoir utiliser la compétence en matière internationale sans concevoir la possibilité d'une trahison de sa part, se fit l'instrument de ce complot. Il recommanda la guerre contre la Serbie. M. Venizélos déjoua aussitôt la manœuvre. Il invita M. Streit à démissionner et repoussa la suggestion germanique par ces mots : « La Grèce est un trop petit pays pour commettre une

aussi grande infamie. » Il maintint 120 000 hommes sous les armes et fournit à la Serbie toutes les facilités désirables pour son ravitaillement en munitions et matériel de guerre par le port de Salonique et la ligne du Vardar.

*
* *

A la fin de l'automne 1914, l'état-major de Berlin ne semblait pas encore décidé à l'action balkanique. Il y a tout lieu de croire qu'il n'encouragea pas la seconde offensive austro-hongroise contre la Serbie. Mais le général Potiorek, commandant les forces de la monarchie dualiste sur cette frontière, était impatient de cueillir des lauriers. Plein de dédain pour les Serbes, il crut avoir facilement raison d'eux. Il se mit en campagne sans que le Cabinet de Berlin eût préparé la coopération bulgare. Toujours dissimulé, le tsar Ferdinand ne mit pas ses armées en mouvement. Il affecta d'observer officiellement la neutralité afin de ne pas provoquer une contre-intervention grecque. Seulement il mobilisa ses comitadjis, leur fournit des armes et même des canons, et leur permit de faire irruption en plein territoire serbe. En décembre, lorsque les Serbes se trouvaient dans une situation presque désesprérée, les comitadjis bulgares se ruèrent en Serbie et firent sauter sur le Vardar et près de Zaïtchar les ponts des seules voies de communication par où la Serbie restait reliée à des pays amis. Le Cabinet de Sofia se lava les mains. Il prétendit que les auteurs de ces raids étaient des Macédoniens. Macédoniens ou non, ces gens étaient armés et soudoyés par la fameuse Organisation intérieure bulgare, qui était en rapports intimes avec le gouvernement et ne pouvait opérer qu'avec sa complicité. Si, contrairement aux prévisions, la Serbie n'avait pas magnifiquement rétabli ses affaires par un effort surhumain, la Bulgarie serait accourue à la curée. Mais les armées Potiorek furent finalement complètement défaites. Elles durent repasser la frontière après avoir subi des pertes énormes en hommes et en matériel. L'Organisation intérieure fit rentrer ses comitadjis et la Bulgarie attendit une meilleure occasion.

De crainte qu'elle se décourageât et fût tentée, sous la pression des russophiles, de passer à l'Entente, l'Allemagne conclut avec elle, dans les premiers jours de 1915, un arrangement financier complémentaire du contrat d'emprunt signé peu de temps avant la guerre et non exécuté en raison des circonstances. Le syndicat des banques allemandes et austro-hongroises, qui s'était engagé à prêter 500 millions à la Bulgarie, lui consentit, contre des bons du Trésor acceptés au pair, une avance de 150 millions à 7 1/2 p. 100, dont 75 millions payables immédiatement, et le reste à raison de 10 millions par quinzaine à dater du 14 avril. Au moyen de ces acomptes par quinzaine, l'austro-Allemagne tenait en laisse le Cabinet Radoslavof.

Vers le même temps, après de longs atermoiements, la Triple Entente se décidait à entreprendre contre les Détroits une action destinée à rouvrir ses communications avec la mer Noire et à mater la Turquie. Désireuse aussi de protéger la Serbie contre une nouvelle offensive, elle se préoccupa de s'assurer le concours matériel de la Grèce, qui lui était précieux à trois points de vue : l'intimidation de la Bulgarie, l'usage de la flotte pour les transports et la surveillance de la mer, l'occupation de bases d'opérations dans le voisinage des Détroits. Le 24 janvier, Sir Francis Elliot, ministre d'Angleterre à Athènes, communiqua à M. Venizélos un télégramme de Sir Edward Grey proposant à la Grèce « moyennant de très importantes concessions territoriales sur les côtes de l'Asie mineure » une action concertée dans les Balkans. A ce moment, le Cabinet de Londres nourrissait encore des illusions sur le compte de la Bulgarie. Malgré tout ce qui venait de se passer, il espérait qu'elle céderait à ses instances et consentirait à se ranger du côté des Alliés. M. Venizelos fut si séduit par la perspective de reconstituer l'Hellade historique en Asie-Mineure qu'il se montra disposé à céder à la Bulgarie les districts de Cavalla, Sari-Chaban et Drama (environ 2 000 kil. carrés), et à ne pas s'opposer à la cession à la même puissance d'une partie de la Macédoine serbe. Il mit à cela des conditions qui paraissent avoir été finalement agréées par le Conseil des ministres et le roi. Mais l'attitude hostile de la Bulgarie et la décision de la Roumanie de s'abs-

tenir, empêchèrent de donner suite à ce premier projet[1]. Il fut repris peu après en vue de l'expédition des Dardanelles seule. C'est à cette occasion qu'éclata le premier conflit entre M. Venizélos et Constantin Ier.

Les Cabinets de Paris et de Londres renouvelèrent alors à celui d'Athènes leurs offres en Asie Mineure, en demandant seulement en échange la coopération de la Grèce à l'expédition des Dardanelles. Après des pourparlers assez rapides, M. Venizélos fut en mesure de présenter un projet ferme qui fut discuté, les 3 et 5 mars, dans deux Conseils de la Couronne où figuraient les anciens premiers ministres. Aux termes de ce projet, qui avait l'assentiment de Paris et de Londres, toute la flotte grecque devait coopérer avec la flotte franco-anglaise, mais la participation des forces de terre était limitée à une division (15 000 hommes), le reste de l'armée devant tenir en respect la Bulgarie. Plusieurs objections furent présentées. On observa que les propositions venaient seulement de la France et de l'Angleterre, et que la Russie s'opposait à ce que des troupes grecques entrassent à Constantinople. M. Venizélos put répondre que la Russie avait donné son consentement, et que les Cabinets de Londres et de Paris se chargeaient de concilier pour les détails les points de vue grecs et russes. D'autre part, on mit en avant l'opinion de l'état-major grec, d'après laquelle les Dardanelles ne pouvaient être forcées au moyen d'une action navale isolée. A la suite d'études approfondies, l'état-major était arrivé à la conclusion qu'il fallait débarquer au moins trois divisions sur les côtes du golfe de Saros. Cette objection n'était que trop bien fondée. Mais on pouvait la combattre en recommandant précisément aux Alliés l'action par terre dans la région indiquée qui semblait en effet bien choisie. On souleva aussi des difficultés à propos de la délimitation et de l'administration des territoires asiatiques promis. M. Venizélos réfuta tout et s'attacha à faire reconnaître l'immense intérêt pour la Grèce d'apparaître en Orient aux côtés des grandes puissances occidentales, et de s'assurer ainsi un magnique domaine de 120 000 kilomètres carrés, habité par de florissantes colonies hellènes,

1. On trouvera le récit détaillé de cette négociation dans le livre de M. Léon Maccas : *Ainsi parla Venizelos*, p. 34 et sqq.

qui complèterait merveilleusement les possessions actuelles du royaume et consoliderait l'occupation des îles. Le roi leva la seconde séance sans rien décider. Mais, le lendemain, il fit connaître son refus. M. Venizélos lui remit sa démission, qui fut acceptée. M. Gounaris fut chargé de constituer un nouveau Cabinet avec l'autorisation de dissoudre la Chambre. Il s'adjoignit, comme ministre des affaires étrangères, M. Zographos, ancien haut commissaire en Épire.

M. Venizélos ne crut pas devoir à cette occasion provoquer un conflit constitutionnel. Il a dit pour quelles raisons, dans les termes suivants, au correspondant de l'agence Havas, le 13 mars 1917 : « En février 1915, l'action du roi pouvait être considérée comme constitutionnelle, tout au moins quant à la forme, car un désaccord ayant surgi entre la politique royale et la mienne, on pouvait estimer, les dernières élections remontant à trois années et la Nouvelle Grèce n'étant pas encore représentée au sein du Parlement, on pouvait estimer, dis-je, qu'il appartenait au pays de décider. Il m'était loisible de regretter cette procédure et même de la trouver nuisible, mais je n'avais pas le droit de me révolter. » Il ne se révolta point, mais il exposa sans retard la situation créée par sa chute. Ayant convoqué chez lui les députés du parti libéral, il leur montra les conséquences de la décision de Constantin Ier : « Nous avons laissé échapper une occasion unique. Le mal fait est irréparable. Rien ne saurait arranger les choses, même au cas où notre gouvernement, rappelé au pouvoir, serait invité à appliquer la décision qu'il avait prise. » Attaqué ensuite par son successeur et la Cour, il publia deux lettres-mémoires qu'il avait adressées au roi dans les derniers jours de la crise. Ces deux lettres ont un intérêt historique. Avec une lucidité prophétique, le ministre explique au souverain que le sort de l'hellénisme est lié au succès de la Triple Entente, et qu'au cas où l'Austro-Allemagne triompherait, la Bulgarie s'emparerait de toute la Macédoine y compris Salonique, la Turquie reprendrait les îles, l'hellénisme serait exterminé en Asie Mineure, et la Grèce retomberait dans l'état où elle croupissait avant la première guerre balkanique. Le résultat ne pourrait pas être plus désastreux si la Grèce, alliée à la Triple Entente, était battue avec elle. Son intérêt vital lui

commandait de profiter de l'état de guerre entre la Turquie et l'Entente pour délivrer les centaines de mille Hellènes vivant sur les côtes d'Asie, permettre aux 200 000 réfugiés d'Anatolie de regagner leurs foyers, et doubler le territoire du royaume, déjà doublé depuis 1912 : « Votre Majesté, disait en terminant M. Venizélos, se trouve dans toute la force de l'âge non seulement pour créer, par son épée, une plus grande Grèce, mais aussi pour consolider cet exploit militaire par une réorganisation politique parfaite du nouvel État et pour remettre à votre héritier, quand l'heure sera venue, une œuvre achevée, surhumainement grande, et telle qu'il a été donné à peu de princes d'accomplir. »

Nettement posé, le problème avait été résolu contre l'avis de M. Venizélos et le sentiment général. Les anciens présidents du Conseil appelés aux Conseils de la Couronne avaient reconnu que le gouvernement était d'accord avec l'opinion publique, et M. Théotokis, qui pourtant était dans l'opposition, avait déclaré au roi qu'il n'accepterait pas d'appliquer la politique de celui-ci. On ne sait dans quelle mesure Constantin Ier était alors engagé envers Guillaume II. Difficilement pouvait-il à cette époque invoquer le danger pour la Grèce d'être écrasée. Les Russes étaient encore sur les Carpathes, et Przemysl, investie de toutes parts, allait capituler quelques semaines plus tard. L'intervention italienne se négociait. Toujours est-il que, sous le ministère Gounaris, les négociations reprirent entre Athènes et l'Entente. M. Zographos ne cessait d'affirmer ses intentions amicales à l'égard des puissances protectrices. Le 14 avril, en réponse à une demande de participation à la guerre contre la Turquie en date du 10, il proposa le concours militaire de la Grèce, à condition que l'Entente garantît l'intégrité continentale et insulaire du royaume pendant la durée de la guerre et un certain temps après, qu'une convention navale et militaire entre les états-majors réglât les conditions de la coopération, et qu'un traité fixât l'étendue des concessions territoriales promises en Asie Mineure. Il devait être entendu que l'objectif définitif de la guerre serait la dissolution de l'empire ottoman.

Ces propositions furent-elles faites de bonne foi? On n'oserait l'assurer. En tout cas, elles méritaient d'être prises en

sérieuse considération. Elles ne contenaient aucune prétention inacceptable. La phrase sur la dissolution de l'empire ottoman souleva, paraît-il, des inquiétudes. Cependant il était bien naturel que le gouvernement grec eût à se prémunir contre une solution bâtarde qui l'aurait laissé, à la paix, en face d'une Turquie avide de revanche. Si les diplomates occidentaux s'effarouchèrent devant la perspective ouverte, c'est qu'ils comprenaient moins bien que les Orientaux les éléments de la question d'Orient. Quant à la garantie de l'intégrité territoriale, c'était dû. Ce fut elle pourtant qui semble avoir empêché les pourparlers d'aboutir. Toujours férus de l'idée de gagner la Bulgarie, les diplomates de l'Entente se réservaient de lui offrir la Macédoine orientale avec la Macédoine serbe. Ils laissèrent tomber les propositions du 14 avril. Cela décida de la carrière de M. Gounaris. Ce politicien, ambitieux de devenir chef de parti, aurait peut-être été flatté de diriger une politique interventionniste et de se substituer à M. Venizélos. Rebuté par l'Entente, il se retourna vers les germanophiles et créa un parti antivenizéliste. Il procéda à la dissolution de la Chambre, mena une campagne acharnée contre les candidats venizélistes, solidarisa son ministère avec le souverain et proclama devant les électeurs qu'ils avaient à choisir entre la politique de M. Venizélos et celle du roi. Malade, Constantin Ier laissa dire et faire. Sa maladie, qui se prolongea, lui permit de ne pas dégager sa personne, constitutionnellement irresponsable, d'une campagne indécente.

***

Les élections générales du 13 juin donnèrent aux venizélistes 184 sièges contre 130 aux gounaristes. La majorité n'était pas écrasante. Mais elle comprenait la presque totalité des circonscriptions de la Grèce d'avant 1912. Les succès gounaristes avaient été remportés dans la Nouvelle Grèce, surtout par des candidats musulmans ou israélites, grâce à une pression administrative intense, facile à exercer sur des populations hétérogènes libérées depuis trois ans seulement de la domination turque. Le parti libéral sortait donc victorieux d'une épreuve très dure. La correction constitution-

nelle exigeait que M. Gounaris se retirât et que M. Venizélos fût rappelé au pouvoir. Il n'en fut rien. M. Gounaris ne broncha point et le roi ne le pria pas de laisser la place à son vainqueur. La presse ministérielle continua de diffamer impunément M. Venizélos. La convocation de la nouvelle Chambre fut ajournée sous le prétexte de la maladie du roi. Si l'on avait pu hésiter au mois de mars sur les sentiments de Constantin Ier, on ne le pouvait plus au mois de juillet. Son attitude ne s'expliquait que par sa volonté de résister au vœu populaire et sa croyance dans la victoire allemande.

Ce fut probablement au mois de juillet que le pacte fut conclu entre les deux beaux-frères. A cette date, les Russes avaient été rejetés des Carpathes et l'offensive italienne était arrêtée. L'état-major de Berlin avait résolu de détruire la Serbie. Guillaume II prévint Constantin Ier qu'il allait attaquer les Serbes avec 400 000 hommes, que la Bulgarie était d'accord avec lui, et qu'il comptait que la Grèce resterait neutre. Cet avertissement était accompagné d'une menace pour le cas où il ne serait pas écouté, et d'une promesse, la garantie de l'intégrité territoriale de la Grèce, pour le cas contraire. Le roi céda. Son état-major, qui jusque-là se montrait hostile à la Bulgarie, se laissa persuader qu'après tout on pouvait aussi bien s'arranger avec elle aux dépens de la Serbie : l'essentiel était de se prémunir contre le péril slave provenant de l'union des deux voisins slaves ; peu importait lequel des deux serait écrasé pourvu que l'un d'eux le fût. Ce raisonnement péchait par la base, attendu que la Serbie ne convoitait aucun territoire grec tandis que la Bulgarie voulait annexer la Macédoine orientale. Malheureusement, à la même époque, par une note du 3 août, la Triple Entente demanda au Cabinet d'Athènes de consentir à céder éventuellement la Macédoine orientale à la Bulgarie, afin de permettre la reconstitution du bloc balkanique. Cette fausse manœuvre à un moment critique eut des effets funestes. Elle rejeta dans l'ombre le lointain danger bulgare et mit en relief les sacrifices immédiats réclamés. Il n'y avait pas, il est vrai, de comparaison entre l'étendue des convoitises bulgares et celle des districts dont l'Entente proposait la cession amiable. Mais Guillaume II répondait envers la Grèce de la correction de la Bulgarie qui

serait assez largement récompensée en Serbie pour ne pas réclamer autre chose. Futile garantie sans doute, mais suffisante pour couvrir aux yeux de courtisans et d'intrigants un souverain et des ministres disposés à se laisser convaincre [1].

Dans l'interview mentionnée plus haut, M. Venizélos apprécie ainsi l'importance du fait : « Entre les élections et mon retour à la tête du gouvernement, un fait important s'était produit. Les puissances protectrices étaient venues proposer à la Grèce de céder la Macédoine orientale à la Bulgarie. Cette proposition, — qui d'ailleurs ne satisfaisait point les ambitions bulgares, ainsi qu'on l'a vu par la suite — fut perfidement exploitée par la propagande germanophile et servit la cause royaliste qui se campa aussitôt sur le terrain de l'intégrité territoriale. Je n'exagère pas en disant que, sans cette démarche, le roi n'aurait jamais osé déserter les obligations découlant de notre traité avec la Serbie. Vous me demandez si c'est là une simple impression de ma part. C'est plus que cela ; c'est une certitude absolue basée sur les faits et les documents dont j'ai eu connaissance à cette époque. D'ailleurs, ce ne fut que trois ou quatre semaines après que M. Gounaris fit savoir à la Roumanie qu'en cas d'attaque de la Serbie par la Bulgarie, il n'irait pas au secours de son alliée. » Tout se tenait. La défaillance du gouvernement grec entraîna celle du gouvernement roumain. Quoique la Roumanie eût encore plus d'intérêt que la Grèce à ne pas laisser écraser la Serbie, puisque cela mettait ses communications vitales et par conséquent son existence à la merci de la Germanie, elle commit la même erreur, le même crime contre elle-même.

C'est dans ces circonstances que le roi rappela M. Venizélos au pouvoir sans le mettre au courant de ses tractations personnelles avec son beau-frère. Quelques jours après, la

1. La mauvaise foi de l'Allemagne en la circonstance semble établie par la divulgation, faite le 9 octobre 1915 par les journaux venizélistes *Patris* et *Hestia*, d'un traité bulgaro-allemand en date du 17 juillet précédent. Ce traité, conclu à Sofia, attribuait à la Bulgarie toute l'Albanie, toute la Nouvelle Serbie, Monastir, Guevgueli, Doïran, Cavalla, Sérès, Florina et Castoria. La teneur de ce document aurait été communiquée par la légation d'Angleterre à Athènes. La légation allemande démentit. Mais, d'autre part, on maintint l'exactitude de l'information. Si celle-ci est exacte, on se demande comment l'Angleterre, connaissant le traité, a pu poursuivre des négociations avec la Bulgarie jusqu'au commencement d'octobre 1915.

Bulgarie signait avec la Turquie un traité par lequel celle-ci lui accordait une très appréciable rectification de frontières, notamment aux portes mêmes d'Andrinople. Cet accord formait le pendant de celui qui suivit le traité de Bucarest. Il indiquait que l'instant d'agir était venu. Les Turcs n'entendaient pas se dessaisir de territoires précieux sans la certitude d'une coopération matérielle contre les détenteurs de Chio et de Mitylène. Au lieu de déterminer les Alliés à d'énergiques mesures de précaution contre la Bulgarie, cet arrangement les excita à se montrer plus généreux à son égard. Le 14 septembre, après une longue et douloureuse pression sur la Serbie, ils offrirent à Sofia les dépouilles macédoniennes. Tristes jours pour M. Pachitch et M. Venizélos. Sur les instances de l'Entente, ce dernier se résigna à consentir à la cession par la Serbie de Monastir à la Bulgarie, à la condition que l'Albanie fût partagée entre la Grèce et la Serbie, de manière que ces deux derniers pays conservassent une frontière commune. La Bulgarie répondit en décrétant la mobilisation générale. Quelques hommes d'Occident suggérèrent que cette mobilisation pourrait bien être dirigée contre la Turquie ; leur aveuglement touchait à la démence. Mais un homme comme M. Venizélos ne pouvait s'y tromper une seconde. Il soumit au roi et lui fit signer un décret ordonnant la mobilisation de l'armée grecque (23 septembre).

L'accord allait-il se rétablir entre le ministre et le souverain? Les simples spectateurs pouvaient le supposer, car l'évidence du péril national frappait tous les yeux. Les personnes initiées aux mœurs de la Cour d'Athènes étaient moins confiantes. Elles soupçonnèrent les germanophiles de recommander la mobilisation générale afin que les hommes sous les armes devinssent hors d'état de manifester en faveur de M. Venizélos et de le soutenir par la force dans le cas où un nouveau dissentiment avec le monarque entraînerait son renvoi. La combinaison paraît trop compliquée pour être juste. En tout cas, elle ne fut pas du goût de la Bulgarie. Quand il connut la nouvelle de la mobilisation grecque, M. Radoslavof fit une scène au ministre de Guillaume II. « Vous nous avez trompés », s'écria-t-il et il éclata en récriminations. Guillaume II eut à cœur de sauvegarder sa réputation et ses

intérêts. Il mit en œuvre avec une furieuse intensité tous ses moyens d'influence sur Constantin Ier. Les gounaristes dépossédés, les anciens ministres remerciés comme M. Streit, les officiers de l'état-major imbus de l'esprit de la *Kriegsakademie*, les snobs de la Cour et les personnages salariés par la propagande germanique, s'unirent à la reine Sophie et aux frères du roi contre M. Venizélos. Cet homme d'État qui ne recherchait que le bien de la patrie gênait tout ce monde-là. La pression de l'Entente en sens contraire fut insignifiante, protocolaire et dispersée.

Le 29 septembre la nouvelle Chambre se réunit. M. Venizélos exposa la situation sous le jour le plus sombre. Toutefois, comme la Bulgarie prétendait encore à ce moment que sa mobilisation avait seulement pour objet la neutralité armée, il se contenta de déclarer qu'il revenait à son programme antérieur ainsi formulé : « Le gouvernement est tenu par des obligations découlant de son alliance avec l'un des belligérants, la Serbie, et il est décidé à remplir ces obligations si le *casus fœderis* se présente. » M. Gounaris soutint que la mobilisation ne devait servir qu'à protéger les intérêts vitaux du pays, à l'exclusion de toute obligation découlant du traité d'alliance avec la Serbie. Le 3 octobre, la Russie enfin désabusée somma le gouvernement bulgare « de rompre ouvertement avant vingt-quatre heures avec les ennemis de la cause slave et de la Russie » et de procéder immédiatement « au renvoi des officiers appartenant aux armées d'États qui sont en guerre avec les puissances de l'Entente ».

Le 4 octobre, la Chambre grecque tint une séance émouvante qui se prolongea très avant dans la nuit. Les anciens hégètes, MM. Dragoumis, Rhallys, Théotokis et Gounaris attaquèrent violemment le Cabinet à propos des tractations avec la Bulgarie. Se prévalant d'un discours du 28 septembre où Sir Edward Grey, tout en menaçant les Bulgares, leur réitérait des avances, ils prétendirent que l'Entente continuait de se ménager l'occasion de renouer des négociations aux dépens de la Grèce. M. Venizélos répondit « que des affirmations formelles et officielles lui avaient été données que les promesses concernant les concessions à la Bulgarie, même de la part de la Serbie, pouvaient être considérées dorénavant

comme caduques selon l'expression française ». Il ajouta : « Je suis même certain que si, dernièrement, il n'avait pas existé en Bulgarie un malentendu sur notre politique, malentendu dû peut-être à ce que, dans les derniers jours du gouvernement de l'honorable M. Gounaris, les idées du gouvernement avaient subi une certaine altération ou un certain ébranlement, si, dis-je, la Bulgarie ne s'était pas trouvée dans l'erreur sur les déclarations de la Grèce dans cette question, j'ai lieu de croire qu'elle ne se serait pas décidée à mobiliser au risque d'allumer l'incendie dans les Balkans. » C'était un coup droit porté à M. Gounaris. L'ancien président rompit et se déroba. Pressé par son successeur, il n'osa pas nier qu'un changement dans le sens indiqué fût survenu dans les derniers jours de son ministère. Sa connivence avec l'Allemagne se trouvait ainsi établie. Comme il n'avait agi que d'accord avec le roi, le conflit entre la Couronne et le gouvernement devenait inévitable.

Il se produisit à propos du *casus fœderis*. M. Venizélos déclara catégoriquement que la Grèce était tenue de secourir la Serbie en vertu du traité du 3 juin 1913, conclu pour une durée de dix ans. Voici, sur ce point, l'extrait du compte rendu officiel de la séance :

En ce moment, j'estime n'avoir plus le droit de cacher ni à la représentation nationale, ni au pays, le fait que le traité de notre alliance avec la Serbie est un traité général, un traité défensif, sur la base duquel chacun des États s'engage à aider l'autre, si l'un d'eux, sans provocation de sa part, était attaqué par un tiers.

M. Popp. — *Un tiers quelconque?*

M. Venizélos. — *Il n'y a pas* quelconque, *il y a* tiers. *C'est sur la base de ce traité, Messieurs, que, lorsque en mai 1914 nos relations avec l'empire ottoman ont pris une tournure aiguë, nous nous adressâmes à la Serbie, lui expliquant les motifs pour lesquels nour allions affronter une nouvelle guerre contre la Turquie, guerre que nous considérions comme défensive, même si nous attaquions, nous les premiers, car les provocations de l'autre côté étaient devenues intolérables. C'est donc sur cette base que nous nous sommes adressés à la Serbie pour invoquer*

son concours dans le cas où, durant cette guerre, nous aurions été attaqués par un autre État.

Le président du Conseil aurait pu s'en tenir là. Mais, conformément à son caractère, et peut-être pour prévenir au moyen d'un vote formel de la Chambre certaines résistances qu'il prévoyait chez le roi, il aborda l'éventualité des hostilités avec les deux empires centraux. Voici ses paroles :

Je ne vous propose certainement pas de déclarer la guerre à l'Allemagne et à l'Autriche. Mais si, Messieurs, en appliquant le programme de notre politique nationale, si, remplissant un devoir d'honneur pour nous, remplissant nos devoirs d'alliance, défendant les intérêts vitaux de la nation, nous nous trouvions en face des puissants, je suis certain que, tout en exprimant notre regret, nous ferons notre devoir... (Applaudissements.)

Devant le danger manifeste qui nous arrive du Nord pour nous enlever ce que nous avons conquis au cours des deux dernières guerres, j'aurais été irrésolu et lâche en ne m'empressant pas de prendre des décisions que le devoir, l'honneur, l'intérêt suprême imposent à la nation. (Applaudissements prolongés.)

Après une discussion passionnée, ces déclarations furent approuvées par la Chambre par 147 voix sur 257 votants. En comptant les neuf ministres qui s'étaient abstenus, la majorité effective était de 46 voix. Ce n'était pas énorme. Mais, si l'on tient compte des conditions où s'étaient faites la dissolution et les élections, et de la véhémence des débats, la majorité était forte. Elle se fût certainement approchée de l'unanimité, si l'on n'avait pas senti le souverain derrière M. Gounaris. En somme la manœuvre royale contre M. Venizélos avait échoué. Constantin Ier aurait dû le reconnaître. Il se serait dégagé devant ses complices de Berlin en disant qu'il avait fait pour eux tout ce qu'il pouvait, mais que, souverain constitutionnel, il lui était interdit d'aller au delà. A défaut d'autres qualités, il est obstiné. Il résolut de passer outre au vote de la Chambre. Prenant prétexte de l'allusion aux hostilités contre les empires centraux, dont on n'avait point parlé, paraît-il, au Conseil des ministres tenu avant la

séance, il signifia à M. Venizélos qu'il était sorti de ses attributions et lui demanda sa démission. C'était l'aveu le plus clair d'engagements secrets envers l'Allemagne. Le roi n'aurait jamais osé se résoudre à pareil éclat si des engagements personnels ne se fussent opposés à l'accomplissement de son devoir de souverain constitutionnel. Il donna la préférence aux premiers. Le ministre affronté aurait pu tenir tête. Il aima mieux céder.

***

Ces deux décisions du 5 octobre 1915 ont eu d'immenses conséquences. Celle du roi n'est justifiable, ni excusable sous aucun rapport. Elle constitue une violation de son serment d'avènement et une trahison envers la patrie. Celle du ministre est discutable. Les Grecs des siècles futurs s'échaufferont peut-être à son sujet comme ceux des siècles passés ont retourné en mille sens la question de savoir ce qui serait arrivé si Alexandre le Grand n'était pas mort prématurément. Que serait-il arrivé si M. Venizélos avait conservé le pouvoir malgré Constantin Ier? Naturellement on ne le saura jamais. M. Venizélos a longuement développé les raisons de sa docilité dans son interview du 13 mai dernier. Il affirme que, livré à ses propres ressources, il n'eût pu résister efficacement au roi ; ne pouvant compter sur le concours de l'armée dont les cadres étaient en majorité dévoués au souverain, il eût provoqué l'écrasement du parti libéral en cas de guerre civile. Ces justifications prouvent surtout que l'ancien révolutionnaire crétois avait évolué, qu'il était devenu plus enclin aux conseils de la réflexion qu'aux hardiesses de l'inspiration et qu'il comptait plus sur le temps que sur la force. Mais elles montrent aussi que, si M. Venizélos n'avait pas été abandonné à ses propres ressources, il aurait pu triompher du roi.

Depuis son second renvoi, M. Venizélos n'a laissé échapper aucune récrimination contre les trois puissances protectrices. Il a gravi le calvaire sans se plaindre. Il est soutenu par une foi patriotique invincible. Il espère dans les réparations de l'avenir. Mais les responsabilités de la France, de l'Angleterre et de la Russie n'en sont pas moins grandes. Durant toute une

année, les trois Cabinets alliés avaient « saboté » la politique balkanique. Ils avaient laissé la Turquie donner asile aux bateaux de guerre allemands, fermer les Détroits à la navigation commerciale, et organiser la défense des Dardanelles par des officiers allemands substitués à ceux de la mission navale britannique. Puis, déçus par leurs chers amis de Constantinople, ils s'étaient ingéniés à leur chercher des ennemis. Au lieu de reformer contre la Turquie la ligue victorieuse de l'été 1913 contre la Bulgarie, son associée actuelle, ils avaient offert avec persistance à Sofia les territoires des membres de cette ligue, notamment de la Serbie, leur alliée effective, et de la Grèce, leur alliée espérée. Ils avaient compromis leur ami le plus chaud et le plus ferme en Grèce et, lorsque cet ami, dont l'appui leur était indispensable pour la réalisation de leurs desseins, était attaqué par son souverain, ils l'abandonnaient. Au moment où des troupes franco-anglaises débarquaient à Salonique pour accourir au secours de la Serbie, la France et l'Angleterre laissaient chasser le ministre qui les avaient appelées, et remettaient le sort du corps expéditionnaire entre les mains d'un souverain parjure. Quelle aberration et quelle imprudence !

C'est pendant ces premiers jours d'octobre que se joua le sort de l'Hellade et de l'expédition de Salonique. Les deux questions étaient liées. Dès le 23 septembre, jour de la publication du décret de mobilisation grec, M. Venizélos avait demandé aux ministres d'Angleterre et de France l'envoi de 150 000 combattants destinés à remplacer le même nombre de troupes que la Serbie devait mettre en ligne sur sa frontière méridionale, aux termes du traité du 3 juin 1913, pour bénéficier du *casus fœderis*. Les Cabinets de Londres et de Paris avaient acquiescé. Désireux de réparer leurs erreurs précédentes, ils avaient pris avec activité les mesures d'exécution nécessaires. Constantin Ier avait cherché à se dérober et M. Venizélos avait dû adresser le 2 octobre une protestation de pure forme [1] à M. Guillemin qui venait de lui notifier la prochaine arrivée d'un premier contingent de troupes françaises à Salonique. Le débarquement commença le 5 octobre

1. « Pour préserver la neutralité jusqu'au moment où le *casus fœderis* se présenterait. »

à trois heures de l'après-midi[1]. M. Venizélos venait de remettre sa démission à une heure. Est-il concevable que, dans de telles conjonctures, les Cabinets de Londres et de Paris et leurs agents à Athènes, prévenus des mauvaises intentions du roi, n'aient pas tout mis en œuvre pour en conjurer l'effet? Il ne servait de rien d'organiser une expédition militaire si l'on ne se préoccupait pas de lui assurer un accueil amical et le champ libre dans le pays qui allait lui servir de base d'opérations. Toute la combinaison était fondée, sinon sur la coopération militaire grecque, du moins sur le concours politique de la Grèce. Dès lors, comment les auteurs de l'entreprise pouvaient-ils assister les bras croisés au renvoi de M. Venizélos? Si les Cabinets de Paris et de Londres avaient agi aussi énergiquement que celui de Berlin, M. Venizélos aurait trouvé dans leur appui la force requise pour mater le roi. Ils allèguèrent qu'il ne leur était point permis d'intervenir dans les affaires intérieures d'un État étranger. Cette excuse, que les organes officieux répétèrent à satiété, est pitoyable.

Elle n'eût déjà rien valu si l'Angleterre, la France et la Russie n'avaient été liées à la Grèce par aucun traité. En effet, le ministère grec en fonctions était issu d'élections générales qui lui avaient donné une majorité imposante après une campagne où ses adversaires, alors au pouvoir, avaient pris pour programme la neutralité et pour drapeau la personne du roi. Le pays, solennellement consulté par voie de dissolution, s'était prononcé pour la politique d'accord avec la Triple Entente contre la politique de M. Gounaris et du roi. Suivant la Constitution, le gouvernement devait être librement exercé par le chef du parti vainqueur. En chassant pour la seconde fois ce chef du pouvoir, pour une raison identique à celle qui avait déterminé son premier renvoi, le roi se rendait coupable d'un acte inamical à l'égard de l'Entente. Il se mettait à la fois en rébellion contre la Constitution et en hostilité avec les trois puissances qui possédaient les sympathies déclarées du pays. Ces puissances se trouvaient donc vis-à-vis de lui en état de légitime défense.

Mais elles possédaient un autre droit. En vertu des traités

1. Le 5 octobre à Karaboroun, le 13 à Salonique.

du 6 juillet 1827, du 3 février 1830, du 7 mai 1832, du 13 juillet 1863, et du 29 mars 1864, elles étaient instituées puissances protectrices de la Grèce, garantes de son indépendance et de sa Constitution. Le traité de 1863 était particulièrement probant. Conclu à la suite de la déchéance prononcée contre le roi Othon en raison du mauvais gouvernement et de l'attitude anticonstitutionnelle de ce souverain, il stipulait que les trois puissances appelaient au trône hellénique le prince Guillaume de Danemark (Georges Ier) afin de réaliser les vœux de la nation grecque. L'article III était ainsi conçu : « La Grèce, sous la souveraineté du prince Guillaume de Danemark et la garantie des trois Cours, forme un État monarchique, indépendant, constitutionnel. » L'article X constituait au nouveau roi une dotation personnelle avec le montant des créances sur le Trésor grec dont chacune des trois Cours faisait abandon. D'après l'article XI, les trois Cours devaient s'employer à faire reconnaître le prince Guillaume en qualité de roi des Grecs par tous les souverains et États avec lesquels elles se trouvaient en relations. Jamais droit d'intervention ne fut mieux établi.

Dans les premiers jours d'octobre 1915, Constantin Ier n'avait pas encore commis la série d'actes attentatoires à l'indépendance et à la Constitution de la Grèce qui marquèrent les dix-huit mois suivants. Mais tous ces actes étaient en germe dans la décision du 5 octobre. Il était évident que, si le roi renvoyait le ministre dont les électeurs et la Chambre venaient, en pleine connaissance de cause, d'approuver la politique, c'était pour inaugurer, avec toutes ses conséquences, le régime absolutiste réprouvé par le traité de 1863. En montant sur le trône, Constantin Ier avait prononcé le serment suivant devant les représentants de la nation : « Je jure, au nom de la Sainte Trinité consubstantielle et indivisible, de protéger la religion dominante des Hellènes, d'observer la Constitution et les lois de la nation hellénique, et de conserver et défendre l'indépendance nationale et l'intégrité de l'État grec. » Le 5 octobre, il avait manqué à ce serment. Il avait bafoué le pays et ses représentants légaux. Il avait compromis l'indépendance nationale et l'intégrité de l'État. Les puissances protectrices devaient-elles attendre, pour protester, que le

pays fût foulé aux pieds, son indépendance supprimée et son intégrité entamée? Elles avaient non seulement le droit, mais le devoir de s'interposer immédiatement entre le peuple et le roi. Leur inertie fut en grande partie la cause des catastrophes qui suivirent.

Des hommes responsables ont prétendu que le coup d'État de Constantin Ier devait engager la France et l'Angleterre non pas à briser la résistance du roi, mais à renoncer à l'expédition de Salonique. C'est un singulier raisonnement. Ces deux puissances, d'accord avec la Russie, avaient jugé nécessaire de se porter au secours de la Serbie, leur alliée commune, en utilisant le territoire et le concours de la Grèce, alliée elle aussi de la Serbie. Les mauvais procédés de Constantin Ier rendaient ce secours encore plus nécessaire et plus urgent. Au lieu de changer leur plan, les puissances garantes devaient en poursuivre l'exécution avec un redoublement d'énergie. En baissant pavillon devant le roi, en retirant de Salonique les troupes qui venaient d'y arriver, en délaissant la Serbie, elles se fussent couvertes de honte. De plus, elles auraient abandonné tout l'Orient, avec ses ressources et ses côtes, à l'Austro-Allemagne. Bientôt elles n'auraient plus pu maintenir leur navigation dans la Méditerranée orientale, ni sur la route de Suez. Elles le comprirent. Malheureusement elles manquèrent de logique et de conscience. Elles livrèrent le peuple grec à un despote et se confièrent au hasard.

AUGUSTE GAUVAIN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.